Mignard
et
Rigaud
par
deMusset
2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mignardetrigaud02muss

MIGNARD

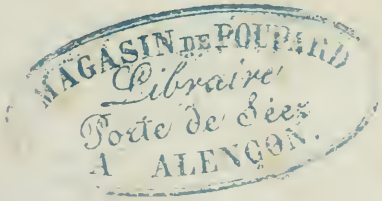
ET

RIGAUD

PAR

PAUL DE MUSSET.

II



PARIS.

VICTOR MAGEN, ÉDITEUR,

21, QUAI DES AUGUSTINS.

—

1839

Un homme aimable

EN 1615.

Dès sa plus tendre jeunesse le chevalier de Fontenay, cadet d'une bonne maison de Normandie, se fit remarquer pour le plus aimable vaurien de sa province A dix-huit ans, il aurait eu déjà trois ou quatre procès criminels sans le crédit de sa famille. Il était la terreur des paysans et des maris, la meilleure lame de la jeunesse batailleuse et la coqueluche des

des jolies filles. Monsieur son père, qui le voulait faire d'église, vit bien que ce serait un mauvais évêque et lui laissa l'épée; sa grand'-mère, charmée de sa turbulence et de son esprit, disait qu'il fallait l'envoyer à la cour, et lui donna par testament tout ce qu'elle put au préjudice de son aîné. M. de Fontenay, le père, mourut à propos comme le chevalier n'avait plus ni argent ni crédit. On pense bien qu'il ne fut pas si sot que de payer ses créanciers; il vendit son patrimoine à la sourdine et partit pour Paris en grand équipage.

Dans son chemin M. de Fontenay rencontra, sur la place d'un méchant village, un pauvre diable de barbier qu'on menait pendre pour avoir épousé deux femmes. Les gens de l'endroit regrettaient fort la perte de ce barbier, parce qu'il n'y avait que lui de cet état dans le village.

— Mes amis, dit Fontenay aux soldats de la maréchaussée, si vous pendez ce garçon-là, il n'y aura plus personne pour vous raser. Je vois là-bas deux charrons, prenez-en un à la

place du barbier, la potence n'y perdra rien, et le canton y trouvera du bénéfice.

— Ce n'est pas le compte de la justice, mon gentilhomme, répondirent les soldats qui entouraient le patient; nous avons commission de mener pendre un barbier et non pas un charron.

— Et moi je vous dis que vous pendrez un charron si vous voulez; mais que vous ne pendrez pas ce barbier, car je le prends sous ma protection.

— Oui dà! est-ce que vous êtes le roi pour lui faire grâce?

Fontenay se plaça sans répondre au milieu du chemin, l'épée à la main, avec les quatre estafiers qui marchaient à sa suite.

— Holà! brave homme, dit-il au condamné, veux-tu être mon valet de chambre?

— Bien volontiers, si vous me tirez du mauvais pas où je suis.

— Je te donnerai deux écus par mois.

— Je suis à vous, monseigneur.

— A présent, bonnes gens, vous n'aurez

pas l'audace de pendre un de mes laquais ; laissez aller ce brave homme, ou vous aurez affaire à moi.

— Et qui êtes-vous donc pour parler comme un prince ?

Fontenay n'eut garde de dire son nom. Il tomba sur les gens du roi à l'improviste et les mit en déroute, avec l'aide des paysans, qui le secondèrent à coups de pierres; puis il emmena son barbier sur la croupe d'un de ses chevaux.

Après ce bel exploit, digne du héros de Cervantes, M. de Fontenay, jugeant que la grande route n'était pas sûre pour lui, prit les traverses et gagna Paris sans mauvaise rencontre. Avec de la dépense, de l'esprit et une jolie figure, un gentilhomme fait vite son chemin dans la capitale; Fontenay se vit inviter partout où il y avait du vin, des cartes et des femmes. L'argent ne lui tenait pas aux doigts, et sa rapière voyait le jour deux fois le moins par semaine; il devint célèbre en peu de temps. Il jouait en grand seigneur, se cachait hardiment sous les lits des dames, escaladait les fe-

nètres comme un démon, battait le guet quand il s'enivrait, et traînait à sa suite une escorte de beaux garçons que leur fortune incommodée lui rendait fort dévoués. Une douzaine de duels achevèrent de le mettre en renom; il passa pour l'homme le plus aimable qui fût alors. Les beautés à la mode en raffolaient; c'était à qui lui ferait les plus doux yeux quand il étalait ses rubans et ses plumes sur le Cours. Il est vrai qu'il avait bon air et la tournure la plus cavalière qu'on pût voir. Rien ne lui coûtait quand il avait un caprice en tête; il donnait les plus beaux cadeaux du monde, et il aurait dépensé cent louis pour mener à bien une mystification.

Il y avait alors à Paris un duelliste fameux qu'on appelait le chevalier Miraumont. Cet homme se rencontra un jour avec Fontenay à courtiser la même femme, et ils n'allèrent pas loin sans se proposer une partie de coupe-gorge sur le pré. Ils se battirent un grand quart d'heure sans se blesser; à la fin, Miraumont reçut un coup d'estoc dans la poitrine,

dont il pensa mourir; il paraît que la botte était de toute beauté, car on en parla comme d'une passe savante, et le vainqueur reçut le glorieux surnon de *Fontenay-Coup-d'Épée*. Miraumont se guérit et se lia intimement avec Fontenay; mais notre chevalier posséda seul, depuis ce jour, le haut du pavé.

Un matin pourtant Fontenay, en traversant le pont Notre-Dame, vit venir en face de lui un gentilhomme de bonne mine, qui tenait aussi le poing sur la hanche et occupait bien quatre pieds en largeur par l'étalage de son manteau. Le galant ne paraissait pas disposé à céder le pas; et comme Fontenay ne se serait pas dérangé pour un royaume, ils se coudoyèrent de toutes leurs forces.

— Voilà un hardi gaillard! s'écria le chevalier.

— Cet impertinent me déplaît, répondit l'autre.

— Apprenez que je suis Fontenay-Coup-d'Épée.

— Coup-d'Épée si vous voulez; en ce cas

je me baptise *Lachapelle-Coup-de-Canon*.

— Corbleu ! je serai pour toi un coup de tonnerre.

— C'est ce que nous allons voir. J'en ai déjà tué neuf, tu feras le dixième.

— Et moi quinze, cela va faire seize.

Ils mirent flamberge au vent, et s'allaient transpercer vilainement en pleine rue si on ne les eût séparés. On parvint à les accommoder avant qu'ils ne se fussent revus, et comme Miraumont, Lachapelle devint l'ami du chevalier.

Les galanteries de Fontenay ont fait grand bruit autrefois, et nous regrettons fort de n'en connaître qu'un bien petit nombre. Le président Larcher le trouva un jour dans une armoire :

— Eh ! que diable faites-vous-là ? demanda le président.

— Monsieur, j'attendais que vous fussiez parti pour vous faire c....

— Comment, pendard ! vous me l'osez dire en face !

— Pourquoi non ? je l'allais exécuter comme je vous le dis.

— Voyez un peu le drôle qui se glisse dans ma maison ! je n'ai pas besoin d'un enfant de plus ; le pain est cher.

— Je vous baillerai une livre de farine tous les matins si vous voulez me permettre...

— Insolent ! vous introduiriez dans ma famille une méchante graine à faire du gibier de potence.

— Vos enfans sont fort laids, monsieur, sachez que je n'en puis avoir que de jolis.

— Vous mériteriez qu'on vous jetât par les fenêtres.

— Monsieur, j'y passe quelquefois, mais jamais par force.

— Sortez d'ici, vous êtes un coquin.

— Ne me dites pas d'injures, mon cher président, car je serais obligé de vous battre, et ce ne serait pas bien. Quant à votre femme, ne vous avisez pas de lui donner du chagrin si vous tenez à vos oreilles. Vous êtes vexé de savoir que je lui fais ma cour, et moi je ne ris

pas de m'en aller comme je suis venu, nous sommes quittes. Je suis votre serviteur.'

Le président eut bien de la peine à se débarrasser de Fontenay. C'est chose ordinaire que les maris n'aiment pas les jolis garçons; mais le chevalier ne s'embarrassait guère d'être de leurs amis, pourvu qu'il fût caressé par les femmes. Les grands seigneurs, ne craignant pas qu'un cavalier aussi accompli leur perdît le respect, l'invitèrent, et de maison en maison il se glissa jusqu'à la cour. Il dansait bien. La reine régente lui témoigna de l'amitié; de sorte qu'il obtint une lieutenance des gardes. Ainsi lancé dans le plus beau monde, Fontenay eut des bonnes fortunes en quantité; il mena le train d'un prince, prit des laquais qui jouaient du violon, donna des soupers à musique et fit courir le galop à son patrimoine. On murmura de ses premières fredaines; puis on s'y habitua peu à peu, on finit par en rire et lui tout pardonner. Les porteurs de nouvelles étaient mal reçus dans les ruelles du matin quand ils n'avaient pas à ra-

conter quelque folie de Fontenay. Tout le monde rechercha l'honneur de sa connaissance, et il devint tout-à-fait à la mode.

Un matin que Miraumont l'était venu voir, et qu'ils ne savaient à quoi passer le temps, ils imaginèrent d'attacher un grand panier de guerre à la poulie du grenier à foin et de poster deux commissionnaires dans la rue, au pied de la maison, avec ordre de saisir les jolies filles qui viendraient à passer et de les faire monter par la corde jusqu'au grenier. Une fois qu'elles avaient perdu terre, les filles ne songeaient plus qu'à se bien tenir et se laissaient hisser docilement jusqu'en haut. Celles qui ne se trouvaient pas au goût de nos galans étaient renvoyées par le même chemin ; les autres, ils les gardaient, leur donnaient la collation et en faisaient ensuite ce qu'ils pouvaient, selon l'humeur où elles étaient. Cette plaisanterie dura plusieurs jours, de sorte qu'on le sut par la ville, et il n'y avait plus que les filles délurées qui eussent le courage de passer devant la maison de Fontenay. Cependant un

teinturier, dont la femme avait fait le voyage et découché du domicile conjugal, voulut porter plainte contre le chevalier. Le bourgeois fut mal reçu des gens de loi; on lui prouva que sa femme devait être honorée d'avoir eu, par occasion, le même sort que tant de belles dames, qui ne songeaient pas à s'en fâcher : on lui dit que si c'était tout autre que Fontenay on lui ferait justice, mais que l'homme le plus aimable de son siècle méritait bien d'avoir quelques petits priviléges. On lui conseilla même de ne pas crier trop fort, de crainte des coups de bâton, et le teinturier finit par s'apaiser.

Une autre fois, ayant traité ses amis dans un cabaret isolé, Fontenay donna des vins si excellens que les convives s'échauffèrent prodigieusement. L'un d'eux jeta, sans crier gare, une bouteille par la fenêtre, et le hasard conduisit méchamment le projectile au milieu d'une troupe de marchands forains, dont il y eut un pauvre diable fort endommagé. Les passans entrèrent en fureur, et, sans égards

pour la qualité des gentilshommes, les voulaient assommer à coups de pierres. La maison du traiteur fut assiégée chaudement et défendue avec courage. Fontenay et ses amis avaient des armes à feu ; ils tuèrent deux marchands, et la maréchaussée accourut au bruit de la bataille. Par bonheur l'officier qui la commandait était un ami du chevalier.

— Pardieu, monsieur de Fontenay, dit-il, vous êtes plus heureux que sage! Voilà une aventure qui pourrait vous faire jaser avec la justice, si je ne savais trop ce que je vous dois. Sauvez-vous avec vos convives, j'arrêterai seulement vos valets, et nous dirons que ce sont eux qui ont eu querelle avec les marchands.

Le barbier Niquet, qui avait déjà échappé miraculeusement à la potence, fut mis une seconde fois en jugement ; mais le crédit de son maître lui sauva encore la vie. A l'exception des parens que laissaient les deux morts, tout le monde s'amusa beaucoup de cette histoire. Cependant d'autres équipées de ce genre finirent par mettre Fontenay en mauvaise

odeur auprès du menu peuple ; on lui tendit plus d'un guet-apens où il gagna de gros coups d'épée.

Au milieu de ces extravagances, le chevalier vit sa fortune couler entre ses doigts, comme l'eau dont il se parfumait. Les quinze bonnes mille livres de revenu que lui avait laissées monsieur son père avaient disparu complètement. Il jeta un regard calme sur les derniers mille écus qui restaient encore dans son tiroir, et s'écria en se frottant les mains :

— Qu'est-ce que je pourrais faire avec cela pour me bien divertir ?

Dans ce moment un personnage assez ridicule se fit annoncer. C'était M. Petit-Puits, espèce de grotesque enrichi par le commerce et qui voulait trancher de l'homme comme il faut.

— Monsieur le chevalier, dit le visiteur, je donne dans trois jours une grande fête à ma terre de Palaiseau, et je prends la liberté de vous y engager. Nous aurons le divertissement

d'une grande pêche dans mon étang ; et puis la danse en plein air dans mes jardins. Me ferez-vous l'honneur d'y venir ?

— Monsieur, répondit Fontenay, je n'aurai garde d'y manquer.

Le chevalier avait déjà conçu le plan d'une admirable mystification. Le père de Petit-Puits avait gagné sa fortune à fournir des éperons aux armées ; Fontenay courut la ville pour acheter tout ce qu'il y avait d'éperons chez les selliers, et comme il n'en trouva pas encore un nombre suffisant pour ce qu'il désirait, il fit travailler extraordinairement des ouvriers pendant la nuit. Il commanda des éperons de forme gigantesque, en bois et en métal, et il envoya secrètement ses laquais jeter cette énorme cargaison dans l'étang de M. Petit-Puits.

Le jour de la fête arrivé, la compagnie se trouva nombreuse et brillante ; le maître du logis se donnait des airs de grand seigneur. Après la collation, qu'on trouva servie dans une île charmante, on voulut prendre les plai-

sirs de la pêche. Les filets furent jetés de tous les côtés à la fois; mais à la grande surprise des pêcheurs, on ne tira de l'eau que des éperons. Un éclat de rire général gagna l'assemblée. M. Petit-Puits se frottait les yeux et croyait à un prodige. Il en demeura un mois malade, et on crut qu'il en deviendrait fou. La ville et la cour ont fait long-temps leurs délices de cette aventure, et la reine voulut que Fontenay vînt lui-même au château pour la raconter dans tous ses détails.

Si la plaisanterie était bonne, elle coûtait cher, car le chevalier y avait mis sa dernière pièce; heureusement il restait la vaste carrière des dettes. Fontenay s'était ouvert par ses dépenses un superbe crédit, et puis la cour était pleine de gens n'ayant d'autre mérite que leur argent, et qui, pour en tirer quelque honneur, étaient ravis de le partager avec l'homme le plus aimable de la terre; mais il est un terme aux meilleures choses. Fontenay ne se lassait pas d'emprunter, et on commençait à ne lui plus prêter avec autant de plaisir. Ses amis

s'éloignèrent un à un, les femmes seules ne l'abandonnèrent pas. C'était la mode, il est vrai, de donner des présens à ses maîtresses; mais comme il gouvernait les modes, bien loin d'en être l'esclave, les belles ne lui surent pas trop mauvais gré de ses infractions aux lois de la galanterie; bien plus, il se laissa régaler sans scrupule, et son orgueil n'eut pas la permission d'en être contrarié. Cependant il baissa peu à peu dans l'estime publique; il gagna la trentaine sans s'en apercevoir, et de vagues inquiétudes vinrent un beau jour voltiger, comme des oiseaux sinistres, à l'entour de son chevet.

Dans son malheur, Fontenay ne s'amusa point à faire le misanthrope, ni à se promener en désordre par les rues comme feu Timon l'Athénien; il prit conseil du barbier Niquet, son valet de chambre, imagina des expédiens, remua ciel et terre pour parer aux difficultés et arracher de l'argent aux riches et des délais aux créanciers. Il gagna encore ainsi une année de répit.

Une chose qui paraîtra incroyable, c'est que le chevalier se trouvait avoir un débiteur en ce monde. Un propriétaire normand lui avait acheté un reste de terrain et ne l'avait pas encore payé. Il envoya en province l'ingénieux Niquet avec ordre de tirer de la créance ce qu'il pourrait en écus comptant.

Le barbier demeura fort long-temps en campagne.

— Eh bien! lui dit Fontenay quand il le vit revenir, m'apportes-tu de l'argent?

— Hélas! non, monsieur le chevalier; mais mon voyage ne vous sera pas inutile. Je vous donne ma foi qu'il vous vaudra plus de dix mille livres.

— Comment cela, maraud?

— C'est que votre débiteur m'a promené, payé de monnaie de singe et trompé de cent façons; aussi je sais maintenant une foule d'échappatoires, à l'usage des créanciers, que j'aurais ignorées toute ma vie et qui nous profiteront.

Peut-être l'honnête Niquet avait-il touché

l'argent et confisqué la somme à son profit; car il était le modèle de ces domestiques précieux qui servaient admirablement leurs maîtres en les volant, et dont le valet de chambre du chevalier de Grammont suivait les traditions trente ans après.

Une fois qu'il fut au su de tout le monde que Fontenay n'avait plus rien, on commença de le trouver moins aimable. Il fallait que dans ses calembourgs et facéties il rencontrât bien plus heureusement pour qu'on daignât l'applaudir. Les envieux le raillaient en arrière; il ne se soutenait plus que par sa vieille réputation, car ce qui est passé en chose reçue ne se détruit jamais entièrement. Cependant il s'en alla toujours perdant de son influence et de sa considération. Il n'avait plus de table, mangeait où il pouvait, fuyait les cartes pour les avoir trop aimées, et se voyait réduit à faire des mystifications qui ne coûtaient rien. Ses ennemis se hasardaient à l'appeler tout bas mauvais plaisant, et s'étonnaient qu'un tel homme eût obtenu des succès, comme il ar-

riva plus tard au célèbre Bassompierre lorsqu'il s'en revint de la Bastille.

En outre, le chevalier, par suite de ses duels, était tout percé de coups. Il n'avait pas de membre qui n'eût reçu quelque estafilade Il sentait que l'âge ne tarderait pas à le rendre maladif. Sa tête, plus active que jamais, l'avertissait du danger. Il résolut de se relever d'une manière triomphante par une action d'éclat, et de ramener à lui l'ingrate fortune par la dernière et la plus belle des folies, le mariage.

Il jeta les yeux sur madame Descordes, veuve d'un conseiller à la cour des comptes, et qui avait du bien. L'entreprise offrait mille difficultés; la dame, quoique jeune et jolie, vivait fort retirée dans une maisonnette auprès de la forêt de Boulogne; elle venait rarement à la ville, ne recherchait point les fêtes, et se montrait seulement dans les endroits publics. Fontenay la rencontra plusieurs fois au Cours, et commença par l'ordinaire début des œillades. On ne prit point garde à lui. Le che-

valier vit bien aux airs fiers de la jeune veuve, à ses yeux noirs et vifs, à son teint haut en couleur, que c'était une personne à lui donner du tourment s'il venait à mal entrer en matière. Les renseignemens lui apprirent qu'en effet c'était une maîtresse femme, qui avait mené son mari à la baguette, et se piquait de faire la tigresse. Elle répondait aux galanteries par des rebuffades, et se moquait des mourans à leur barbe.

— Elle est digne de mes attaques, pensa Fontenay sans s'effrayer.

Un jour qu'il la rencontra aux comédies du fameux Garguille, le chevalier, décidé à attirer l'attention de la dame, se plaça devant elle, et feignant de ne l'avoir pas encore remarquée, il s'écria tout haut :

— Vertudieu ! que voilà une jolie personne !

Puis il s'en fut à l'autre extrémité de la salle et ne tourna plus les yeux du côté de la veuve. Le lendemain, au Cours, il s'aperçut qu'on le reconnaissait, et comme madame Descordes le

regardait en chuchotant avec l'une de ses amies, il lui adressa un salut respectueux qui lui valut un sourire.

Maître Niquet mit aussitôt son plus bel habit pour porter une lettre à Boulogne. C'était une déclaration délicatement tournée, à laquelle le poète Théophile avait ajouté à crédit un madrigal fort agréable. La veuve en prit lecture sans colère ; mais elle répondit en riant :

— Tu diras à ton maître que je ne veux point de son cœur à mes pieds ; cela me gênerait pour marcher, quoique je le sache plus léger que du liége. Je ne suis pas pour me donner à une tête sans cervelle.

— Eh ! madame, s'écria l'intelligent Niquet, c'est une belle et sage personne comme vous qui lui pourrait donner de la cervelle, si vous vouliez aimer monsieur le chevalier ; mais si vous le maltraitez, vous lui ferez perdre le peu qu'il en tient du ciel.

— Ce n'est pas mon affaire de rendre la raison aux écervelés ; la tâche serait trop rude.

Qu'il s'arrange comme il pourra. Dis-lui qu'il me laisse en repos.

— Je ne lui porterai pas une réponse aussi cruelle. Il se jetterait dans la rivière, ou se percerait de son épée. Hélas ! bon Dieu ! nous l'irions mettre en terre demain.

— Fais-lui donc la réponse que tu voudras.

— Je n'ai point assez d'esprit pour en inventer une, madame; il faut que vous m'y aidiez.

— Tu es un rusé coquin ! Va dire au chevalier que je connais ses prouesses, que je le tiens pour un garçon digne de plaire aux personnes d'humeur facile; mais que je ne suis point de ces femmes-là; que s'il a résolu de vaincre mon cœur, il vaudrait mieux pour lui avoir entrepris d'escalader le soleil; que j'ai l'ame trop fière pour les libertins, et que je le défie; que pour commencer je lui ferme ma porte et lui fais gageure qu'il n'arrivera pas jusqu'à moi.

— Ah ! vous me transportez d'aise, ma-

dame, car mon maître n'a jamais perdu de gageure qu'aux jeux de hasard.

— Ce sera donc la première fois.

— Il accepte le défi, madame; nous ne demandons que huit jours pour pénétrer dans votre maison par ruse ou par force.

— C'est entendu. Je ne crains pas la ruse. Aucun homme n'entrera chez moi cette semaine, et ton maître ne saurait se déguiser en femme avec sa longue taille. Quant à la force, s'il l'emploie contre moi, je l'avertis d'avance qu'il a trouvé, comme on dit, chaussure à son pied. Mes laquais auront de bonnes armes, et on lui cassera la tête sans façon.

— C'est ce qu'il faudra voir, madame. Je cours porter le défi à M. le chevalier, et commander son pourpoint de noces, car avant huit jours il vous aura gagnée, ou bien il sera mort.

Dès le lendemain la jeune veuve prit chez elle un renfort de douze nouveaux domestiques, qu'elle paya généreusement de peur de la corruption. Elle les arma jusqu'aux dents

comme des coupe-jarrets, et fit une provision de vivres pour la semaine, afin de n'avoir pas à sortir, ni même à ouvrir les portes, qui furent soigneusement barricadées.

Fontenay reçut avec ravissement la nouvelle du défi. Afin de laisser passer le premier feu de la vigilance ennemie, il demeura trois jours à Paris sans commencer l'attaque. L'ennui et la négligence s'introduisirent dans la place. La dame s'imagina que le chevalier ne songeait pas à gagner la gageure. Pour s'en assurer, elle vint un soir à la ville avec six estafiers autour de son coche. Fontenay apprit qu'on avait aperçu madame Descordes à la comédie. Il courut aussitôt, suivi de quatre soldats de sa compagnie, se mettre en embuscade dans la forêt. Vers onze heures du soir, le carrosse arriva de la capitale. Le chevalier tombe à l'improviste sur les laquais et les met en déroute, jette le cocher à bas de son siége, et tandis que maître Niquet retient les chevaux, il ouvre la portière et s'élance à côté de la jeune veuve.

— N'ai-je pas gagné, madame? lui dit-il ; me voilà parvenu jusqu'à vous.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, chevalier. C'est dans ma maison qu'il vous faut pénétrer.

— Ah ! vous n'êtes pas de bonne foi.

— Si fait : je me suis expliquée. D'ailleurs il me faut beau jeu. On ne gagne pas la première partie sans donner la revanche.

— Allons ! je vous l'accorde ; mais puisque j'ai la première manche, j'en réclame le prix.

— Que voulez-vous donc ?

— Donnez-moi un baiser.

— Je ne puis le refuser ; mais vous me laisserez rentrer chez moi paisiblement.

— Il y aura trêve jusqu'au jour.

Fontenay embrassa l'ennemi, et le coche se remit en route.

La jeune veuve, de retour dans sa maison, harangua ses valets comme un général d'armée, les appela lâches et misérables ; elle mit un poignard à sa ceinture, et jura de tuer de sa

MAGASIN DE POUPARD
Libraire
Porte de Séez
ALENÇON

main le premier qui manquerait de courage.

Le chevalier employa deux jours et deux nuits à rôder autour du logis de la dame, pour trouver un moyen de s'y introduire. Il employa vainement le déguisement et l'escalade. On le reconnut sous le costume d'un porte-balle ambulant. Il se vit refuser l'entrée à trois reprises, et la veuve, qui parut elle-même au guichet, le railla si cruellement, qu'il en pensa mourir de dépit. Les murs du jardin n'étaient pas élevés ; mais à la première tentative qu'il risqua par cette voie, des chiens de garde éveillèrent les laquais, et il fallut s'enfuir ; à la seconde, Fontenay tomba dans un piége à loups qui lui eût brisé la jambe s'il n'eût porté ses grosses bottes de cheval. Il se retira tout écorché et au désespoir. La force seule restait donc ; il résolut de l'employer et de livrer un assaut furieux.

Comme il avait des amis partout, Fontenay obtint des officiers de l'arsenal qu'on lui prêtât deux petites pièces d'artillerie appelées fauconneaux. Il les plaça fort habilement à la

lucarne d'un moulin qui dominait entièrement la citadelle assiégée. Le meunier éleva quelques difficultés ; mais on lui donna le choix entre de l'argent et des coups de bâton, et il entra bientôt en arrangement. Le chevalier fit d'abord jouer ses pièces chargées à poudre seulement, afin d'intimider l'ennemi et de montrer la belle position de ses batteries ; puis il envoya maître Niquet en parlementaire. La dame parut à une fenêtre :

— Ce n'est pas, répondit-elle, après cinq jours de résistance que je me rendrai. J'ai toujours été curieuse de voir un siége et une bataille ; dis à ton maître que je suis charmée d'en trouver une aussi bonne occasion. Dût-il ne pas laisser ici pierre sur pierre, je me donnerai le divertissement de tenir ferme jusqu'au bout.

— Prenez-y garde, reprit Niquet, il ne fait pas bon mettre des gens comme nous au pied du mur ; le dégât sera grand, et nous sommes certains de réussir. Rendez-vous avant qu'on ne jette à bas votre logis.

— Nous ferons bonne contenance, vous dis-je ; c'est moi-même qui dirigerai la défense. Ton maître n'en a pas fini, car je lui brûlerai la cervelle avec ce pistolet, et je veux me tenir pour cela sur la brèche.

— Eh bien ! nous allons nous amuser, repartit Niquet ; aussi bien l'histoire sera pour produire sensation à la cour et faire honneur à M. le chevalier.

Un quart d'heure après ce pourparler, l'artillerie menait un bruit effroyable. Cependant une demi-journée s'écoula sans que la porte ni les murailles eussent l'air de vouloir tomber. Les boulets des fauconneaux étaient petits et pratiquaient seulement des trous dans le plâtre, sans beaucoup endommager la citadelle. Encore la moitié des coups étaient-ils perdus à cause de l'inhabileté des artilleurs. On avait garni les fenêtres avec des matelas, à l'abri desquels se cachaient les assiégés, qui tiraient plus sûrement contre l'ennemi. Fontenay eut deux de ses gens blessés par les arquebuses, et voyant que la besogne n'avançait

pas, il écumait de colère. Du côté de la citadelle on poussa des cris de triomphe quand le feu s'arrêta.

La maréchaussée, attirée de loin par le vacarme, était venue s'interposer entre les combattans. Le chevalier crut un moment que ses plans étaient ruinés. Heureusement, comme il connaissait Dieu et le diable, l'officier du roi se trouva un de ses admirateurs.

— Monsieur, lui dit Fontenay, vous savez que la reine-mère est malade et languissante. Personne hier n'a su lui donner la moindre nouvelle qui pût la distraire; j'ai imaginé ce moyen de lui procurer un instant de plaisir. Courez à Paris raconter ce qui se passe ici, et vous aurez des chances de grands succès dans toutes les ruelles. Je vous dirai même tout bas que des personnes de la meilleure qualité m'ont engagé à entreprendre cette folie pour le bien de l'auguste malade.

— C'est différent, chevalier, répondit l'officier. Je n'ai garde de contrarier le gentilhomme le plus galant et le plus aimable de

notre temps. Agissez comme vous l'entendrez ; mais je vous engage à éviter l'effusion du sang, si cela ne vous gêne pas trop.

— Soyez tranquille, nous ferons plus de bruit que d'ouvrage. S'il y a trois ou quatre manans de blessés, ce sera le pire qui puisse arriver.

— A la bonne heure.

Une fois qu'il eut ainsi le champ libre, Fontenay se mit en mesure de frapper un coup décisif. Il partit à franc-étrier pour Paris, et s'en alla descendre à l'arsenal. Il obtint du grand-maître de l'artillerie un pétard à faire sauter les portes des places de guerre. La belle résistance de sa maîtresse l'avait tellement exaspéré qu'il ne songea pas à envoyer un nouveau parlementaire.

Le chevalier mit le feu tout d'abord à son pétard, et la porte vola en éclats par les airs. Alors les assiégeans entrèrent l'épée à la main dans la citadelle. Plusieurs décharges de mousquets furent encore échangées sans accident, et Fontenay pénétra le premier dans une salle

basse qui précédait les cuisines. Il criait déjà : Ville conquise! lorsqu'il aperçut la jolie veuve qui tenait deux pistolets dirigés contre lui, et qui, de peur d'être saisie au corps, avait ouvert entre elle et l'assaillant la trappe d'une cave profonde.

— Si vous avancez vous êtes mort! dit la dame.

— Tuez-moi si vous voulez, répondit Fontenay, j'ai gagné.

— Vous avez perdu si je vous tue.

— J'ai gagné, puisque j'ai pénétré jusqu'ici.

— Soit; mais rendez-vous, ou vous êtes mort, vous dis-je. Rendez-vous à discrétion.

— Que ferez-vous de moi si je me rends ?

— Je vous garderai en ma puissance aussi long-temps qu'il me plaira, et je prendrai des délais pour vous donner le prix de la gageure.

— J'entends; vous me ferez languir éternellement. J'aime mieux la mort.

— Vous mériteriez qu'on vous la donnât, chevalier, dit la veuve en laissant tomber ses armes. Vous êtes bien le garçon le plus obstiné que je connaisse. Allons ! je vous accorde la vie.

Fontenay sauta par-dessus le gouffre de la cave, et tomba aux pieds de sa maîtresse. La paix était signée. Les combattans dînèrent gaîment ensemble, et le soir le chevalier conduisit sa maîtresse à la comédie, où l'histoire fit tant de bruit qu'on ne prêta aucune attention au spectacle.

Il ne faut pas croire pourtant que le mariage se soit conclu tout de suite. Fontenay avait encore de rudes épreuves à subir. La veuve était quinteuse et fantasque. Elle se reprochait d'avoir cédé trop légèrement, et craignait qu'un mari libertin ne lui donnât des chagrins. Elle resta trois mois dans l'indécision.

Un jour qu'elle se promenait dans son jardin, en compagnie de Fontenay, celui-ci, qui avait souvent des fantaisies d'écolier, monta dans un arbre.

— Vous me rendez si malheureux avec vos lenteurs, dit le chevalier, que je me jetterais volontiers à terre pour me rompre le cou.

— Je sais, répondit la dame, que, si je vous en défiais, vous vous jetteriez par méchanceté ou par entêtement ; mais, si l'arbre menaçait de tomber par hasard, on vous verrait descendre au plus vite.

— Ah ! vous croyez cela ? s'écria Fontenay ; eh bien ! je veux qu'on vienne scier cet arbre par le pied tandis que je suis dessus.

— Ce serait encore une sotte obstination, qui ne prouverait rien.

— Que cela prouve quelque chose ou rien, je veux qu'on scie cet arbre.

— Taisez-vous, chevalier ; vous êtes un fou.

— Fou, si vous voulez : on sciera l'arbre. Ah ! vous croyez que j'aurais peur de tomber ! Ventrebleu ! je vous montrerai que je ne crains rien.

— Quelle tête vous avez !

— Comme il vous plaira. L'arbre sera scié.

Fontenay appela maître Niquet à grands cris, et lui commanda de scier l'arbre. Les prières de madame Descordes et les larmes du fidèle valet ne purent rien contre la volonté du chevalier. Il fallut scier le pied de l'arbre. Fontenay tomba fort heureusement au milieu des branches sans se blesser.

La jeune dame n'était guère plus sage que le chevalier : elle prenait si peu de soin de le ménager qu'à tout propos il revenait au milieu de leurs conversations des défis de ce genre. Une autre fois, en passant un pont, Fontenay s'écria :

— Je sauterais bien dans la rivière à cheval, et botté comme me voilà, si vous en deviez devenir moins cruelle.

Au lieu de chercher à le calmer, la dame répondit qu'il y regarderait à deux fois avant de se précipiter. Elle n'avait pas achevé, que déjà le galant était dans l'eau. Les rives se trouvaient hautes en cet endroit; Fontenay, quoique nageur intrépide, pensa se noyer. Il garda le lit trois jours à la suite de cette nou-

velle folie; mais ce fut la dernière. Madame Descordes, touchée de tant d'amour, car le chevalier l'aimait réellement, lui donna sa main et sa fortune.

Un an seulement de mariage suffit pour apporter un changement incroyable dans l'humeur et les habitudes de Fontenay-Coup-d'épée. Sa femme prit tout doucement un empire absolu sur son caractère. Elle le rangea si bien qu'il en vint à ne plus quitter la maison et à vivre tranquille, en gentilhomme campagnard. Ses anciens amis ne le reconnaissaient plus. La cour l'appelait en vain à ses jours de fêtes. Il n'aimait plus que le repos et les jouissances du bien-être intérieur. Il faisait valoir ses terres, et devint un cultivateur si passionné que la noblesse l'aurait méprisé sans ses antécédens glorieux. Il savait le prix d'un écu et ne prêtait d'argent à personne.

Madame de Fontenay avait beaucoup de tendresse pour son mari; mais elle était fort jalouse. Un jour qu'elle le trouva par hasard caressant une jolie chambrière, elle entra en

fureur et le poursuivit, armée d'un bâton, pour le battre. Il prit la fuite et se cacha. Des visiteurs arrivèrent au milieu de cette querelle. On cherchait vainement Fontenay par toute la maison. Enfin on le trouva blotti dans un grenier à foin, où il pleurait de regret d'avoir mérité la colère d'une femme qu'il adorait. On réconcilia les époux; mais on tourna partout en dérision la faiblesse du mari. De mauvais plaisans voulurent changer son nom de Fontenay-Coup-d'épée contre celui de Fontenay-Cotillon. Il ne s'en embarrassa point. Il laissa dire les rieurs et continua de vivre heureux et retiré du monde.

Fontenay mourut à trente-six ans des suites d'une blessure qu'il avait gagnée dans un de ses premiers duels. Sa veuve se remaria bientôt avec un gentilhomme plus jeune qu'elle, dont l'humeur semblait paisible et qui la tourmenta beaucoup.

En songeant à la destinée de Fontenay-Coup-d'épée, on doit l'estimer bien heureux d'être né dans un siècle où il a trouvé le milieu qui

lui convenait. S'il eût vécu de nos jours, l'homme le plus aimable de Paris en 1615 se serait vu fermer les portes, et peut-être l'aurait-on traîné sur les bancs de la cour d'assises, pour l'envoyer ensuite passer dix ans dans une maison de force.

Le Poète Gombauld.

Jean-Ogier de Gombauld avait déjà trente ans quand il vint à Paris, en 1606. M. de Gombauld le père avait mené si joyeusement son temps en sa province qu'il avait mangé tout son avoir. Jean, habitué à bien vivre dans sa première jeunesse, fut tout stupéfait de se trouver seul au monde et sans argent. Heureusement il tenait de la nature un trésor

précieux : c'était l'ordre, la patience, la faculté, rare chez les jeunes gens, de régler sa vie sur sa fortune. En outre, il avait une instruction solide, qu'il devait à son goût pour l'étude. Il faisait de fort beaux vers pour l'époque, et jouait de la mandore, sorte de guitare à quatre cordes, qui n'était déjà plus de mode alors, mais dont il savait admirablement tirer parti.

Jean de Gombauld était un grand garçon bien fait, d'une figure mélancolique, froid, en apparence, mais doué d'un cœur excellent, et brave comme sa rapière qu'il portait avec une aisance remarquable. Il avait l'esprit modeste et l'ame fière.

En arrivant à Paris, il aurait pu gagner beaucoup d'argent à donner des leçons de musique, si sa qualité de gentilhomme ne lui eût interdit cette profession. Il alla donc chez un libraire nommé Courbé, qui lui acheta pour une bien faible somme un petit volume de sonnets. Ces vers eurent tant de succès que l'auteur se vit aussitôt recherché de tous les

amateurs de poésie et enregistré parmi les beaux esprits du jour. Il n'en était pas plus riche, et faisait maigre chère dans son petit logement de la rue des Étuves, à l'auberge du Barillet; cependant M. Courbé lui paya raisonnablement la seconde édition de son volume et lui demanda la permission de s'intituler à l'avenir libraire de M. de Gombauld gentilhomme xaintongeois.

Les poètes étaient rares alors. Malherbe finissait, et Racan n'avait que vingt ans à peine. Voiture et Chapelain n'écrivaient pas encore. Gombauld se trouva tout d'un coup au premier rang, n'ayant que des concurrens très-faibles. Un jour un carrosse à six chevaux s'arrêta devant sa porte, et un personnage de conséquence le vint saluer dans son modeste réduit.

— Monsieur de Gombauld, dit l'étranger, vous avez fait des vers superbes. J'aime avec passion la société des gens d'esprit; s'il vous convenait d'accepter le logis et la table chez moi, je serais heureux de vous prendre pour

secrétaire moyennant deux mille livres de pension. Je suis le marquis d'Uxelles.

Le rouge monta au visage du poète.

— Monsieur le marquis, répondit-il, je suis reconnaissant de vos bontés ; mais je suis trop bien né pour être secrétaire. Si je ne puis vivre de mes talens, je servirai l'état en prenant le mousquet.

— Eh bien ! touchez là, monsieur; je suis charmé de voir que vous avez le cœur bien placé. Le roi le saura, je vous en donne ma parole, et, s'il ne dépend que de moi, vous serez de sa maison.

Le marquis s'en fut tout droit à la cour, où il parla tant de Gombauld, qu'on envoya un ordinaire pour l'engager à venir le soir même au Louvre. La garde-robe du poète n'était pas splendide. Quiconque l'aurait vu jeter de tristes regards sur un manteau de velours et sur un pourpoint violet qui montraient la corde se serait senti attendri.

— O pauvreté, murmurait Gombauld en rajustant de son mieux ses habits, n'est-ce

donc pas assez d'empoisonner ma vie sans que tu te cramponnes encore jusqu'à mes vêtemens?

Il s'effrayait trop légèrement; car il avait tant soin de sa mince toilette qu'en public on le croyait toujours beaucoup plus riche qu'il n'était. Sa bonne mine contribuait encore à lui donner de l'éclat. A force d'étude et d'apprêts, il réussit à se faire, pour aller au château, une mise convenable. Les bas avaient bien quelques reprises au talon; mais un soulier fort propre les couvrait, et la jambe sur laquelle ils étaient tendus était fort bien tournée. Ses plumes étaient vieilles; mais il tenait le chapeau avec une simplicité si élégante qu'on n'y prenait pas garde. D'ailleurs sa barbe et ses longs cheveux noirs étaient arrangés avec recherche, et ses mains étaient de si belle forme, qu'il eût été dommage d'y mettre des gants.

La foule était grande au Louvre, où il y avait quadrille ce soir-là; de sorte qu'on fit à peine attention au nouveau venu tant que durèrent

les danses. La reine seule regarda le poète avec curiosité, et parut même le chercher souvent des yeux dans la foule. Il est probable que Gombauld n'aurait pas trouvé le mot à dire, si le duc de Guise, fils aîné du défunt Balafré, entendant son nom prononcé dans un coin, n'eût couru vers lui avec empressement.

— Eh quoi ! monsieur de Gombauld, s'écria-t-il en l'abordant, vous êtes l'auteur de ces jolis poèmes que je lis en ce moment ! Je vous félicite de toute mon ame, monsieur. Mais dites-moi, là, franchement : n'y a-t-il pas un secret pour faire des sonnets ?

— Un secret, monsieur le duc ? je ne le pense pas, il y a seulement une règle à observer.

— Ah ! une règle, fort bien ; mais une recette, n'en connaissez-vous pas ? Je ne puis croire que Pétrarque se fût ennuyé à écrire tant de sonnets s'il n'avait eu un petit moyen connu de lui seul.

— J'ignore si Pétrarque avait un moyen ; ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas le secret

de Pétrarque, puisque mes sonnets sont bien au-dessous des siens.

— Cela vous plaît à dire. J'aime beaucoup celui où, parlant de l'ambitieux, vous terminez en disant :

La mort le vient saisir au plus fort de sa peine.

Savez-vous que cela est pensé grandement ? Vous avez l'esprit fort beau, monsieur. Eh ! dites-moi sincèrement : est-ce qu'il ne serait pas possible que ce sonnet fût de moi ? celui-là seulement ?

— Je ne vois pas trop comment cela pourrait s'arranger, dit Gombauld en souriant ; mais si monsieur le duc veut que je lui envoie demain un autre sonnet, il ne tiendra qu'à lui de dire qu'il l'a fait.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'aurais désiré qu'il y eût moyen que j'eusse fait celui dont je vous parle ; mais je vois bien que cela ne se peut pas ; le roi lui-même y serait

embarrassé. Ah ! messieurs les poètes, vous avez de superbes priviléges !

Et le duc s'en alla par les galeries répétant à haute voix :

— C'est pourtant vrai cela, que moi, Charles de Guise, je voudrais en vain avoir fait ce vers :

La mort le vient saisir au plus fort de sa peine.

Non, je donnerais un royaume et je livrerais trois batailles, qu'il n'y aurait pas moyen; le vers n'en serait pas plus de moi pour cela : chose étrange!

Un cercle s'était formé autour de Gombauld, et une conversation s'engagea, où les moindres paroles du poète étaient pesées avec soin. Une des femmes de Marie de Médicis vint le prendre par la manche et lui dit à l'oreille :

— La reine m'a commandé de m'informer de vous si vous parlez l'italien.

— Dites à sa majesté que je le comprends, mais que, l'ayant appris dans les livres, je le prononce fort mal.

La dame d'honneur avait à peine porté la réponse, que la reine traversa le salon et marcha droit à Gombauld.

— *Verrete quì spesso*, lui dit-elle avec un sourire ; *lo voglio*.

Puis elle s'en retourna vivement, laissant le poète et les gens qui l'entouraient fort étonnés. Un courtisan qui avait compris se pencha vers l'oreille de Gombauld :

— *Vous viendrez souvent ici, je le veux !* Monsieur de Gombauld, vous êtes favorisé. Vos vers ont plu à sa majesté.

Le marquis d'Uxelles entraîna son protégé dans un coin :

— Ne trouvez-vous pas, lui dit-il, que la reine vous regarde beaucoup ?

— C'est que je suis un visage nouveau pour elle.

— Il en arrive tous les jours de nouveaux auxquels elle ne fait jamais attention.

— C'est peut-être que je lui semble ridicule; ma mise n'est pas recherchée.

— Elle vous regarderait autrement. Tenez,

la voilà qui se penche pour tourner les yeux de ce côté.

— C'est que je fais disparate ici. J'ai peut-être l'air d'un provincial.

— Eh ! non, vous dis-je. Elle ne vous quitte pas du regard. Dans cet instant elle paraît réfléchir profondément. Voici ses paupières qui se relèvent; c'est encore pour vous chercher. Vous en penserez ce qui vous plaira; mais...

— Ne voulez-vous pas que je croie la reine amoureuse de moi ?

— Si ce manége durait long-temps, cela rassemblerait fort à de l'amour.

— Allons ! vous plaisantez.

— Je vous jure qu'à votre place je le croirais déjà tout de bon, et que j'agirais en conséquence.

— Permettez-moi d'attendre des preuves plus certaines.

— Comme il vous plaira; mais songez-y.

— Non, par Dieu, pensait Gombauld en cheminant la nuit jusqu'à sa maison, je n'y

veux pas penser. Il ne me manquerait plus que d'avoir en tête cette chimère ! Ce serait une lampe où je m'irais brûler les ailes.

Pendant la semaine qui suivit, les visites se multiplièrent singulièrement à l'auberge du Barillet; c'était une procession. Le duc de Guise lui-même, passant à cheval par la rue Saint-Honoré, entra dans celle des Étuves, et appela Gombauld jusqu'à ce qu'il l'eût fait mettre à la fenêtre.

— Si je n'étais fort pressé, lui cria-t-il, je monterais chez vous, monsieur. Je n'ai pas voulu venir si près de votre logis sans vous faire mon compliment. J'ai acheté votre ouvrage. Ah ! monsieur, que cela est beau ! Il n'y a que vous pour tourner galamment les vers.

Notre poète éprouvait de la honte en recevant de si grands personnages dans son taudis, et quoiqu'il ne fût pas vain, la pauvreté lui devenait tous les jours plus à charge.

— Croyez-vous, disait M. d'Uxelles, que tout ce monde vient pour votre poésie seule-

ment? Il faut que la reine ait dit encore quelque mot obligeant sur vous.

Malgré ses sages résolutions, notre poète était bien forcé de convenir avec lui-même que les yeux royaux avaient semblé tenir pour lui seul un autre langage que pour les autres. Marie de Médicis touchait alors à ses trente-deux ans; sans être d'une grande beauté, elle avait des avantages particuliers à sa nation, des bras parfaits et la taille gracieuse, quoique un peu forte. Ses prunelles possédaient beaucoup d'éloquence, et si ce n'est qu'elle avait les joues un peu pendantes, son visage était agréable. D'ailleurs, comme disait le marquis, une reine n'est jamais laide.

Henri IV, malgré ses cinquante-trois ans, courait alors les champs, emporté par une passion romanesque. Certes, on était loin de prévoir qu'il dût bientôt mourir assassiné; mais les excès et la galanterie ne convenaient plus à son âge et ruinaient sa constitution. Sa femme était altière et ambitieuse ; aussi, quoiqu'elle fût délaissée complètement pour des

maîtresses, les gens prévoyans lui rendaient leurs devoirs exactement, dans la persuasion qu'il y aurait une régence. La reine soutenait fortement ses amis. Concini et la Galigaï, Florentins de basse naissance, offraient un bel exemple de ce que pouvait Marie de Médicis pour ceux qu'elle aimait. Le poète résolut pourtant d'attendre encore avant de se livrer à de folles espérances, car la présomption n'était pas son défaut.

Lorsqu'il retourna au Louvre, les œillades de la reine continuèrent de plus belle, au point que toute la cour les remarqua et que plusieurs en portèrent envie à Gombauld; et cependant, quand M. d'Uxelles lui conseillait une démarche, il répondait :

—Il y a dans ceci quelque chose que je ne puis comprendre. A coup sûr, je ne suis pas indifférent à la reine; mais je sens qu'au fond elle n'a pas précisément de l'amour pour moi.

Alors le marquis haussait les épaules en disant qu'à force de raffiner sur les choses, cet homme-là n'arriverait à rien de bon.

Le fille d'honneur de confiance, qu'on appelait Cadrina, ne protégeait pas Gombauld auprès de sa maîtresse, sans doute parcequ'elle s'intéressait à d'autres. Un jour de grand ballet, où il fallait des lettres pour être admis, cette fille garda l'invitation destinée à notre poète. Cet incident confirma les observateurs dans la persuasion que la reine était amoureuse de lui, parce qu'elle demanda vingt fois dans la soirée où il était et pourquoi on ne le voyait pas. Enfin, quand l'heure fut trop avancée pour qu'il pût venir, sa majesté interrompit la fête et renvoya la cour d'un air fort chagrin. On sut le lendemain qu'elle s'était mise au lit de mauvaise humeur, et les femmes s'en disaient la cause à l'oreille. L'affaire éclaircie, Cadrina se vit grondée si sévèrement qu'elle en prit le poète en aversion ; mais elle n'aurait pas osé le desservir ouvertement.

A force de passer les journées en bonne compagnie ou bien à rêver sur sa position épineuse, Gombauld, n'écrivant rien, épuisa ses

ressources. Il eût trouvé toutes les bourses ouvertes s'il eût voulu recourir aux emprunts; mais, dans l'incertitude que l'avenir lui présentait, il était trop honnête pour s'engager dans cette voie; malgré l'économie la plus sévère, la gêne augmenta si fort qu'on pouvait hardiment l'appeler la détresse la plus complète. Le soin extrême qu'il avait de ses hardes lui permettait encore de faire bonne contenance au dehors; c'était seulement à l'heure des repas, lorsqu'il ne dînait pas en ville, qu'il sentait la misère le prendre à la gorge.

M. d'Uxelles entra chez lui un matin qu'il était plongé dans de sombres réflexions.

— Voici enfin, dit le marquis, une occasion de voir clair dans les pensées de la reine. Il se trouve une vacance de deux mille livres parmi les pensions de sa cassette. Mettez votre nom sur la liste des concurrens. Il y a déjà une douzaine d'écrivains inscrits; nous verrons bien si elle vous choisit, et j'espère que vous n'aurez plus alors aucun doute.

— Quand je serais choisi, répondit le poète, ce serait une preuve de générosité; mais je ne vois pas de quel droit on viendrait assurer que c'est de l'amour.

Gombauld se mit sur les rangs pour la pension, et dès le lendemain il apprit avec étonnement que le choix était tombé sur lui.

— Est-ce que le marquis aurait raison? murmurait-il en jetant un coup d'œil sur son miroir.

Le premier quartier, qu'il toucha sur-le-champ, lui servit à se débarrasser d'une foule de dettes qu'il n'avait pu éviter, et que leur exiguité même rendait insupportables. En attendant que le second paiement arrivât, la gêne se faisait toujours sentir; mais au moins l'avenir n'était plus si noir.

A la suite d'une querelle entre la reine et Henri IV, au sujet d'une maîtresse du roi qui avait montré de l'insolence, Marie de Médicis fit un petit voyage en Touraine. Gombauld reçut ordre d'être de la suite. L'embarras était grand. Un voyage était alors une

chose fort coûteuse, et notre homme n'avait pas d'argent. M. d'Uxelles en offrit ; mais on ne faisait pas manquer aisément Gombauld à ses règles de conduite. Il avoua qu'il ne savait que faire, tout en refusant d'emprunter. L'excellent marquis courut au Louvre, presque en colère.

— Vous n'aurez pas M. de Gombauld, dit-il à la reine. C'est un original qui sera toujours unique en son espèce. Il est pauvre comme Job et fier comme César. Il ne veut accepter d'argent que d'une main royale.

La reine fit beaucoup d'exclamations en italien, dont le marquis ne put rien comprendre ; mais en questionnant Cadrina il apprit qu'elle avait dit :

— Il est pauvre, et je l'ignorais ! C'est un noble cœur. Ma main royale le soutiendra.

Gombauld reçut un bon de huit cents livres sur le trésorier, et sa pension fut portée à mille écus.

Un homme plus modeste encore que notre poète aurait bien pu finir par se laisser en-

flammer par tant de faveurs. Gombauld avait de trop bons sentimens pour ne pas éprouver une vive reconnaissance. Il frissonna de crainte en découvrant qu'il se laissait aller malgré lui à l'amour.

— Si je me trompe, pensait-il, je serai du moins excusable.

Pendant le voyage en Touraine, les occasions ne lui manquèrent pas de faire sa cour. Il était toujours bien reçu. Les plus gracieux sourires étaient pour lui. La reine soupirait quelquefois en le regardant, mais il crut s'apercevoir qu'elle avait plus de plaisir à le voir qu'à lui parler. Il en retomba dans l'indécision. Les choses paraissaient rester au même point du côté de Marie de Médicis, tandis que lui, il devenait chaque jour plus amoureux, et souvent il répétait :

— Dans tout cela, il y a quelque chose que je ne puis comprendre. Je commence à croire que cette femme ne veut m'aimer que du regard, comme la Lune aimait le berger de Lathmos endormi sous les feuilles.

En réfléchissant ainsi, Gombauld conçut l'idée hardie de faire un poème sur Endymion. Il en prépara les plans dans le voyage et l'écrivit au retour à Paris en fort peu de temps. Il sut exprimer avec finesse et habileté les doutes cruels qui le retenaient. Il eut la témérité de peindre l'amour muet et caché de la déesse, et il donna à cet ouvrage le titre de songe. C'était risquer beaucoup que de publier ce poème. Tout le monde devait reconnaître la reine dans le personnage de Phœbé : si elle venait à s'en fâcher, l'auteur pouvait tout perdre ; mais, une fois amoureux, le sage Gombauld lui-même n'avait plus sa prudence accoutumée ; il voulait, à tout prix, en finir avec la perplexité.

Le poème fut publié. Le libraire Courbé y gagna de l'or, car toute la cour l'acheta. On n'avait plus autre chose à la main que ce petit livre. Les mémoires du temps s'accordent à dire que l'ouvrage fit un furieux bruit, et que les vers en sont admirables [1].

[1] Si je ne cite rien de l'*Endymion* de M. de Gombauld, c'est

L'homme le plus paisible a des ennemis. Ceux de Gombauld prirent des airs d'importance et de mystère pour annoncer à la reine l'indiscrétion du poète; mais ils demeurèrent fort sots quand sa majesté déclara qu'elle était ravie d'être immortalisée par un écrivain d'un si grand mérite, et qu'elle désirait entendre une lecture de l'*Endymion* de la bouche de l'auteur. Les ennemis ne se tinrent pas pour battus. Ils essayèrent d'éveiller la jalousie du roi; mais Henri IV jura son ventre-saint-gris que s'il était c..., ce qui arrivait aux plus honnêtes gens, ce ne pourrait être du fait d'un simple rimeur, et qu'il y aurait conscïence de tourmenter un auteur au sujet de ses poèmes.

Il ne restait plus, contre un homme si favorisé, qu'une dernière arme, celle du ridi-

parce que je sais d'avance que les gens d'aujourd'hui le trouveraient faible et le tourneraient peut-être en dérision. Nous avons si peu de respect pour ce qui enchantait nos pères! On méprisera un jour ce que nous aimons. Notre littérature vaut-elle mieux que celle du dix-septième siècle? c'est encore une question. Je veux donc croire fermement que l'*Endymion* est une très-belle chose.

cule; une cabale d'envieux se forma au milieu de la cour pour en accabler Gombauld. Ces gens-là riaient hautement du poème à la mode; ils n'appelaient plus l'auteur autrement qu'Endymion, ou bien l'amant de la Lune. On chuchotait à ses oreilles des propos insolens qu'il feignait sagement de ne pas entendre, par égard pour la reine, qui se fût trouvée de moitié dans la querelle.

Un soir qu'il se tenait à l'écart au château, pendant les danses, Marie s'approcha de lui et dit en plaisantant :

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mon poète? Vous êtes sombre comme un Amadis.

— Je pensais à faire mes adieux à votre majesté.

— Des adieux ! et où voulez-vous aller?

— Je ne sais; mais il faut que je m'éloigne.

— Vous êtes de ma maison, monsieur, et je vous refuserai mon autorisation.

— Votre majesté sera la première à m'ordonner de partir quand elle saura...

— Qu'est-il donc arrivé, bonté divine !

— J'ai trouvé ce matin, sur les murs de ma maison, des placards injurieux qui m'ont mis au désespoir; une auguste personne s'y trouve lâchement calomniée.

— Je vous comprends. Cela me regarde, monsieur. Je donnerai des ordres pour que les auteurs de ces bassesses soient recherchés et punis. Quant à vous, ne vous en mêlez pas et ne parlez plus de nous quitter.

— Je supplie votre majesté de permettre que je parte.

— Non, vous dis-je. Quelle obstination! pour de misérables propos!

— Encore, s'il y avait quelque chose de vrai!...

Gombauld s'arrêta, craignant d'avoir été trop loin.

— *Se fosse vero?* dit la reine en soupirant. Ne l'avez-vous pas écrit vous-même dans le titre de votre ouvrage : ce n'est qu'un songe, ce ne sera jamais qu'un doux songe?

— Au moins, si je pouvais donner une leçon à ces insolens!

— Encore ! encore un duel pour moi ?

— Je ne sache pas, madame, que déjà...

— Oh ! laissez-moi supposer que ce serait la seconde fois... Eh bien ! je vous le permets, châtiez ces impertinens; mais ne vous faites pas blesser, cela me causerait beaucoup de peine et dérangerait toutes mes idées.

Quand la reine se fut éloignée, Gombauld recueillit ses esprits pour bien retenir les moindres paroles échappées des lèvres royales.

— *Ce n'est et ce ne sera jamais qu'un songe !* pensait-il. — *Encore un duel pour moi ! — Laissez-moi supposer que c'est la seconde fois !* — Il semblerait que Marie trouve, dans ce qui arrive, la réalisation d'un rêve ou la reproduction d'un souvenir. Assurément il y a là-dessous un mystère que je ne puis pénétrer.

La permission qui venait de lui être accordée le remplissait de joie; son orgueil avait souffert cruellement des sacrifices qu'avait exigés la prudence. L'occasion de se venger ne pouvait tarder à s'offrir; car, suivant l'ordi-

naire, sa patience ne faisait que multiplier les railleries.

En effet, quelques mauvais plaisans, passant près de lui, se mirent à critiquer tout haut sa toilette.

— Monsieur de Gombauld a des bas admirables, ce soir, dit le chevalier Miraumont. Dieu me damne! je crois qu'ils sont vert de mer. C'est sans doute pour aller faire sa cour à la lune dans les prairies qu'il a choisi cette couleur.

Gombauld se tourna vers le chevalier et le regarda en face. L'autre, ne voulant pas avoir l'air de céder, continua la plaisanterie:

— Monsieur de Gombauld, vous m'obligeriez en me donnant l'adresse du marchand qui vous a vendu ces bas. Ils sont délicieux. Je les veux mettre à la mode.

— Monsieur, répondit le poète, si vous osez venir me chercher demain matin, je vous ferai rompre quelques semelles devant mes bas.

— Oui-dà! il se fâche, je crois.

— Est-ce que cela vous fait peur?

— Plaisir! plaisir! et non peur.

— Eh bien donc! aurai-je l'honneur de vous voir demain matin?

— Certainement, monsieur; où il vous plaira, et face à face, si cela vous convient.

— C'est ainsi que je l'entends, à moins que je ne vous force à tourner les talons.

— Corbleu! méchant rimailleur...

— Ne nous échauffons pas ici, de grâce!

— Pardieu! Miraumont, s'écrièrent les jeunes gens, tu as trouvé à qui parler.

— Eh! qu'y a-t-il là-bas? demanda le duc de Guise. Une querelle? C'est le sage M. de Gombauld! je ne souffrirai pas qu'un si bel esprit s'expose à mourir; messieurs, vous me ferez plaisir de vous accommoder.

— C'est impossible, monsieur le duc, dit Gombauld. J'ai supporté mille insolences. Le vase est plein. Le chevalier paiera pour les autres.

— Je serai votre second, dit le marquis de Racan.

— Point de seconds! je ne veux pas que

d'autres s'entretuent pour moi. Cet usage est absurde. M. Miraumont m'a offensé, c'est à lui seul que j'aurai affaire, demain à six heures du matin. Vous y pouvez tous venir, messieurs. J'attendrai le chevalier chez moi. Pas de bruit surtout, je vous en prie. C'est arrêté; je n'écouterai aucune proposition d'accommodement.

— Bien dit, mon cher Gombauld, s'écria le duc de Guise. En vérité, je ne l'aurais pas cru d'un poète. Vous êtes un garçon accompli; je n'ai plus le courage de m'opposer à la bataille, et j'y assisterai peut-être.

Gombauld sortit en faisant un signe de la main au chevalier Miraumont.

— C'est charmant, répétait le duc; le plus bel esprit de la France va se battre! Je suis sûr qu'il a un cœur de lion. Il est fâcheux seulement que, pour la première fois, il se mesure avec Miraumont, qui est une fine lame.

— Madame, dit M. de Guise à la reine, Gombauld se bat demain. Votre majesté désirera sans doute que je m'oppose au duel?

— J'ai donné mon autorisation, monsieur le duc. Veillez seulement, je vous prie, à ce qu'on ne les laisse pas se tuer; et que le ciel protége la bonne cause!

Le lendemain, dès cinq heures, il y avait bien trente jeunes gens à l'hôtel du Barillet, où notre poète occupait depuis peu un assez joli appartement. La rue des Étuves était encombrée de chevaux et de laquais. Miraumont étant arrivé, on parlait de se rendre sur le pré, lorsqu'un gentilhomme, appartenant à M. de Guise, vint ordonner qu'on attendît encore. Quand le duc parut, un silence respectueux régna dans l'assemblée.

— Çà, dit le prince, êtes-vous toujours en humeur guerrière, mon poète ? J'aimerais mieux vous voir tendre la main à Miraumont, qui est un bon diable après tout.

— Je vous supplie, monsieur le duc, de ne pas me donner occasion de vous répondre par un refus.

— N'en parlons plus. Où allons-nous prendre le champ ?

— Si vous m'en croyez, dit Gombauld, nous n'irons pas loin. Le terrain de ma rue est excellent. Ce sera fini dans cinq minutes.

— Quel gaillard vous êtes, mon poète ! eh ! cela me plaît. Les juges se mettront aux fenêtres; mais je n'autorise le combat qu'à une condition, c'est qu'on s'arrêtera aussitôt que je le commanderai. Rapportez-vous-en tous deux à moi.

— Nous vous obéirons, répondirent les deux champions.

Les manteaux furent déposés, les épées mesurées, et les combattans descendirent au milieu de la rue. Au signal donné par le duc, ils s'avancèrent l'un contre l'autre, l'arme au poing.

Dès les premières passes tout le monde reconnut que Gombauld tirait l'épée d'une manière supérieure. Son adversaire s'en aperçut aussi, et, se mettant sur la défensive, il se vit obligé de rompre devant une attaque dont il sentait toute l'habileté. Un duel était alors une

affaire fort simple. A l'exception de celui qui demeurait sur le carreau, on y plaisantait comme ailleurs.

— Bien joué! disaient les jeunes spectateurs à chaque botte que portait Gombauld. Ah! Miraumont, tu en tiens. Voilà ton maître. Regardez un peu ce grave rimeur; il ne rêve point à la lune dans ce moment. Qui aurait cru cela? ce marcheur si soigneux, qui va sur les pointes de ses souliers de peur de la boue, le voici qui pousse son homme au travers du ruisseau comme un furieux. Eh! le chevalier est mal engagé! Holà! Miraumont! lâche pied, mon cher, ou tu vas être transpercé!

En effet, Gombauld, profitant d'une imprudence de son adversaire, s'était fendu impétueusement, et la pointe de son épée avait effleuré la poitrine du chevalier, qui fût resté sur la place s'il n'eût fait un saut prodigieux en arrière.

— Il paraît, monsieur, dit le poète, que vous voulez me conduire hors des enceintes de la capitale? La promenade sera fatigante

pour vous, si vous courez ainsi à reculons. Reposez-vous un moment.

— Miraumont, dit le duc de Guise, c'est à vous que je défends de continuer le combat. Il faut faire des excuses à Gombauld, non parce qu'il est le meilleur tireur et que vous avez le dessous, mais parce que les torts sont de votre côté. Allons, messieurs, qu'on se donne la main.

— La main! la main! crièrent les assistans.

Les deux batailleurs s'embrassèrent et devinrent amis. Miraumont, au bout de trois jours, eut un autre duel en l'honneur de Gombauld, dont il s'était déclaré publiquement l'admirateur passionné.

On pense bien qu'à son retour au château notre poète trouva plus de tendresse que jamais dans les regards de sa souveraine. Il devint le héros du moment. Marie fixa un jour de la semaine suivante pour la lecture de l'*Endymion* en petit comité. Il ne devait y avoir que des dames et les gens

qui avaient les entrées de la ruelle. On sollicitait de tous côtés des billets d'admission. Gombauld, pour se préparer à cette solennité importante, étudiait sa diction, et les contemporains assurent qu'il savait réciter à merveille. Le jour du triomphe était proche, lorsque l'assassinat du roi plongea la France entière dans le deuil. Cet événement causa un tort irréparable à la fortune de Gombauld. La lecture fut d'abord renvoyée aux calendes grecques. La reine, occupée des affaires de l'état, de sa régence et de ses projets en faveur de Concini, parut oublier ses amours poétiques.

Comme elle était au plus fort de sa puissance, Marie aperçut un soir le visage mélancolique de Gombauld, qui ne s'était pas montré à la cour depuis long-temps, par discrétion. Elle s'approcha de lui en souriant avec sa bienveillance accoutumée.

— Vous voici donc, bel Endymion? lui dit-elle en badinant; on ne vous voit plus ici. Nos malheurs ne nous ont pas laissé le loisir de réjouir nos esprits par la lecture. Nous

avons laissé dormir le berger dont Phœbé fut amoureuse.

— Madame, le sommeil d'Endymion a duré trente ans, suivant la fable. Quand votre majesté le désirera, nous le réveillerons; mais il a déjà vieilli et perdu dans l'estime publique.

— Eh bien ! composez un autre poème, et je vous donne ma parole que nous le ferons valoir. En attendant, je vous autorise à m'envoyer demain quelques vers pour moi seule. Vous pouvez prendre pour sujet les ennuis qui m'ont accablée pendant que notre deuil vous tenait éloigné de la cour.

Le lendemain, Gombauld envoya le sonnet suivant, qui fit, dans la suite, un grand bruit, et faillit coûter la liberté à son auteur quand on le trouva dans les papiers de la reine.

S'il est vrai que Philis ne regarde personne
Lorsqu'elle ne voit point l'objet de son amour;
S'il est vrai qu'elle est seule au milieu de sa cour
Et ne s'aperçoit pas de ce qui l'environne;

Amant, heureux amant, digne d'une couronne,
Dont ses augustes yeux demandent le retour,

Qui retarde tes pas? quel aimable séjour,
Quel pouvoir te retient? quelle main t'emprisonne ?

Non , tu ne manques pas ni d'amour ni de foi ;
Tu sais bien que Philis n'a des yeux que pour toi ,
Et que chacun se plaint de son indifférence ;

Mais un secret effroi cause tes déplaisirs :
Tu sens que son amour n'a rien que l'apparence ;
Que son cœur est contraire à ses propres désirs [1].

Après avoir envoyé ce sonnet à la reine, Gombauld, effrayé de sa hardiesse, n'osa reparaître au Louvre qu'au bout de trois jours. Dès qu'elle l'aperçut Marie le fit appeler.

— Mon cher poète, dit-elle d'un air sérieux, je vous dois une explication. Mes yeux vous ont parlé plus que je ne voulais. Bien d'autres que vous s'y seraient trompés et auraient eu moins de modestie. Il faut cesser cet enfantillage, car, je le vois, il mettrait votre repos en danger.

[1] Ceux qui ne font pas profession de se connaître en poésie n'ont qu'à lire les lettres de M. de Gombauld : on y verra combien ces vers lui valurent de complimens, et que, par conséquent , ils sont très-beaux

— Il est déjà trop tard pour me le vouloir laisser, interrompit Gombauld ; je l'ai perdu, madame.

— Eh bien! il faut donc que je vous le rende.

— Si c'est en m'ôtant l'espérance, votre majesté réussira fort mal.

— Écoutez-moi : un mot suffira pour vous faire comprendre ce qui s'est passé. Autrefois, chez le duc mon père, j'ai aimé, étant enfant, un gentilhomme florentin auquel vous ressemblez prodigieusement. Il s'est battu en mon honneur, comme vous avez fait. Je n'ai pu cacher mon trouble en vous voyant; mais sachez que, si c'eût été lui-même, et non sa ressemblance parfaite, je n'aurais pas eu pour lui plus de faiblesse que pour vous. Je suis reine de France, monsieur. Je ne veux pas pourtant que vous soyez malheureux. Ma puissance vous dédommagera du mal que mes regards peuvent vous avoir fait. Demandez une faveur, et je vous promets d'avance qu'elle vous sera accordée.

Gombauld était accablé ; une larme tomba de ses yeux, et sa mâle figure trahissait l'angoisse de son ame.

— Hélas ! madame, répondit-il, pourquoi ne m'avoir pas dit cela plus tôt ? Que vous demanderais-je à présent ? Des honneurs me perdraient en me fixant près de vous. De l'argent ? je n'en ai pas besoin ; ma pension me suffit. Je ne suis qu'un portrait où vos regards aiment à se fixer ; il n'est pas nécessaire d'y mettre un riche cadre. Donnez-moi donc aussi votre image, madame ; c'est là tout ce que je veux avoir ; mais en la regardant c'est à vous-même que je penserai.

La reine fut si flattée de la demande, qu'elle ne put réprimer un sourire de plaisir.

— Je vous donnerai mon portrait, monsieur. Allons, remettez-vous, et appelez l'ambition à votre aide, elle vous consolera.

Gombauld fut si triste de cette déception que ses amis le crurent long-temps inconsolable. Il demeurait enfermé chez lui et ne voulait recevoir personne. L'ambition ne lui venait pas. Les Muses seules et son goût pour la

musique le soutenaient. C'est en ce temps-là qu'il écrivit un grand nombre de sonnets qui ont été lus avec une grande curiosité lorsque le besoin le força de les livrer au public. Il suffira d'en citer les premiers vers pour qu'on voie que son amour pour la reine les a tous dictés :

Sitôt que je la vis, je devins immobile,
Comme si tous mes sens m'avaient abandonné.
Quelles sévères lois ont jamais ordonné
Que le mal soit extrême et qu'il soit inutile ?

Il y en a un qui donnerait à croire que Marie ne cessa pas entièrement ses œillades, même après avoir enlevé tout espoir au pauvre poète. Il commence ainsi :

Prétendez-vous de moi, beaux yeux cruels et doux,
Un tribut éternel de soupirs et de larmes ?

Celui qui fit parler le plus est le troisième du recueil publié en 1646, chez Courbé :

C'est trop dissimuler une douleur profonde.

Tous ces morceaux sont également remar-

quables. On serait embarrassé de dire lequel est le plus beau.

La reine, voulant tenir sa promesse, avait fait appeler le célèbre peintre Du Moustier ; mais le portrait ne fut pas achevé. Le jeune roi Louis XIII, étant devenu majeur, fit assassiner le maréchal d'Ancre, et chassa les autres favoris de sa mère. La reine se retira au château de Blois, et se vit abandonnée, dans sa disgrâce, par tous ses amis. L'évêque de Luçon, sa créature, devenu cardinal de Richelieu, s'empara du pouvoir, et la fit maltraiter, tout en feignant de la vouloir réconcilier avec le roi. Gombauld perdit sa pension. S'il eût voulu adresser quelques vers à sa majesté ou à M. le cardinal, il aurait pu aisément se faire ouvrir la cassette royale ; mais il était trop peu courtisan. Il n'écrivit que pour vivre.

C'était un crime alors que de bien parler de la reine. Gombauld lui dédia publiquement un poème pastoral qu'il appelait *Amarante*. On parla de mettre l'auteur à la Bastille.

Marie n'avait plus, dans son exil, que sa

suivante Cadrina et six laquais seulement. On la laissait presque manquer du nécessaire. Elle était à table lorsqu'on lui annonça que notre poète lui dédiait un ouvrage. Elle fondit en larmes en s'écriant :

— Je savais bien que celui-là ne m'abandonnerait pas !

En effet, Gombauld éleva toute sa vie la voix en faveur de ses amis malheureux. Lorsque M. de Montmorency, dont il avait reçu quelques services, fut arrêté et mis à mort, Gombauld seul déplora hautement sa perte Cette hardiesse n'était pas faite pour le remettre bien en cour. Il ne fut pas heureux tant que dura la puissance du cardinal.

Les dames de l'hôtel Rambouillet firent de si grandes avances à Gombauld, qu'il se rendit à ces réunions littéraires, dont il devint un des premiers personnages. S'il avait eu l'intrigue de M. de Voiture, il l'aurait aisément surpassé en réputation, car il avait plus de talent.

Toujours fier, toujours proprement vêtu et de plus en plus misérable, Gombauld ne vou-

lait avouer à personne qu'il ne savait de quel bois faire flèche. Le marquis de Rambouillet s'en doutait bien et n'osait lui offrir sa bourse. On l'accablait de caresses pour le garder tous les jours à dîner. Quand ce n'était pas chez *Arthénice*, c'était chez la vicomtesse d'Auchy ou chez mademoiselle Paulet. Il vivait ainsi, s'inquiétant toujours plus pour les autres que pour lui.

Gombauld cultivait la musique, mais en secret, à cause d'une sotte réprobation qui existait alors contre ceux qui exerçaient cet art divin. La marquise de Rambouillet ne put jamais obtenir de lui qu'il vînt jouer chez elle de la mandore.

On raconte qu'un jour qu'il s'ennuyait, Gombauld s'en alla chez M. de l'Enclos, le père de Ninon, qui était particulièrement versé dans l'art du luthier et maniait habilement plusieurs instrumens, mais sans oser le dire. Après les premiers complimens, notre poète s'approche doucement d'une guitare qui était pendue à la muraille :

— Est-ce que vous touchez encore à ces vilenies ? dit-il en faisant sonner une corde.

— Moi ! répondit l'Enclos, fi! cela est bon pour des goujats.

— A la bonne heure. Cependant cette guitare est d'accord. Elle paraît avoir un son exquis.

— C'est une belle pièce; cela vient de Bologne. Prenez-la un peu. Ne savez-vous pas en jouer ?

— J'y ai mis les mains quelquefois en mon enfance.

— Eh bien ! essayez-la.

— Non pas ! à moins que vous ne consentiez à m'accompagner.

— Je le veux bien. Voici un autre luth de ma façon, dont je recommande les basses à votre oreille. Écoutez cela. Comme ce son est rond et parfait!

Ils se mirent tous deux à l'œuvre, et y restèrent douze heures sans boire ni manger.

M. de Rambouillet et plusieurs autres grands seigneurs, sachant que Gombauld

n'avait plus aucunes ressources, imaginèrent de lui dire qu'ils avaient obtenu le rétablissement de sa pension; quand l'époque des quartiers arrivait, ils lui faisaient donner sa quittance, et, sous couleur d'aller toucher l'argent au trésor, ils le tiraient de leur poche. Ils mettaient beaucoup de soin dans cette supercherie, car le poète ne leur aurait pardonné de sa vie s'il l'eût devinée.

Gombauld fut de l'Académie française après la mort du cardinal de Richelieu. Il mit en terre ses amis et ses ennemis, car il vécut quatre-vingt-seize-ans. Il avait encore bonne mine et se tenait droit, lorsqu'il se blessa en tombant d'une échelle dans sa bibliothèque. Il avait alors une pension de M. de Colbert, qui était chargé de distribuer les grâces du roi.

Il mourut huguenot et fut enterré à Charenton.

M. Tallemant des Réaux, qui a l'esprit méchant et ne l'avait point connu jeune, s'est amusé à écrire sur lui quelques histoires où il lui donne des ridicules. Il prétend que,

sur ses vieux jours, le poète épousa sa servante. Nous avons peine à le croire en lisant ses ouvrages, où l'on voit une ame noble, qui n'adresse jamais ses vœux qu'aux lieux les plus élevés.

Quoi qu'il en soit, Jean Ogier de Gombauld n'en est pas moins l'un des ornemens du grand siècle et le plus bel esprit de la première régence.

L'Avocat Patru.

On n'est pas obligé de savoir aujourd'hui que l'avocat Patru fut un des jeunes gens les plus célèbres de son temps par sa jolie figure, par son esprit, qui était le plus beau du monde, et par sa pauvreté, qui passa en proverbe : personne n'ignorait cela, dans Paris, il y a seulement deux cents ans. Quand on voulait dire qu'un homme ne faisait rien comme

tout le monde, on disait : Celui-là se comporte à la façon de Patru ; et, en effet, Olivier Patru agissait toujours au rebours des autres. Quand il s'était mis en tête une idée, le pape ne l'en aurait pas fait démordre. Il était galant à sa manière, et, comme il réussissait dans toutes ses entreprises, on pourrait s'étonner qu'il n'eût pas atteint la fortune ; mais la fortune est la seule femme à laquelle l'avocat Patru n'ait jamais voulu dire une douceur, et si bienveillante que soit une dame, encore faut-il qu'un joli garçon lui fasse au moins le premier compliment.

Ce jeune homme gagna fort habilement les trois premières causes qu'il eut à plaider au palais, et, comme ses trois cliens lui firent banqueroute de ses honoraires, il disait gaîment en faisant claquer ses doigts :

— Voilà un beau pronostic ! vous verrez que je n'aurai le sou de ma vie ; mais je m'en moque, pourvu que j'aie du pain et de jolies maîtresses.

Il touchait à ses vingt ans quand mourut

son père, qui était le plus honnête avocat du barreau de Paris. L'héritage se composait d'un mobilier fort simple et d'une somme de huit cents livres, que le jeune homme employa utilement à faire un voyage en Italie, ce qui était une chose rare alors et donnait de la considération. Ce fut en 1625 qu'il revint de ce voyage. Comme il y eut, cette année-là, un jubilé, M. Patru mit un jour ses plus beaux habits pour aller voir la procession devant le parvis de Notre-Dame, où se trouvaient la cour et la ville en grande foule.

On parlait alors, dans la petite bourgeoisie, d'une beauté extraordinaire. C'était la fille du procureur au Châtelet, Turpin. Elle s'appelait Marie. Jamais on n'avait rien vu d'aussi parfait que sa taille et ses mains, d'aussi éclatant que la blancheur de son teint, ni d'aussi doux que ses yeux bleus et tout son visage. Elle n'avait que seize ans, et déjà elle était connue de la capitale entière pour la plus belle fille qui fût en ce temps-là.

On savait que mademoiselle Turpin devait

figurer à la procession parmi les vierges ; c'est pourquoi les jeunes gens la cherchaient avec empressement. Un murmure universel d'admiration s'éleva quand elle parut, et les complimens les plus flatteurs parvenaient à son oreille.

— Voilà de si grands yeux, disait l'un, qu'on s'y pourrait mirer quatre amans à la fois.

— Ce sont des puits où l'on se noie, plutôt que des miroirs, disait un autre.

— Non, assurait un troisième, je les tiens pour des arquebuses assassines, qui couchent en joue tous les cœurs.

Mademoiselle Turpin, entendant ces propos, baissait avec embarras ses paupières ; mais elle les releva par hasard en passant devant M. Patru ; et comme il ne parlait point Phébus, étant instruit et avocat, il porta tout uniment la main à son chapeau et fit un salut auquel on répondit d'un air fort mélancolique.

— D'où connaissez-vous ce jeune homme ? demanda madame Turpin à sa fille.

— C'est M. Patru, ma mère, ce jeune avocat dont on dit tant de bien, et que mon père nous fit entendre l'an passé.

— Il a si bon air que je l'aurais pris pour un gentilhomme.

Dans ce moment la foule devint très-épaisse, et la mère, qui n'avait pas le pied léger, se serait laissée choir, si Patru ne l'eût retenue dans ses bras. Madame Turpin était de naissance assez commune ; elle remercia le cavalier avec une politesse familière, en l'appelant dix fois par son nom :

— Vous êtes bien aimable, monsieur Patru; je vous suis fort obligée, monsieur Patru, sans vous je m'allais blesser. Mon mari vous ira voir pour vous rendre grâce, monsieur Patru. Je suis madame Turpin, et voici ma fille. Dites donc quelque chose à monsieur Patru, Marie.

Mais la fille rougissait de la sottise de sa mère, et ne voulut dire mot pendant un quart d'heure que dura la conversation. La procession étant rentrée dans l'église, le jeune homme s'éloigna en promettant d'aller ren-

dre ses devoirs à la famille Turpin, et de plus très-amoureux de la demoiselle.

Tout autre que notre avocat aurait fait sa visite dès le lendemain; mais Patru était un homme singulier, qui raisonnait toujours avec lui-même, et sa première bizarrerie fut de se mettre dans l'esprit qu'il devait bien se garder de paraître chez M. Turpin. En vain le procureur au Châtelet le fit engager à venir par d'autres jeunes gens; il n'y voulut jamais mettre les pieds; de sorte que mademoiselle Marie s'imagina que les ridicules discours de sa mère étaient la cause de cet éloignement, ce qui lui fit beaucoup de chagrin. Cependant Patru passa un jour dans la rue Saint-Jacques, où demeurait Turpin, et comme la jeune fille se tenait sur sa porte, il la salua poliment de loin, et lui jeta involontairement des œillades fort tendres. Depuis ce jour, notre avocat s'arrangea pour revenir souvent près de cette maison.

Ce manége dura plusieurs semaines.

La main de mademoiselle Turpin était pro-

mise à un autre avocat nommé Lévêque. C'était un petit homme, laid, bavard et crépu, mauvais plaisant, et qui perdait ses causes, mais grand travailleur et qui avait un peu de bien. Soit que la demoiselle ne vît pas Patru avec indifférence, soit que l'approche du mariage l'eût fait réfléchir, elle ne se souciait plus d'épouser son prétendu. Son père l'y décida pourtant, non sans peine, et on dit qu'elle fut trois jours à pleurer avant de vouloir admettre son mari dans sa chambre à coucher, ce qui fit rire les commères.

A peine marié, l'avocat Lévêque vit sa maison pleine de garçons attirés par la beauté de sa femme. Tout le barreau s'y donnait rendez-vous. Patru seul n'y paraissait point encore, et l'on s'étonnait qu'il ne voulût pas venir chez son confrère.

— C'est donc un bourru et un sauvage ? demanda madame Lévêque.

— Point du tout, lui répondit-on.

— Alors c'est donc un libertin qui n'aime pas la compagnie des dames honnêtes ?

—Pas le moins du monde : c'est l'homme qui sait le mieux vivre et qui a le plus de galanterie; mais il est original et sujet à des manies.

— Parbleu! s'écria M. Lévêque, je veux éclaircir ce point. Je vous invite à souper pour demain, messieurs, et je vous donne ma parole que nous aurons M. Patru, dussé-je le saisir au collet et l'amener de force.

Le lendemain, au Palais, Olivier, suivant sa coutume, se tenait éloigné de M. Lévêque; mais celui-ci vint l'aborder, et, l'entraînant près d'une fenêtre :

— Monsieur, lui dit-il, je n'y tiens plus, il faut absolument que j'aie l'avantage de vous connaître. On m'a dit de vous toutes sortes de bien. Vous passez pour le convive le plus aimable qui soit à Paris, et de plus vous avez parcouru l'Italie, dont vous parlez à ravir. Je vous supplie d'honorer de votre présence un petit souper que je donne ce soir, et qui sera fort triste si je ne puis remplir l'engagement que j'ai pris de vous y amener.

— Monsieur, répondit notre avocat, je ne mérite pas que vous fassiez un si grand état de moi, et, comme je suis ennemi des cérémonies, j'accepte votre invitation.

Le soir, vers sept heures, Patru se présenta donc chez M. Lévêque. Il avait peigné avec soin ses cheveux noirs, partagés sur son front, et portait si bien le simple manteau de laine, qu'on l'aurait pris pour un homme de cour déguisé en costume de palais. De son côté, la jeune dame, piquée au jeu depuis long-temps, avait résolu d'être furieusement séduisante, ne fût-ce que pour faire sentir à Patru tout ce qu'il avait perdu par sa faute. Comme elle était la seule femme de la réunion, la nécessité de tenir tête à une dizaine de jeunes gens l'anima promptement et la mit si bien en gaîté, qu'elle ne cessa de sourire et de montrer ses belles dents, ce qui lui allait à merveille. Elle s'acquitta des honneurs du repas avec la grâce d'une Circé. On fit chère-lie jusqu'à onze heures. Patru, qui était assis à côté de la maîtresse du logis, recevant toujours les meilleurs mor-

ceaux et les plus grosses rasades, conta des histoires plaisantes, qui divertirent fort la société.

Après avoir vidé plusieurs verres de vieux bourgogne, M. Lévêque commençait à s'échauffer. Il aimait les équivoques, et s'écria en frappant sur la table :

— Messieurs, écoutez, je vous prie ; je suis le maître de la maison ; écoutez, messieurs, que je fasse une proposition. Mon hôte, M. Patru, a la réputation d'être un expert en affaires de galanterie : je vote pour qu'il nous raconte l'une de ses amourettes.

La proposition fut appuyée avec grand bruit. Madame Lévêque faisait mine de vouloir se retirer ; mais le mari déclara que sa femme n'était plus une petite fille, et qu'il ne souffrirait pas qu'elle fît la mijaurée comme les dames de l'hôtel Rambouillet, ajoutant qu'il lui avait déjà conté plus d'une bonne histoire dont elle ne s'était pas gênée pour rire de bon cœur.

— Messieurs, dit Patru, afin de satisfaire tout le monde en ménageant les oreilles de

madame Lévêque, je vous ferai le récit d'une amourette qui, pour ne m'avoir conduit à rien, ne m'en a pas moins tenu au cœur plus qu'aucune autre.

Notre avocat commença son histoire par une peinture détaillée des mœurs et de l'aspect pittoresque de la seigneurie de Venise, où il avait demeuré dans son voyage.

— Je regardais un jour, poursuivit-il, une procession qui traversait la place Saint-Marc. J'aperçus, au milieu des jeunes vierges, une fille plus belle que toutes ses compagnes, et je sentis, à un regard qu'elle jeta sur moi par distraction, mon cœur percé si cruellement, que j'en fus tout bouleversé. Je ne négligeai pas néanmoins de la saluer, et j'en reçus une inclination de tête qui acheva de porter le trouble dans mon ame. La mère de cette adorable personne marchait à côté d'elle.

Le lecteur a déjà deviné que Patru racontait sa première rencontre avec la fille du procureur Turpin. Madame Lévêque seule pouvait comprendre l'intention du narrateur et recon-

naître l'exactitude des détails. Patru avait beau jeu pour parler de son amour et de sa discrétion. Il en profita pour se faire valoir le mieux qu'il put. Quand l'histoire fut achevée, le mari prit la parole.

— Est-ce là tout? demanda-t-il; n'avez-vous fait que saluer cette belle fille quand elle était devant sa porte?

— Rien autre chose.

— Quoi! vous ne lui avez parlé que cette seule fois?

— Rien qu'une fois.

— Allons donc! vous ne dites pas le fond de l'affaire, ou bien, ma foi! votre histoire n'est pas bonne.

— Je vous la dis comme elle est.

— Elle ne vaut rien.

— Et vous, madame, demanda Patru, la trouvez-vous mauvaise?

— Elle m'a intéressée; mais je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas essayé de vous faire recevoir chez la demoiselle.

— Il serait trop long de vous en dire les

raisons; croyez pourtant qu'elles sont bien fortes, puisque je me suis privé d'un si grand bonheur, malgré toute l'ardeur d'un amour qui n'est pas éteint à cette heure où je vous parle.

La dame baissa les yeux et ne fit plus de questions; et comme le genou de M. Patru effleura imperceptiblement le sien, elle donna le signal pour quitter la table.

En s'en retournant chez lui, vers minuit, Patru repassa dans son esprit tout ce qui s'était dit le soir. Il cherchait à deviner s'il avait produit quelque impression sur l'esprit de la jeune dame. Tantôt il concluait pour l'affirmative et tantôt pour la négative, en sorte qu'il se coucha sans savoir à quoi s'en tenir, ce qui cause toujours une grande fermentation dans la tête d'un amoureux. En effet, il vit dans ses songes les cheveux blonds et le doux sourire de madame Lévêque, et se réveilla le lendemain tout rempli de l'image de cette aimable femme.

Ce fut sans doute encore par suite de ses

fantasques idées que Patru demeura huit grands jours sans retourner chez son confrère. Il ne laissait pas de faire politesse à M. Lévêque lorsqu'il le trouvait au Palais ; il lui donnait des conseils au sujet de ses plaidoiries ; mais il ne parlait point de l'aller voir. Si c'était, un calcul il se trouva bon, car M. Lévêque, loin de se mettre en tête que ce garçon pensât à sa femme, se prit pour lui d'une amitié extrême.

Un matin, notre jeune avocat, n'y pouvant plus résister, s'alla mettre en faction, le manteau sur le nez, dans les arcades des Mathurins-Saint-Jacques, où madame Lévêque passait souvent pour aller faire ses dévotions à Saint-Severin. Du plus loin qu'il l'aperçut il se dirigea vers elle de manière à la rencontrer face à face. S'il eût été moins troublé par l'amour, Patru aurait aisément reconnu, dès le premier mot de la conversation, qu'on avait pensé à lui pendant ces huit jours. Par une vieille et innocente ruse, que les femmes ne manquent jamais d'employer, la jeune dame, feignant

d'avoir pris au sérieux l'histoire de Venise, demanda si Patru avait songé à sa belle inconnue.

— Elle ne m'est pas sortie un instant de l'esprit, s'écria-t-il; je l'ai vue nuit et jour, et je l'aime avec plus de passion que jamais.

— Pauvre jeune homme! Mais avouez que vous avez agi avec elle d'une façon étrange! Vous avez justement employé le meilleur moyen de ne pas lui plaire.

— Cela est vrai; mais je vous jure qu'en agissant ainsi j'ai cru faire pour le mieux, et accomplir un sacrifice nécessaire qui me coûtera le bonheur.

— Eh! comment donc l'entendez-vous? demanda la dame désorientée.

— Je vais m'expliquer tout franchement. Sachez que je ne possède absolument rien, et que cette divine personne n'avait pas de bien non plus; nous aurions formé le ménage le plus malheureux. En l'épousant, je l'aurais plongée dans la gêne. Le spectacle de sa misère m'aurait assassiné chaque jour, car j'au-

rais voulu lui donner un royaume. J'ai préféré mille fois être le plus à plaindre des hommes que de lui faire partager mon triste sort. Je me suis toujours dit qu'étant pauvre je ne devais point me risquer près des demoiselles; et, puisque j'ai manqué à mes résolutions, je saurai souffrir seul et avec courage.

Madame Lévêque marcha long-temps en silence, d'un air de réflexion; puis elle dit tout-à-coup :

— A présent qu'elle est mariée avec un autre, vous pourrez du moins la revoir.

— Je ne vous ai pas dit qu'elle fût mariée! s'écria Patru; mais aussi bien il est inutile de feindre, et, je le vois, vous savez que c'est vous que j'aime.

—Sans doute, répondit naïvement madame Lévêque en levant ses yeux bleus sur notre avocat, je l'ai deviné depuis long-temps.

Dans ce moment ils arrivaient ensemble au portail de l'église.

— Monsieur Patru, poursuivit la jeune femme, je me suis trompée sur votre compte;

ce que j'ai pris injustement pour de l'orgueil et de l'insolence était de la délicatesse; j'en suis honteuse, et je vous offre mon amitié, ne pouvant vous donner davantage.

On portait alors des mantes blanches, et les mains de madame Lévêque étaient restées cachées dans ce vêtement de dessus; je ne sais comment il se fit qu'il en sortit une du milieu des larges plis. Patru s'en empara, et la pressant avec ardeur :

— Je suis fier de votre amitié, dit-il; mais si je prends une fois l'habitude de vous aller voir, je ne pourrai plus m'en défaire.

— Venez toujours : mon mari vous estime fort, et je suis obsédée de visites.

Madame Lévêque, retirant sa main de celles d'Olivier, avait disparu par la porte de l'église.

Changeant tout-à-fait de conduite à partir de ce moment, l'avocat, pendant trois ans entiers, ne laissa plus passer un seul jour sans aller voir madame Lévêque. Le mari en fut charmé; il n'avait à la bouche d'autre nom que

celui de Patru. Il est vrai que personne au monde ne savait être aimable comme ce garçon pour ceux auxquels il voulait plaire. Il sut inspirer à Lévêque une confiance si aveugle, que celui-ci lui aurait volontiers donné sa femme à garder, et qu'il ne s'effrayait aucunement de les savoir tous deux ensemble pendant qu'il était hors du logis. Patru profitait de la permission, et si ses visites étaient quotidiennes, elles devinrent aussi fort longues; de sorte qu'il eut tout le loisir désirable pour entretenir la jeune dame de son amour.

En homme bien avisé, il prévit de loin que les petits avocats, qui ne bougeaient du giron de sa belle, chercheraient bientôt à lui nuire par jalousie; cela ne manqua pas d'arriver; mais, au premier qui voulut le mettre en suspicion dans l'esprit de Lévêque, Patru n'eut qu'un mot à dire pour faire chasser la moitié de la bande galante, et il eut soin que la colère du mari tombât sur tous ceux qu'il craignait le plus. Une fois en cette excellente position, il n'eut pas de peine à inspirer quelque ten-

dresse à sa belle, qui l'estimait déjà plus qu'aucun autre homme.

Les petits avocats congédiés se mirent à croasser de toutes leurs forces par la ville, et à tenir des propos outrageans contre Olivier et madame Lévêque. Ils désignaient entre eux le mari par un sobriquet que Molière a rendu impérissable en dépit des précieuses, et qui avait alors ses entrées partout, même dans les conversations de cour et la ruelle de la reine. On prononça ce mot, aujourd'hui proscrit, aux oreilles de M. Lévêque; mais, au lieu de s'en fâcher, il se mit à rire en disant :

— Ceux qui assurent que je *le* suis sont des sots, qui enragent de ce que je leur ai fermé ma porte parce qu'ils me le voulaient faire. Patru est mon ami, et je m'en vante, car c'est un homme qui ira loin, et qui tient ses lettres de noblesse au bout de sa langue.

Les médisances s'en allèrent, malgré tout, grossissant, et passèrent du Palais dans les salons ; si bien qu'elles arrivèrent jusqu'à madame Turpin. La bonne femme s'en vint fort

essoufflée chez son gendre. Elle se plaignit, disant que les choses ne se passaient point comme il faut dans la maison de sa fille; qu'on jasait par la ville sur les visites de Patru; et elle fit tant de bruit que M. Lévêque finit par se rendre à ses remontrances. Le digne homme consentit à faire prier Olivier de venir moins souvent chez sa femme; et ne se sentant pas le courage de remplir cette pénible négociation, il en chargea la redoutable belle-mère.

Notre avocat se présenta justement sur ces entrefaites. L'air contraint des assistans à son approche et un signe que lui fit madame Lévêque l'avertirent suffisamment de se tenir en garde. Le mari sortit bientôt, et la jeune femme aussi; voyant alors madame Turpin qui se recueillait en elle-même pour lui tourner son compliment, il résolut d'esquiver le coup. Personne ne connaissait comme Patru le côté faible de chacun; il savait la belle-mère vulnérable à l'endroit de la vanité.

— Il faut que je vous fasse compliment, madame Turpin, dit-il tout d'abord, de la

manière dont vous avez élevé et établi votre fille. Notre ami Lévêque est un homme de talent...

— Vous êtes bien bon, monsieur Patru ; j'ai quelque chose à vous dire...

— On parlait de lui tout-à-l'heure chez le duc de Montmorency, d'où je viens.

— On y parlait de mon gendre?...

— De lui-même ; et le duc, qui m'honore de son amitié, me demandait ce que j'en pensais. Je pense, lui répondis-je, que le roi ne saurait accorder la permission d'acheter une charge à aucun homme plus digne de la bien remplir.

— Vous avez répondu cela, monsieur Patru ?

— Sans doute ; il faut bien servir ses amis quand l'occasion s'en présente.

— Mon gendre vous sera reconnaissant de ce bon procédé; mais j'ai néanmoins à vous prévenir d'une chose...

— Ce n'est pas tout. Le duc aime fort à m'entendre lire, et comme j'achevais une lec-

ture des vers nouveaux du marquis de Racan: « Mon cher Patru, me dit-il, je donne à danser la semaine prochaine pour la fête du roi, et je réserve douze billets pour des demoiselles [1]. Vous êtes en bon pied dans la bourgeoisie, je vous charge de faire la moitié de ces invitations. »

Comme vous le devez croire, madame Turpin, je garde un billet pour vous et votre fille.

— Des billets pour nous, monsieur Patru! vous êtes un homme charmant. Appelons Marie, et donnons-lui cette bonne nouvelle.

— J'aurai soin que vous soyez priée chaque fois qu'il y aura danse chez M. le duc. « Monseigneur, lui dirai-je, si vous n'engagez encore madame Turpin et sa fille, elles croiront que vous vous repentez de les avoir eues la première fois. »

— Ce que c'est que les amis!

Madame Turpin conçut dès ce jour pour

[1] Les grands seigneurs appelaient encore demoiselles les dames qui n'étaient pas nobles.

Patru une affection égale à celle que lui portait Lévêque, et notre avocat eut soin de la bien entretenir. Cependant il n'y avait rien de vrai dans ce qu'il venait d'avancer, sinon que le duc de Montmorency donnait le ballet au jeune roi Louis XIII et à la reine-mère; mais Patru, qui était bien venu chez le duc, courut à l'hôtel Montmorency. Le grand-amiral de France dînait tout seul, et s'ennuyait; il fit servir une perdrix à notre avocat, et le pria de lui conter une histoire. Patru conta ce qui venait de lui arriver. Le duc prit si gaiement la chose, qu'il voulut envoyer ses gentilshommes aux deux dames pour les inviter avec autant de cérémonies que si elles eussent été des marquises. Cela fit du bruit au Châtelet, et nos jeunes amans en comptèrent des ennemis de plus. Madame Lévêque fut si belle au ballet de l'amirauté, elle s'y tint si décemment, qu'on n'osa pas rire de sa mère, et que les plus hauts seigneurs lui firent les doux yeux. La reine elle-même la remarqua; et, s'étant informée de son nom, dit, dans son jargon

italien, à M. le cardinal : « *Est belle, cette Lévéque ; mi rissemble.* »

Madame Turpin faillit en perdre la raison. Je vous laisse à penser si Patru et la jeune dame rirent de bon cœur ensemble, le lendemain, en causant du motif qui leur avait valu tant d'honneur. Ils n'étaient pas encore au bout. La belle-mère, à peine arrivée à ne plus jurer que par Patru, voici le beau-père Turpin qui accourt, frappant la terre de sa longue canne et secouant sa perruque, crier chez son gendre qu'il fallait être fou pour prêter à gloser aux mauvaises langues comme il faisait. Cette nouvelle botte était cruelle, parce que M. Turpin vivait fort reclus, et qu'étant extrêmement ennuyeux, la tâche de lui plaire n'avait rien d'agréable. Patru y réussit pourtant à force de soins et de sacrifices ; et, la famille entière se trouvant ainsi ensorcelée, notre avocat se vit si solidement installé dans la maison, que les jaloux et les médisans qui lui auraient voulu nuire se seraient fait arracher les yeux.

Une autre circonstance vint encore conso-

lider le bonheur de M. Patru. La jeune bourgeoise avait produit un grand effet aux quadrilles de M. de Montmorency; plusieurs personnages l'avaient recherchée et s'étaient solennellement rangés sous ses lois. Le président Tambonneau lui faisait sa visite tous les soirs; le conseiller d'état de Mesmes venait souvent en son carrosse, qui était fort connu dans la ville, et M. de Chandennier, celui qui fut plus tard capitaine des gardes, ne bougeait de chez elle. La dame en devint à la mode. Les seigneurs allaient faire leurs dévotions à Saint-Severin pour la voir, et son nom fut souvent répété jusque dans les galeries du Louvre. Notre avocat voyait cela sans peine, étant sûr de la constance de sa belle, et M. de Montmorency, qui savait le fond des choses, disait tout haut à la cour que le petit Patru avait trois belles couvertures, l'une d'acier, l'autre de soie et la troisième de laine, voulant désigner ainsi M. de Chandennier, qui était d'épée, le conseiller d'état de Mesmes, et le président à mortier Tambonneau. Ils

pensèrent enrager tous trois des sarcasmes de M. l'amiral de France; mais ils n'osèrent s'en fâcher.

Un quatrième galant se présenta bientôt, plus ardent que les autres : c'était l'abbé Lenormand. Le père de celui-là avait appartenu au duc d'Angoulême, qui eût été l'un des premiers hommes de son temps s'il eût pu se défaire de l'habitude de voler ; et comme l'illustre prince enseignait lui-même à ses gens la bonne manière de détrousser les passans, les Lenormand avaient toujours conservé de ce patronage une certaine disposition à couper les jarrets. L'abbé était, du reste, un vantard qui disait encore plus qu'il ne faisait. Un jour qu'il parlait avec exaltation de la belle bourgeoise devant M. de Chandennier, celui-ci s'écria :

— Je vois bien que nous ne ferons rien qui vaille dans cette maison tant que le petit Patru y viendra.

— Eh bien ! dit l'abbé, je vous en débarrasserai, moi, et je vous demande quinze

jours d'avance pour faire ma cour, une fois que j'aurai mis l'importun dehors.

Le marché fut conclu. Notre avocat s'en allait de grand matin au Palais, quand un estafier, traînant sa rapière sur le pavé, se présenta devant lui au détour d'une rue. Patru recula de trois pas, et, mettant l'épée à la main, s'apprêtait à croiser le fer [1].

— Tout beau ! monsieur, dit le spadassin. Ne vous fâchez pas encore. N'êtes-vous pas monsieur Patru ?

— Lui-même, et prêt à te jouer la tierce, grand drôle, si c'est à moi que tu en veux.

— Il est vrai que j'ai reçu vingt pistoles pour vous donner un mauvais coup, monsieur Patru ; mais, si je les ai acceptées, c'était seulement pour avoir le plaisir de regarder en face le plus joli garçon de Paris, celui qui fait tourner la tête à toutes les dames, et non pour lui faire du mal, je vous assure. Je vous estime trop pour cela, monsieur, et suis votre

[1] Quelques avocats portaient des épées, et M. Patru était de ce nombre.

serviteur. Ne craignez rien de moi : je vais percer mon pourpoint, afin de pouvoir dire que nous avons lutté ensemble ; soyez assez complaisant pour ne point me démentir, et je tirerai encore cent écus à notre homme sans qu'il vous en coûte une goutte de sang.

A quelque temps de là le traîneur d'épée reparut encore :

— Monsieur Patru, dit-il en ôtant son chapeau, je vous remercie bien : vos amours m'ont valu cinq cents livres ; vous pouvez à présent dire ce qu'il vous plaira. Je me moque de votre ennemi, puisqu'il n'a plus d'argent ; c'est l'abbé Lenormand. Je vous souhaite bonne chance et vous engage à vous méfier de lui. Tête bleue ! si vous le désirez, je vous en délivrerai gratis, pour l'honneur seul d'avoir servi un aussi galant homme que vous.

— Garde-t'en bien, drôle, s'écria l'avocat : on nous pendrait tous deux, je ne suis pas gentilhomme.

— Vous avez raison ; que Dieu vous tienne en joie !

M. de Montmorency, qui était ambitieux, recevait grosse compagnie de jeunes gens. Patru se trouva donc chez lui un jour en même temps que l'abbé Lenormand.

— Eh ! monsieur l'abbé, lui va-t-il dire en face, où donc aviez-vous l'esprit, l'autre soir, de vouloir faire dévaliser un pauvre diable comme moi ? Je n'ai jamais plus de quatre écus en poche, et ce n'est pas de quoi risquer la potence. Je ne pense pas que vous soyez mon ennemi, puisque j'ai à peine l'avantage de vous connaître.

L'abbé perdit la tête complètement à cette brusque attaque, et, tous les rieurs se mettant en cercle, Patru poursuivit la plaisanterie.

— Si l'un de nous avait femme, monsieur l'abbé, ou bien si je vous avais enlevé une maîtresse, je concevrais votre acharnement ; mais je suis garçon, et notre mère l'église est votre seule fiancée. Expliquez-moi donc, je vous prie, quel fut votre dessein en m'envoyant ce grand maladroit tireur qui en voulait à ma peau. Serait-ce pour vous entretenir la main,

afin de ne pas oublier les leçons de M. d'Angoulême? Mais alors il fallait venir en personne. On voit bien que le feu duc n'est plus là pour vous indiquer les bons endroits; il ne vous aurait jamais décoché contre un pauvre avocat. Peut-être vous vous imaginez qu'il y a un talisman de cheveux de pendu dans la doublure de mes habits? Je suis bon prince, monsieur l'abbé; mon pourpoint est presque tout neuf, et je vous le veux bailler à l'instant pour huit pistoles, si toutefois vous n'avez pas donné le fond de votre bourse à votre coupe-jarret.

L'abbé tout éperdu prit la fuite au bruit des éclats de rire. Le duc de Montmorency se tenait les côtes. La scène fut contée le soir, par Bois-Robert, au cardinal de Richelieu. Dans son récit, Bois-Robert appela Lenormand Don Scélérat; de sorte que le sobriquet en resta pour jamais à l'abbé, qui n'osa plus se montrer chez M. Lévêque.

Trois années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles notre avocat, envié des jeunes gens,

caressé par les grands seigneurs et fort recherché des dames, goûta un bonheur parfait dans les bonnes grâces de la plus belle personne qui fût au monde. Elle lui garda une fidélité bien méritoire ; car le président Tambonneau lui fit, dit-on, offrir en secret une forte somme d'argent pour adoucir ses rigueurs. C'était l'usage alors que les galans se ruinassent en cadeaux ; mais Patru, qui n'avait rien, se moquait de la mode et n'avait pas besoin de finances pour plaire.

Les amours d'Olivier et de madame Lévêque auraient duré plus long-temps, si le hasard n'y eût mis fin par un événement qu'on aurait cru de nature à rapprocher davantage les amans plutôt qu'à les séparer. Le mari mourut emporté par une fièvre épidémique.

Quinze jours après le convoi de M. Lévêque, Patru n'avait pas encore remis les pieds chez la veuve. Il reçut une lettre de reproches où la dame le priait de la venir consoler. Il fit cette réponse laconique :

« Je suis le plus malheureux des hommes.

Je ne puis vous épouser sans vous mettre dans la gêne, n'ayant au soleil que des dettes. Si je retourne chez vous, je vous perds en vous empêchant de vous remarier. Je renonce à vous ; j'en mourrai, mais il le faut. »

Ce fut bien plutôt la jeune dame qui en pensa mourir, car elle tomba malade de douleur. Elle envoya mille dépêches à l'ingrat pour le supplier de revenir à elle ; jamais il n'y voulut rien entendre. Les jours qu'il plaidait, madame Lévêque se tenait au premier rang à l'audience pour l'écouter et le voir à son aise ; tantôt notre avocat en perdait le fil de ses idées, et tantôt il s'en échauffait davantage et parlait avec plus d'éloquence. La veuve pleurait alors, et tout le monde, qui comprenait son désespoir, disait :

— Pourquoi ce méchant Patru ne se rend-il pas à tant d'amour ? Quel dommage de voir deux jeunes gens si bien faits l'un pour l'autre se tourmenter ainsi !

Mais rien ne put vaincre l'obstination de l'avocat.

La dame, voulant essayer de tous les moyens, imagina de lui donner de la jalousie. Elle encouragea les amoureux, se laissa baiser les mains par le président Tambonneau, et ne sortit plus en ville sans avoir autour d'elle un essaim de galans. M. de Chandennier lui ayant dérobé un mouchoir, elle lui permit de le porter à son bras durant un jour, à condition qu'il irait ainsi au Palais. Le pauvre Patru en avait les yeux brûlés, et pensait mourir de dépit.

M. d'Ablancourt, qui était son meilleur ami, le trouvant un jour tout pâle et les cheveux mal arrangés, le prit par le bras avec colère :

— Vilain fou, lui dit-il, veux-tu tuer la meilleure des femmes et périr d'ennui toi-même? Faut-il t'éclairer sur ta position? Personne n'ignore que vous vous aimez, personne ne l'ignorait du vivant du mari. Ne crois pas qu'on s'y soit trompé un instant. A quoi donc servent tes sottes idées et ton sacrifice, je te le demande?

— Comment ! s'écria Patru ; on savait que j'étais son amant ?

— Sans doute ; tout ne se sait-il pas ?

— Eh bien ! il est fort heureux que j'aie renoncé à elle, car tout le monde le saura aussi.

— Si telle est ta résolution, ne te laisse donc pas sécher de chagrin et fais la cour à une autre belle.

Dans ce moment ils se promenaient sur la Place-Royale, où venait alors la bonne compagnie. Patru s'écriait de temps à autre, en soupirant du fond de son cœur :

— Ah ! que je suis donc malheureux !

Un gentilhomme qui passait s'avança poliment vers notre avocat.

—Monsieur Patru, lui dit-il, que vous est-il donc arrivé de fâcheux ? Auriez-vous besoin d'argent ? ma bourse est à votre service. Si vous vous ennuyez, venez chez moi ; nous viderons une bouteille d'excellent vin ; je vous ferai de la musique, et ma fille nous servira.

C'était M. de l'Enclos. Patru accepta l'in-

vitation, et on assure que la belle Ninon, qui devint si célèbre et qui n'avait alors que quinze ans, le consola de ses malheurs. Cette nouvelle fut le dernier coup pour madame Lévêque; elle se retira en Champagne chez une parente, et y mourut.

Ces aventures rendirent M. Patru fort coquet. Il vola de belle en belle; mais il n'aima jamais aussi bien que la première fois.

Comme on en faisait le héros d'une foule d'histoires, et que Richelieu aimait les gaillardises, Bois-Robert parlait souvent de lui. M. le cardinal désira que Patru lui fût présenté. La fortune de notre avocat semblait en bon chemin, lorsque cet étourdi s'avisa de rédiger un mémoire en faveur du poète Gombauld, qui venait de perdre sa pension pour avoir publié des vers à la louange de la reine-mère exilée en Flandre.

— Je vois bien, dit le cardinal en faisant ses gros yeux à Bois-Robert, que votre protégé a la tête mauvaise. Il viendrait ici me dire en face quelque impertinence. Vous pouvez vous

dispenser de l'amener. Que les esprits indépendans se tirent d'affaire tout seuls.

Et en effet Patru se soutint toujours par ses talens. A trente-cinq ans, s'étant fort amendé dans sa conduite, il prit un peu d'ambition. Ce fut alors qu'il écrivit de très-belles choses que personne ne lit aujourd'hui, mais qui le firent beaucoup admirer de ses contemporains, et lui valurent une réputation presque égale à celle du grand M. de Voiture. Il eut l'honneur d'être reçu membre de l'Académie Française; mais il eut le travers de ne vouloir pas aller aux samedis de mademoiselle de Scudéry et de tourner en ridicule l'hôtel de Rambouillet. Il disait en parlant du langage des précieuses :

— Je ne suis pas assez bien né pour comprendre d'aussi beaux discours que ceux-là.

Sur ses vieux jours il devint l'ami de Despréaux et de Racine, qui lui lisaient leurs vers et l'appelaient le Quintilien moderne, à cause de la grande pureté de son style.

Patru mourut à soixante-dix-sept ans, pensionnaire de M. de Colbert et fort estimé.

Les Précieuses.

Ah! qu'on était heureux de se voir admis à l'hôtel de Rambouillet, en 1628, lorsque la divine réunion des poètes et des précieuses brillait de tout son éclat! mais qu'il fallait se sentir de hardiesse, qu'il fallait être sûr de bien dire et maître de tous ses moyens, lorsqu'on franchissait le seuil de ce temple du beau langage! Malheur à celui qui s'embar-

rassait dans ses phrases ! malheur à l'imprudent qui hasardait une tournure triviale, un mot populaire ou grossier ! Il ne trouvait sur les visages que la froideur la plus dédaigneuse, et regagnait honteusement la rue, en se promettant de ne plus remettre les pieds de sa vie dans le sanctuaire du bel esprit.

C'était une collection formidable de plaisans, de satiriques et de rimeurs, que la société d'*Arthénice*. La marquise aimait la plaisanterie sans y exceller. Ce n'était pas sa partie ; elle n'y mettait point ses prétentions ; mais qu'elle savait bien approfondir un sujet sérieux ! qu'elle montrait de sagacité dans l'analyse, de recherche dans le tour et de finesse dans le choix des mots !

Le temps et le local étaient singulièrement distribués à l'hôtel de Rambouillet, qu'on pourrait appeler, en style précieux, *le pays de Conversatin*. La première moitié du jour était consacrée aux badinages, aux malices, aux vers légers, aux pointes et facéties. On se tenait alors dans le petit salon. Le soir les rires

n'étaient plus permis. On parlait sur des matières d'importance, on raffinait sur un sentiment ; on imaginait des utopies, ou bien on écoutait la lecture de quelque grande production inédite. Le plus communément on adoptait un sujet pour la soirée entière ; il fallait l'épuiser et le couler à fond. Après cela, comme vous le pensez bien, aucun philosophe, présent ou à venir, n'avait plus à s'en occuper. On choisissait une passion ou une vertu, un caractère ou une mode. La marquise disait, par exemple : « Causons aujourd'hui de la bienfaisance, nous passerons demain à la jalousie. » Et je vous assure qu'il se débitait là de quoi faire un volume in-quarto. C'était alors dans la chambre bleue qu'avait lieu la conférence. Cet endroit, où Arthénice recevait les visites de conséquence, est assez célèbre. On y voyait un ameublement de velours bleu rehaussé d'argent.

Parmi les habitués les plus éminens, il faut citer en première ligne madame la princesse de Condé (celle qui avait failli coûter la raison au

feu roi Henri IV) et le cardinal de Lavalette, qui était homme de beaucoup d'esprit, amoureux de la princesse et dans ses bonnes grâces, disait-on. Parmi les gens de qualité figuraient encore M. d'Andilly, M. Arnaud de Corbeville, M. l'évêque de Grasse, mademoiselle Paulet, M. le marquis de Montausier, qui devint gendre de la marquise. Les poètes et écrivains avaient tous des noms aujourd'hui fameux ; ce sont MM. de Gombauld, Voiture, Conrart, Chapelain, Colletet, Des Yveteaux.

La vicomtesse d'Auchy était une précieuse d'un genre particulier. Cette dame poussait l'amour des belles choses jusqu'à la fureur. Elle ne manquait pas une séance, et jouait plus volontiers le rôle du peuple athénien que celui d'orateur. Un jour, saisie du désir d'être comptée pour bel esprit, elle acheta d'un docteur en théologie, nommé Maucors, un énorme manuscrit de commentaires sur les Épîtres de saint Paul, et le fit imprimer avec son portrait au frontispice. La nouveauté était si étrange de voir une dame de la cour commenter un

apôtre, que tout le monde acheta le livre. On devina bien que la vicomtesse ne savait pas le latin et ne connaissait saint Paul que de nom; mais comme elle ne voulut jamais répondre aux questions qu'on lui fit sur son ouvrage et continua de rester muette aux entretiens de l'hôtel de Rambouillet, on ne lui contesta pas ses droits à l'immortalité.

Voiture lui ayant demandé un jour sérieusement lequel elle mettait le plus haut de saint Thomas ou de saint Augustin, elle répondit avec assurance que c'était saint Thomas; mais elle refusa nettement d'en donner les raisons par des scrupules de dévotion.

Depuis son grand succès la vicomtesse avait un maître-d'hôtel qui la servait à table avec le manteau, les grandes chausses et l'épée au côté, suivant la coutume des princesses.

Les originaux étaient en nombre chez madame de Rambouillet; mais, avant les conviés, il est juste de faire connaître d'abord le maître du logis.

Le marquis n'était pas un mince personnage.

Il avait près du roi Louis XIII la charge de grand-maître de la garderobe. Il montra longtemps une assiduité extrême à remplir ses fonctions. C'eût été lui faire un mortel outrage que d'empiéter sur ses droits : aussi ne souffrait-il jamais que, pendant la toilette de sa majesté, le plus simple vêtement parvînt jusqu'à la personne royale sans avoir passé par ses mains. Il résultait de cette exactitude minutieuse que le premier valet de chambre n'avait presque plus rien à faire, ce qui le contrariait fort. Le marquis eut bientôt un ennemi au plus avant de la cour, chose dangereuse, dont il ne se garda pas assez. Le second valet de chambre s'unit contre lui au premier. Messieurs les ordinaires se mirent de la partie; mais comme le marquis n'abandonnait pas la place et qu'il se tenait au beau de son emploi, on n'avait que bien peu d'occasions de le desservir.

Pour son malheur, M. de Rambouillet avait la vue très-basse. Il ne s'aperçut pas que sa ponctualité même ennuyait souvent le roi,

qui aimait à voir de nouveaux visages. Les signes d'impatience qui se manifestaient dans le mouvement des épaules et les muscles de la figure échappèrent aux yeux myopes du marquis. Ce qui n'était d'abord qu'une manie d'un moment chez le roi finit par se changer en antipathie complète.

Un jour que dans l'exercice de sa charge le grand-maître de la garde-robe offrait le justaucorps, sa majesté, ne pouvant plus dissimuler son aversion, tourna son dos vers le marquis, et lui présenta, en se courbant, toute autre chose que la tête.

— Si votre majesté ne veut plus de mes services, dit M. de Rambouillet d'un air fort peiné, je la supplie de me le faire savoir autrement.

Le roi vit qu'il avait affligé un excellent serviteur, et le pria de ne se pas formaliser ; mais depuis ce moment le marquis devina qu'il n'était point agréable au prince, et sa vie en fut empoisonnée. Il comprit, en voyant la faveur de bien des courtisans, qu'il ne parviendrait jamais comme eux. Louis XIII disait

un jour, en accordant le brevet de duc à Saint-Simon, le père du faiseur de mémoires :

— J'aime beaucoup ce gentilhomme, parce qu'il me donne toujours des nouvelles certaines de la chasse, qu'il ne tourmente pas ses chevaux, et qu'en prenant un cor dont il vient de jouer on trouve qu'il n'a point trop bavé dedans.

Telles furent les causes d'une des plus belles fortunes du dix-septième siècle, et le marquis de Rambouillet sentit avec dépit que son mérite pourrait bien ne le mener à rien. Son caractère s'en gâta. Il devint disputeur, et ne voulut plus, dans les conversations de la chambre bleue, avouer jamais que d'autres eussent raison sur lui.

Celui qui donnait le ton à l'hôtel Rambouillet, on le sait de reste, c'était le fameux Voiture. Fils d'un marchand de vin, Voiture offre l'exemple singulier d'un homme de basse origine devenu de la cour par son seul esprit. C'était un garçon petit et délicat, de chétive apparence, quoiqu'il fût assez bien de

visage ; il était toujours enrhumé, se plaignait sans cesse pour être caressé par les dames, et se faisait appeler le pitoyable Voiture. Une fois animé, il tenait bien le dé, rencontrait admirablement en bons mots et maniait comme il faut l'épigramme. Pour de la facilité, il en avait peu. Quinze jours lui suffisaient à peine pour tourner une de ces lettres qui lui ont valu sa réputation. Il feignait souvent d'improviser ; mais on le soupçonnait d'apporter des vers tout faits. Néanmoins c'était un si bel esprit, et on lui avait tant d'obligation de montrer au reste des hommes à dire les choses galamment, qu'on ne laissait pas de l'applaudir et de s'assembler autour de lui avec empressement dès qu'il faisait mine d'ouvrir la bouche. Il était joueur comme les cartes, et passablement libertin, sans oser le laisser voir. Madame Sainctot, qui l'aimait à l'adoration, reçut de lui bien des chagrins.

Le seul écrivain dont la réputation pût balancer celle de Voiture était M. Chapelain. Avant qu'il eût fait sa *Pucelle*, il passait pour

le premier poète du monde, et comme il travailla vingt ans à cet ouvrage, sa gloire eut le loisir de briller sans pareille. Il touchait des pensions sur toutes les cassettes. Ses revenus s'élevaient bien à 6,000 livres ; ce qui était énorme alors : M. de Longueville lui en donnait 3,000. Cependant M. Chapelain était d'une avarice sordide ; toujours vêtu d'une mode en arrière de dix ans. Son justaucorps moucheté venait le plus souvent des vieilles robes de sa sœur. Son pourpoint de satin *colombin* avait sans doute la même origine, et la doublure en était de panne verte, comme les rideaux des cabarets. Cependant, quelque vieille et dégarnie que fût sa perruque, il en avait une encore plus usée pour la chambre. Il était petit et laid, crachotait toujours ; mais en cette enveloppe repoussante était le grand génie que vous savez. Chapelain faisait la cour à une jeune fille, habituée de l'hôtel, qu'on nommait mademoiselle Pelloquin, qui riait de lui et regardait plus la corde de son manteau qu'elle n'écoutait ses beaux discours.

Des Yveteaux était gentilhomme et riche. Il pouvait se flatter, pour l'originalité des manières, de surpasser tous les autres. Il portait habituellement des chausses à bandes, comme un Suisse du roi, un pourpoint de peau, et une chaîne de paille tressée à son cou, en guise de collier; car il aimait la paille et les vieux cuirs dorés, à tel point que sa maison en était pleine. On le rencontrait dans les rues en cet équipage-là, et il avait habitué les gens à le voir ainsi. Du reste, plus libertin que Voiture lui-même, il ne cachait pas ses faiblesses. Son logis était toujours occupé par une douzaine de nymphes qui bouleversaient tout et le volaient souvent. Il s'habillait en satyre, en berger ou en faune, et faisait des orgies. Quand on n'était pas en cérémonie chez la marquise, Des Yveteaux y venait dans ces costumes-là, en se cachant au fond de son carrosse pour n'être point vu des passans. Ses épigrammes eurent beaucoup de vogue. Il plaisantait agréablement. Comme les précieuses n'aimaient point le cynisme, il se piquait de

dire poliment et avec recherche devant les dames. La rue des Marais, où était sa maison, près le couvent des Petits-Augustins, se trouvant à l'extrémité de la ville, madame de Rambouillet l'appelait malignement le dernier des hommes. Des Yveteaux ne soupirait pour aucune des belles de l'hôtel, et trouvait ridicule le bon ton de la galanterie, qui consistait à faire le malade et le languissant, et à parler comme s'il se fût agi de s'évanouir.

Gombauld n'était pas non plus un être ordinaire. Malgré ses cinquante ans, il avait la mine encore jeune et la taille belle. Il semblait un héros de roman des temps passés. On trouvait plaisant de le voir, dans la rue, saluer à l'ancienne mode quelqu'un de ses amis. L'obligation de partager ses regards entre le passant et les pavés, dont il cherchait soigneusement le milieu, la crainte de se crotter et celle de ne point donner à temps son salut, le faisaient piétiner d'un air d'embarras dont on riait; mais ce spectacle m'aurait attendri si j'en eusse été le témoin, car rien ne m'inté-

resse et ne m'afflige comme la pauvreté chronique et dégénérée en habitude chez un homme qui mérite un sort meilleur.

Les autres intimes de la marquise ne se singularisaient que par leur esprit; les dames étaient divinement belles, puisque tous ces poètes les ont célébrées; quand à la céleste Julie, sa guirlande et les treize années de constance du marquis de Montausier ont assez fait connaître ses appas. Elle était petite et mal faite. C'est à trente-huit ans qu'elle récompensa le marquis d'un amour sans égal, par la possession de sa personne et de son cœur.

Le duc de Montmorency, qui venait de recevoir le bâton de maréchal pour sa grande victoire de Veillane, brillait alors à la cour par-dessus tous les autres capitaines, et c'était sans doute afin de cacher ses projets contre la puissance de M. le cardinal qu'il montrait un amour extrême de la poésie. Le duc était, comme on sait, frère de madame la princesse de Condé. Sa sœur le pria d'assister à l'une des

réunions présidées par Arthénice. Ce fut un événement d'importance pour les habitués de l'hôtel. On demanda trois jours de délai : ce n'était pas trop pour choisir convenablement les sujets de conversation. Gombauld fut prié de lire quelques vers sérieux; Des Yveteaux se chargea des madrigaux, et Voiture fit une ample provision d'inpromptu. Les dames s'assemblèrent extraordinairement pour la répétition générale des badinages et propos légers qui devaient servir d'intermèdes.

De son côté, le vainqueur de Casal se sentait moins d'assurance pour paraître devant ce bataillon littéraire qu'il n'en avait montré sous le feu des canons de l'Espagne. C'était un homme charmant que le duc de Montmorency, grand seigneur de sa nature, chevaleresque en toute sa personne comme par le caractère, et, quoiqu'il eût les yeux un peu louches, les femmes l'aimaient à la folie. Son seul défaut était de manquer d'éloquence, et cette qualité n'est pas moins nécessaire à un ambitieux que le courage et la générosité. Peut-être est-ce à

la privation de ce grand moyen de manier les hommes que le maréchal a dû sa fin déplorable. Il demeurait souvent court en parlant. Aussi avait-il à ses gages deux poètes, Théophile et Mairet, qui faisaient des vers pour lui, et l'entretenaient une heure chaque matin, afin de lui bien arranger d'avance ce qu'il avait à dire dans la journée. Ils lui apprenaient aussi le jugement qu'il convenait de faire sur les choses qui couraient. Comme si la nature eût voulu suppléer dans cet illustre seigneur au manque d'éloquence, elle lui avait donné une grâce particulière dans le geste. Le petit Ménage l'ayant vu discourir un jour s'écria :

— Jésus que ce duc est heureux d'avoir des bras!

Ce qui faillit lui procurer des coups de bâton.

Le grand jour de l'audience étant arrivé, M. de Montmorency entra en consultation avec ses deux poètes à gages.

— Mes maîtres, leur dit-il, trouvez-moi, s'il vous plaît, quelque chose de superfin à

conter aux précieuses. Je vais ce matin à l'hôtel Rambouillet.

— A l'hôtel Rambouillet! répondirent les deux marchands d'esprit en changeant de couleur; il fallait donc nous prévenir plus tôt, monseigneur. Ce n'est pas une petite affaire que de paraître devant Voiture et Chapelain!

— Eh! morbleu! c'est moi qui leur fais honneur, j'espère.

— Sans doute, monseigneur; mais si d'abord vous parlez aux dames de cet endroit avec des morbleu! vous allez les voir tomber toutes en syncope.

— Je sais cela; ne craignez rien. Préparons-nous un peu. Dois-je faire compliment à Gombauld de son dernier ouvrage?

— Assurément, monseigneur. N'oubliez pas qu'il s'appelle *les Danaïdes*, et que c'est une comédie héroïque.

— Fort bien. Je lui répéterai les éloges que j'ai donnés à Malherbe la dernière fois que je l'ai vu. Je voudrais une phrase pour prouver que je fais grand cas des vers.

— Il faut dire que les Muses vous donnent vos plus doux délassemens des travaux de Bellone.

— Bellone! reprit l'autre, cela est commun; il vaut mieux dire la fille de Phorcys et de Céto, ou bien la sœur de Mars.

— Au diable! dit le duc. On me fera bien assez de flatteries sans que j'aie l'air de les quêter. Ce n'est pas à moi de mettre Bellone sur le tapis.

— Si monsieur le maréchal disait seulement qu'il donnerait son bâton de commandement pour une couronne de poète?

— A la bonne heure! c'est parfait. Au moment où l'un de ces immortels petits messieurs aura lu quelque sonnet, je dirai en me levant, comme ceci : Ah! que je donnerais volontiers mon bâton de maréchal pour une couronne de poète! — Je suis très-content de ce mot-là, Théophile.

— Ne voulez-vous pas aussi lire des vers? demanda Mairet.

— Donne-m'en toujours une demi-douzaine.

— Voici justement un quatrain et une épigramme qui font le compte.

— Bien. De quoi s'agit-il?

— Des courtisans qui réussissent sans bouger du château.

— C'est ce qu'il me faut. Maintenant, à vous deux, trouvez-moi un sujet de conversation digne de l'occasion.

— Que pensez-vous de la magnanimité? dit Théophile.

— Magnificence plutôt, reprit Mairet.

— Je préfère magnanimité? cela sonne mieux, dit le duc.

— J'ai là-dessus d'assez belles phrases. Le sujet est bon; par désir de vous être agréables, les précieuses y tomberont nécessairement.

— D'ailleurs je saurais les y amener au besoin. Voyons tes phrases.

— « La magnanimité est une qualité qui passe souvent les bornes de la raison commune. Ce sont des événemens heureux qui la viennent par après justifier. En effet, il faut être magnanime à un roi de Macédoine, pour aller

combattre le grand empire des Perses et former le dessein de la conquête du monde, n'ayant qu'une armée de trente mille hommes. »

— C'est fort beau ce que tu dis là. Attends un peu que je l'apprenne. «..... N'ayant que trente mille hommes. » Et qui est ce roi de Macédoine ?

— Alexandre, monseigneur.

— Alexandre-le-Grand ?

— Lui-même. Je poursuis : « Dans les actions extraordinaires qu'ils font, les conquérans sentent en eux une main qui les mène... »

— Est-ce qu'on peut sentir une main en soi? Le diable m'emporte si, quand je gagne une bataille, je sens d'autre main que celle qui tient mon épée !

— Aimez-vous mieux une force ?

— Une force, oui ; cela s'entend, une force Continue.

— « Une force intérieure qui les soutient et les assure. Dans ces momens, il semble qu'on soit d'accord avec le ciel et le danger, que la

mort même soit votre humble servante et comme parmi vos gens. »

— J'aime beaucoup la mort qui est de la maison d'un conquérant. C'est fort bien dit tout ceci, maître Théophile. N'allons pas plus loin. Je pourrais manquer de mémoire. Ventrebleu ! si les précieuses ne trouvent pas que je parle comme un Grec, elles iront au diable. Repassons cela un peu : Mon bâton pour une couronne de laurier... la magnanimité... une armée de trente mille hommes... une force intérieure qui vous... Comment dis-tu?

— Qui vous assure.

— Qui vous assure... la mort qui semble être à vous. Je suis content, mes maîtres ; on vous donnera, comme à l'ordinaire, un quartier de viande à chacun. J'y ajoute pour aujourd'hui une gratification de quatre écus. Il me faudrait cependant encore une anecdote divertissante, quelque mot pour rire, s'il y a lieu.

— Monseigneur veut-il raconter le duel de M. de l'Enclos? C'est tout frais de ce matin.

— Le père de la petite Ninon s'est battu?

— Le plus plaisamment du monde. Ses seconds l'ont traîné de force sur le terrain. Il se mourait de peur. Au bout de cinq minutes, son homme n'étant pas venu, il s'en voulait aller et disait mille rodomontades.

— Bon cela.

— Enfin on entend au loin un carrosse : « Messieurs, dit l'Enclos, vous êtes témoins que le lâche n'est point venu, je me retire. » On le retient au collet. Le carrosse arrive. Son adversaire va pour en descendre: « Te voilà donc, misérable? lui crie l'Enclos. Je te vais châtier comme il faut. » Et, disant cela, il court à son homme l'épée haute et le tue sur le marche-pied de son coche.

— L'histoire est impayable, mais elle n'est pas neuve. On a accusé le chevalier de Guise du même coup.

— Ce n'était pas vrai, tandis que ceci est exact.

— J'aime mieux autre chose.

— Voulez-vous M. d'Angoulême payant les

gages de ses valets en leur commandant de détrousser un passant en pleine rue?

— Il y a six ans que je connais cela. Vous n'entendez rien à la plaisanterie, mes maîtres. Qu'on m'aille chercher à l'instant le petit Patru. Il est farci de contes, et fera mon affaire.

L'avocat Patru, ayant été appelé, fournit les anecdotes désirées, et le duc partit pour l'hôtel Rambouillet avec la certitude d'être fort goûté de la coterie. Il savait assez le vocabulaire des précieuses pour les menus détails d'usage. Il ordonna donc à son valet de pied de s'enquérir si la marquise était *en commodité d'être visible*, et, sur la réponse qu'on volait au-devant de lui *avec les ailes de l'impatience*, il monta les escaliers.

La marquise, un peu émue, vint en effet le recevoir en haut du degré. M. de Montmorency offrit galamment sa main, et s'introduisit dans la célèbre chambre bleue en passant devant une ligne de beaux esprits rangés comme en bataille. Les dames, qui formaient un demi-cercle à l'entour de la cheminée, se

levèrent pour donner la révérence. Les hommes s'approchèrent un à un pour faire leurs respects, et tout le monde s'assit au moment où, le duc s'étant posé sur son siége, la marquise dit avec majesté :

— Messieurs, prenez figure.

Puis elle toussa trois fois pour se remettre, et poursuivit en s'adressant au duc :

— Vous êtes ici, monsieur le maréchal, dans le pied-à-terre des muses à Paris. Les neuf sœurs sont de trop modestes filles pour avoir un logis digne de recevoir le premier capitaine de notre siècle.

— Eh ! Dieu me pardonne, je ne les savais pas de si bonne maison. Si l'on en croit la fable, ne vivaient-elles pas en plein air comme des bohémiennes sur une montagne? Ce sont des muses de qualité chez qui me voilà.

Voiture, qui ne pouvait rester long-temps en place, feignit d'avoir froid aux pieds pour venir à la cheminée.

— Ce n'est pas une petite bonne fortune pour les muses de Paris, dit-il en se dandinant,

que de tenir un héros en leur logis, elles qui font métier de courir les champs pour mettre les grands généraux dans leurs *chants*.

Voiture équivoquait sur les mots.

— De grâce, reprit la marquise, ne nous jetons pas au plus avant des badinages, mon cher Voiture, car vous êtes vous-même un véritable héros une fois tombé dans une mêlée de ce genre. Vous plairait-il, monsieur le duc, entendre un poème de M. Chapelain?

— C'est un plaisir que je souhaite depuis bien des années.

— Oh! dit mademoiselle Pelloquin, il y a quatre révolutions solaires que je l'eus pour la première fois.

— Vous êtes une méchante, dit Chapelain en déroulant un énorme manuscrit. N'est-ce pas assez des traits de vos yeux sans aiguiser encore contre moi ceux de votre langue?

— Mes *vainqueurs* ne vous ont pas blessé suffisamment à mon gré.

— Allons! interrompit la marquise, laissez M. Chapelain ouvrir les écluses de son génie.

Chapelain fit lecture d'une ode fort longue. Elle vantait les vertus de M. le cardinal, et le duc ne put réprimer trois ou quatre grimaces dans les passages où il y avait le plus d'exaltation. Néanmoins il applaudit beaucoup à la fin, et trouva, non sans peine, quelques lieux communs d'encouragement, dont le poète fut à demi satisfait. La marquise, voyant le moment de procéder au premier intermède, se tourna vers une assez jolie personne, et lui dit :

— Ma chère mademoiselle d'Arquenay, ne nous alliez-vous pas conter une aventure étrange lorsque M. le duc est entré ?

— Une aventure effroyable, madame, qui m'est arrivée hier.

— Voyons donc cela.

— Vous savez quelle aversion naturelle j'ai pour la vue d'un homme en bonnet de nuit.

— Un homme en bonnet de nuit! s'écria mademoiselle Paulet. Fi! cela doit être bien affreux en effet.

— Je croyais, murmura le duc involon-

tairement en secouant ses épaules, que vous en aviez vu plus d'un.

Mais on n'entendit pas cette réflexion.

— Un homme en bonnet de nuit! dit la maîtresse de Malherbe en se penchant à la renverse sur son fauteuil; cela fait naître dans l'esprit d'horribles idées. Ah! ma chère, cette histoire me va faire mal.

— Et moi donc, madame, concevez-vous que je n'en sois pas morte? Mon frère, le chevalier d'Arquenay, m'a pensé jeter dans les convulsions. Hier, madame, j'errais dans notre jardin, sous les agrémens rustiques[1], un instant avant que l'astre du jour se fût mis au bain. Lorsque je rentrai dans la maison, je vis en face de moi M. le chevalier coiffé d'un bonnet de nuit, et le traître ferma la porte pour m'empêcher de fuir ce spectacle. Ce n'était rien encore: non seulement il me força de prendre la collation avec lui et resta dans ce costume, mais les six fidèles[2] qui nous servaient s'é-

[1] Les arbres.

[2] Les laquais.

taient affublés de même par son ordre, et ne voulurent pas ôter leur coiffure malgré mes cris.

— Vraiment, dit M. de Montmorency, vous avez un bien vilain frère, mademoiselle. Pour moi, je n'ai jamais montré par force mon bonnet de nuit à de jolies filles ; mais quelquefois...

Le duc s'arrêta, voyant autour de lui toutes les lèvres pincées.

— Votre aventure n'est pas pour en mourir, mon enfant, dit madame de Rambouillet. Moi, qui ai un mari, je sais qu'on peut voir un bonnet sans horreur.

— Comment avez-vous pu en prendre l'habitude, madame ?

— Cela vient tout seul.

— Je ne trouve pas précisément que cette aventure soit triste, dit M. Des Yveteaux.

— Triste, triste ? répéta plusieurs fois la vicomtesse d'Auchy. Monsieur Voiture, est-ce que triste n'est pas une expression à bannir de la conversation ? un *méchant* mot ?

— Non, madame; vous le pouvez prononcer sans crainte.

—Mon cher Gombauld, dit la marquise, mon beau ténébreux, lisez-nous donc quelques vers.

Gombauld rougit comme s'il eût eu vingt ans. Mais il se mit à côté de Voiture, qui ne voulait point céder la cheminée. Il récita de mémoire le sonnet suivant :

Je consens à ma peine, et, pour la soulager,
J'ai recours à l'objet qui la rend animée.
D'une si douce ardeur mon ame est consumée,
Qu'une faveur du ciel ne pourrait m'obliger.

Quand de feux et de traits Philis est toute armée,
C'est avecque plaisir que je cours au danger;
Et quand de mon audace elle se veut venger,
C'est lors que ma douleur en est toute charmée;

Mais à la fin ma vie éprouve tant de morts,
Qu'il faut que je succombe à de si doux efforts,
Et qu'avecque le cœur je perde la parole.

Dieux! qu'un bonheur extrême est proche du malheur!
Je ne saurais juger si mon ame s'envole
Ou de trop de plaisir ou de trop de douleur [1].

[1] Ce sonnet de Gombauld est, à mon avis, le plus mauvais

— Oh! que cela est beau! s'écria le duc enthousiasmé. Voilà du moins qui est du plus galamment tourné que je connaisse. Monsieur de Gombauld, je vous tiens pour l'homme du meilleur goût. Ce que vous faites est clair et facile en même temps que... Diable! le mot m'échappe. N'importe! le transport où je suis m'excuse suffisamment.

Toutes les dames firent chorus avec M. de Montmorency.

— Ce Gombauld, répétait le marquis de Montausier, qu'il dit bien! et qu'il connaît à fond le friand des choses! Quelle délicatesse de sentimens! Que ce qu'il fait est de qualité!

— Et que la passion a de décence dans sa bouche! disait mademoiselle Paulet.

— J'ai un furieux tendre pour ses vers, dit la vicomtesse d'Auchy.

— Et moi de même, crièrent les précieuses, un tendre tout particulier.

qu'il ait produit; mais c'est un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur en son temps.

— Malherbe, à mon sens, dit M. Conrart, est du dernier bourgeois à côté de ceci.

— Gombauld, mon ami, dit M. Des Yveteaux en faisant une pirouette, il me monte une incertitude à la gorge au sujet de l'un de tes vers. Tu as écrit :

Mais à la fin ma vie éprouve tant de morts.

J'aimerais mieux *mon ame* que ma vie. L'antithèse est une si belle chose, qu'il la faut ménager.

Gombauld promit de changer ce vers; mais il n'en fit rien, car on le trouve dans ses œuvres tel qu'il l'avait récité.

— Çà, reprit Des Yveteaux, je n'ai pas encore trouvé matière à rire dans tout ce que nous avons dit aujourd'hui.

— Rire ! s'écria madame de Rambouillet; voilà encore un mot que je ne puis m'empêcher de trouver trivial. Si nous le changions, messieurs? qu'en pensez-vous?

— J'en suis d'avis, dit la vicomtesse; il me

déplait fort aussi. Remplaçons-le par quelque chose de gracieux.

— Si nous mettions en notre vocabulaire : *Donner cours à sa gaîté?*

— *Gaîté* n'est guère mieux, dit la marquise; cela sent le petit monde.

— J'ai votre affaire, assura M. Conrart. Il faut dire : *Montrer l'ameublement de sa bouche.*

— Oh! c'est trop l'image d'une grimace, dit la belle Julie, qui avait les dents mauvaises.

— Que pensez-vous de ceci? hasarda mademoiselle Paulet : *Perdre son sérieux* [1]?

— C'est hardi, mais de bon goût.

— L'expression est recherchée, dit la marquise. Les autres en feront à leur idée; pour moi, je l'adopte.

Voiture venait de s'approcher de la sœur de Chapelain, et la regardait très-attentivement. Cette demoiselle était digne en tout point du

[1] On voit que la fantaisie de Mlle Paulet s'est installée jusque dans le langage familier. On peut juger par là de l'influence des précieuses.

chantre de *la Pucelle*. Avare comme lui jusqu'à montrer un véritable génie dans les moyens d'épargner ses chétives dépenses, elle réussissait à porter ses hardes trois fois plus long-temps que les autres femmes, sans y avoir beaucoup de mérite, puisqu'elle les gardait bravement, en dépit des taches et de l'usure. Raide comme un portrait de famille et compassée autant que son frère, mademoiselle Chapelain n'avait de jeune que son âge. Voiture, en examinant sa toilette, qui était, à vrai dire, fort bizarre par le choix des étoffes et la coupe des robes, ne lui causa pas le moindre embarras. Elle était de ces créatures à part, que rien ne saurait troubler.

—Vous avez là, disait Voiture, un joli poult de soie, mademoiselle; c'est affaire à vous pour bien choisir les morceaux. Il me semble voir le fauteuil de feu M. le connétable ayant pris une forme humaine. Ah! que je me voudrais asseoir sur votre giron, et me faire porter ainsi à travers la ville par quatre mulets baptisés!

— Allez, vous êtes un petit fou, dit la demoiselle. Je sais que vous me choisissez pour but de vos railleries; mais j'oppose aux pointes de votre malice le bouclier de mon indifférence.

— Que n'ai-je une armure pareille contre les traits de vos meurtrières ! Mais quel combat avez-vous livré, bon Dieu ! pour que vos manches soient ainsi noires et chiffonnées?

— Eh ! ne vous gênez point ; critiquez mes manches à votre aise. Je saurai bien me venger de vos satires.

— Je les veux mettre dans mes vers, pour vous prouver combien je suis dévot à tout ce qui vous touche. Je les rendrai immortelles par ma plume, comme vous les voudriez voir par leur solidité.

La marquise devina de loin qu'il y avait une improvisation sous jeu et vint aussitôt secourir Voiture.

— Ce n'est pas, lui dit-elle, un sujet à méditer long-temps pour un esprit comme le

vôtre. Il faut rimer à l'instant sur les manches de mademoiselle Chapelain.

— Oh! s'écria la demoiselle, je donne le champ libre à sa méchanceté s'il nous fait un impromptu.

— Un impromptu, dit Voiture, je n'oserais m'y hasarder, de peur de m'embourber en en chemin.

— Allons, Voiture, embourbe-toi, dit M. Des Yveteaux.

— Il en meurt d'envie, murmura Gombauld.

Voiture ne se laissa pas prier davantage, et, après avoir feint de se recueillir un peu, il débita lentement les vers qui suivent, en ayant soin de s'arrêter entre chaque stance, pour donner aux précieuses le loisir d'admirer.

Vous qui tenez incessamment
Cent amans dedans votre manche,
Tenez-les au moins proprement,
Et faites qu'elle soit plus blanche.

Vous pouvez avecque raison,
Usant des droits de la victoire,

Mettre vos galans en prison ;
Mais qu'elle ne soit pas si noire.

Mon cœur, qui vous est bien dévot
Et que vous réduisez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot
Comme un prisonnier qu'on va pendre.

Est-ce que, brûlant nuit et jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour
En a fait une cheminée ?

— Où ce garçon-là va-t-il chercher tant d'esprit ? s'écria M. de Montmorency.

— Ah ! que nous sommes heureuses de vivre dans le même siècle qu'un si grand génie ! murmuraient toutes les dames prêtes à s'évanouir de plaisir.

Chapelain seul souriait méchamment ; mais c'était par envie et par ressentiment de l'affront fait à sa sœur, qui ne paraissait pas démontée de ces attaques et applaudissait comme les autres.

Cependant, la marquise ayant repris grave-

ment sa place près de la cheminée, les dames se rangèrent en cercle, comprenant que le moment était venu d'entamer la conversation sérieuse. D'après ce qui était réglé à l'avance, deux des précieuses causèrent à voix basse de Spinola et du prince d'Orange. Madame de Rambouillet se mit en tiers, et le sujet posé sur le tapis fut bientôt la gloire. On trouva l'occasion de flatter agréablement le maréchal à l'article des talens militaires, que madame de Rambouillet se chargea seule d'approfondir. La princesse de Condé dit merveilleusement sur la distinction entre l'honneur et la gloire. Mademoiselle Paulet phrasa joliment sur la gloire d'être aimée d'une personne de mérite. M. Chapelain rappela bien à propos que les Romains avaient placé le temple de l'honneur proche de celui de la vertu, comme pour apprendre qu'il y fallait passer d'abord, et que par l'honneur ils entendaient les qualités qui vous font tenir pour vertueux; preuve que les anciens étaient beaux esprits en tout. On en vint alors à comparer ingénieusement les con-

quêtes militaires avec celles de l'amour, et il fut dit un torrent de choses délicieuses. Nous ne mettons pas ce torrent sous les yeux du lecteur, parce qu'il coula trois heures durant.

— La gloire n'est point faite pour les femmes, disait la marquise, car il faut, pour conquérir, que nous soyons belles, et une personne d'une grande beauté ne mérite, selon moi, pas plus de gloire qu'un guerrier qui viendrait à bout d'une petite ville avec une armée de cent mille hommes et une intelligence dans la place. Je fais principalement consister la gloire des dames en leur esprit, lorsqu'il est au-dessus de leur beauté, et qu'elles ont, en un mot, assez de mérite pour être encore aimées quand elles ont perdu ce qui les rendait belles.

Après en avoir dit beaucoup sur ce ton, la marquise céda la parole à un autre, qui ne parla pas moins longuement. La compagnie était dans le ravissement, et chaque visage trahissait cette pensée secrète :

—Il n'y a pas dans le reste du monde de quoi former une seconde réunion comme celle-ci.

Lorsqu'on en fut arrivé au chapitre des grands capitaines, M. de Montmorency trouva un joint pour placer la tirade arrangée par son poète. Malheureusement il s'embarrassa fort dans la dernière phrase ; mais il remua le bras droit avec tant de grâce que la marquise, lui soufflant le mot qu'il cherchait, ajouta en même temps :

— Que cela est bien pensé, monsieur le maréchal !

Aujourd'hui que cette terre est livrée à une génération futile et énervée, qui ne prend de plaisir à rien, si ce n'est d'un goût rehaussé, ces belles conversations semblent glaciales ; mais alors, qu'on se plaisait à écouter une ingénieuse définition de la gloire ! un discours piquant sur les conquêtes amoureuses ! une fine appréciation des nuances qui distinguent deux choses presque semblables ! un parallèle surtout ! Ah ! si j'avais eu le bonheur de naître en ce siècle du bon langage, que j'aurais eu un furieux tendre pour les parallèles ! Mais je gage que, si je donnais ici la moitié des périodes qui

se débitèrent ce jour-là dans la chambre bleue, le lecteur tomberait endormi avant la page 360 seulement. Ainsi l'amour du beau se perd tous les jours davantage.

La conférence sur la gloire durerait encore sans doute si les valets ne fussent venus présenter des rafraîchissemens. Le feu de la cheminée s'était ralenti, et la discussion n'étant pas de nature à réchauffer beaucoup la compagnie, on sentit du froid. La marquise commanda à ses *fidèles* de ranimer le foyer, et, malgré la recherche de ses expressions, on exécuta ses ordres, parce que les laquais de cette honorable maison étaient habitués au divin phœbus des précieuses. Cependant, comme le feu avait peine à se rallumer, M. de Rambouillet dit à son valet :

— Cela n'ira jamais bien si vous ne prenez la petite maison d'Éole.

— Qu'est-ce, monsieur le marquis, que cette maison? demanda le grossier personnage.

— Eh! c'est le soufflet. Ne savez-vous pas qu'Éole était le dieu des vents?

— Excusez-moi, monsieur le marquis, je m'en souviendrai pour une autre fois.

— Que ces gens sont imbéciles !

— Voilà encore de ces mots que je n'aime pas, dit la marquise : sot, bélître, imbécile; cela sent l'injure, et par conséquent le populaire.

— Si nous mettions en place de ces expressions quelque chose de meilleur ton ? demanda la princesse de Condé.

— J'en suis d'avis.

— Il serait mieux de dire un homme privé des faveurs de nature.

— On s'y pourrait tromper : la laidèur est aussi une disgrâce naturelle.

— Que pensez-vous de ceci? dit mademoiselle Paulet : Un être d'intelligence épaisse?

— J'aime cette locution, s'écria la marquise. Je ne veux plus dire autrement. Adoptons cela, mesdames.

Le mot de mademoiselle Paulet eut l'approbation générale et fut enregistré au vocabulaire précieux, d'où il est passé dans la langue

la plus bourgeoise, car les petites gens s'appliquaient à imiter en tous points la cour.

Pour se délasser de la grande tension d'esprit causée par la conférence, on fit des historiettes. On joua des gants de frangipane à qui dirait l'anecdote la plus plaisante. Des Yvetaux conta qu'ayant laissé la porte de son jardin ouverte, une jeune mendiante y était entrée, et que, voyant à cette malheureuse une figure honnête, il l'avait recueillie et lui confiait, depuis peu, le gouvernement de sa maison. Voiture raconta que, dans une promenade avec madame Sainctot, cette dame, en voulant sauter un fossé, était tombée sur les mains et que la chute avait relevé ses robes de façon à donner un spectacle assez étrange. Le sujet était difficile à aborder devant la compagnie. Voiture s'en tira avec une adresse merveilleuse. Il avait envoyé le lendemain à madame Sainctot les vers suivans :

Je m'étais gardé de vos yeux ;
Votre visage gracieux,
Qui peut faire palir le nôtre,

Contre moi n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre
De quoi je ne me gardais pas.

M. de Montmorency, enhardi par le succès de cette histoire, voulut risquer une anecdote que Patru lui avait contée, peut-être avec l'intention de le jeter dans un écueil, car ce petit avocat n'aimait point le monde précieux.

Il faut remarquer en passant que la bonne société était alors divisée en deux classes très-distinctes. Les gens qui ne voyaient pas la marquise avaient encore un langage aussi plein de grossièreté que celui de l'hôtel de Rambouillet avait de recherche. Tandis qu'on proscrivait avec acharnement, d'un côté, des expressions souvent fort innocentes, de l'autre on continuait à se servir de mots réputés aujourd'hui orduriers; de sorte que l'anecdote racontée délicatement par Voiture pouvait bien être dite ailleurs, dans le même moment, de façon à faire rougir la personne la moins prude.

M. le maréchal, partagé entre les deux

partis et fréquentant les gens de toutes sortes, se serait trouvé plus à l'aise pour faire des contes à messieurs les gardes qu'à des précieuses ; cependant il s'embarqua dans son récit à tout hasard.

— Le petit Patru, dit-il, se trouvait, il y a quelques jours, au cabaret avec d'autres avocats, ses confrères. Un officier qui dînait dans le même lieu eut querelle avec un marchand, et, la dispute s'échauffant, le bourgeois fut frappé à la joue : « Monsieur, dit Patru, je vous fais compliment ; vous avez reçu là un fort beau soufflet. » — Monsieur Patru, répondit l'homme sans s'émouvoir, vous êtes bien honnête. Je m'estime plus heureux que ce bravache qui me vient quereller, puisque le coup qu'il m'a donné m'a valu votre compliment. Encore que je ne porte point d'épée, je manie les armes assez proprement, et lorsque j'aurai rendu à ce domestique du roi la monnaie de son écu, si vous lui adressez aussi des politesses, il les pourra bien recevoir avec une grimace fort laide. Allons,

monsieur, prenez votre rapière, ajouta le bourgeois en s'adressant à l'officier, et suivez-moi sur le pré; nous allons jouer la contre-pointe ensemble comme une paire d'amis. » Le militaire se tourna vers le mur où son épée était suspendue, et le bourgeois, saisissant l'instant favorable, dit tout-à-coup : « Je serais fâché, décidément, de priver ce galant des complimens de M. Patru; il faut qu'il les emporte dans l'autre monde. » Et, parlant ainsi, il donna de toutes ses forces du pied au cul...

Si le plafond de la chambre bleue se fût écroulé sur les têtes des précieuses, la commotion n'eût pas été plus forte que celle qui remua l'assemblée à ce mot inoui de M. le maréchal. Un frémissement involontaire parcourut le cercle consterné. Les hommes pâlissaient d'effroi, et les dames, immobiles d'horreur, agitaient convulsivement leurs lèvres sans articuler un son. Depuis le jour où le roi Louis XIII avait montré à M. de Rambouillet ce que le duc venait de nommer,

jamais le marquis n'avait connu de position plus cruelle. M. de Montmorency perdit complètement la tramontane. Il balbutia quelques mots interrompus et remua ses bras à faire pitié, sans pouvoir achever son récit. Peut-être cet événement terrible aurait-il bien fini; peut-être, en considération de la grandeur du personnage, les assistans auraient-ils feint de n'avoir rien entendu, si, par malheur, la princesse de Condé, reprenant ses esprits, ne se fût écriée avec colère :

— Ah ! monsieur mon frère, de quel pays arrivez-vous, et où avez-vous appris ces expressions abominables ?

— Eh ! par Dieu ! répondit le duc passant de l'embarras à l'impatience, je les ai apprises dès mon enfance, madame ma sœur, et vous les savez tout comme moi, morbleu ! Semble-t-il pas que je gardais les vaches pendant que vous étiez sur les coussins ? Je parle franchement ma langue naturelle, et je commence à m'ennuyer de vos puérilités. Ventrebleu ! ce que j'ai dit est tout simple; ceux qui s'en fâchent

n'ont qu'à me faire savoir s'ils ne me trouvent pas d'assez bonne maison pour les visiter.

Les précieuses poussèrent des gémissemens lamentables à chacune des vertes exclamations du maréchal, ce qui acheva de lui enlever son sang-froid. M. de Montmorency n'était pas commode à manier quand il avait les oreilles échauffées.

— Oui ! vive Dieu ! poursuivit-il en s'adressant toujours à la princesse, parce que vous dites mille sornettes, croyez-vous pas avoir gagné déjà le paradis et que les autres sont des chiens galeux? Apprenez qu'un homme de ma qualité, qui fait état de battre les ennemis du roi, n'a pas le temps d'apprendre par cœur vos balivernes. Je n'ai rien dit d'ailleurs de si singulier. Je ne conterais pas la chose autrement à sa majesté elle-même. Voilà comme, à force de raffiner, on tombe dans le ridicule. Aussi bien j'ai de plus graves affaires à traiter que vos tripotages de grammaire, et je m'en irai bien volontiers ailleurs, pour ne vous pas envoyer à tous les diables.

— Monsieur le duc, s'écria le marquis au désespoir, ne nous quittez pas ainsi, je vous en supplie. Malgré tout le respect que je dois à madame la princesse, je ne partage pas son opinion. Je n'ai rien remarqué de choquant dans le récit que vous nous avez fait. Il m'a même fort diverti.

— Je m'en soucie fort peu, continua le maréchal toujours irrité. Je ne suis pas pour divertir les gens. C'est bien plutôt mon métier de leur tailler des croupières. Je laisse à ceux qui enfilent de méchantes rimes le soin d'amuser les oisifs et les mijaurées. Je ne vous en veux pas, marquis. Mesdames, je suis votre serviteur et vous vide le plancher.

Ayant ainsi donné à chacun son coup de griffe, le maréchal traversa fièrement l'appartement et gagna son carrosse sans se retourner aux révérences de M. de Rambouillet, qui le suivit au pas de course jusqu'à la rue.

Après cette incartade, la précieuse assemblée resta dans une confusion impossible à décrire. On en parla huit jours de suite. On

fut obligé de chercher des tours de phrases ingénieux pour qualifier la conduite du maréchal comme elle le méritait, sans blesser cependant les convenances qui nécessitaient des égards pour un personnage aussi illustre par la naissance que par le pouvoir et le mérite. On se remit peu à peu de ce grand trouble. Au bout d'un mois on ne pensait presque plus à cette aventure malheureuse.

Madame de Rambouillet, qui se mettait sans cesse en frais d'imagination pour surprendre agréablement ses amis par quelque nouveauté, fit une heureuse diversion à l'événement qui occupait les habitués de l'hôtel.

Des ouvriers travaillaient la nuit, depuis long-temps, à construire une chambre neuve à la suite du petit salon; la marquise leur commanda de faire diligence, et la chambre nouvelle se trouva bientôt achevée. Un soir qu'on ne s'attendait à rien, Arthénice souleva une tapisserie derrière laquelle on vit avec étonnement apparaître un boudoir délicieux. Le reste de l'hôtel était trop bien voué au

culte du bel esprit pour que cet appartement reçût une destination profane. On rima sur le joli boudoir, qui fut baptisé *la loge de Zyrphée*. C'était comme la sacristie de l'église, dont la chambre bleue représentait le grand vaisseau. M. Chapelain apporta, dès le lendemain de l'ouverture, une ode copiée sur parchemin par un habile calligraphe et la suspendit au cou d'une statue. Il disait en vers charmans que cette loge était construite pour y mettre Arthénice à l'abri des atteintes du temps.

L'hôtel Rambouillet survécut au maréchal de Montmorency, qui mourut généralement regretté, mais du supplice des traîtres au roi. Les précieuses devinrent si nombreuses qu'il leur fallut plus d'un temple. En 1660 elles en avaient par toute la ville. La maison d'Arthénice demeura toujours en première ligne. Les deux seules rivalités dignes d'être mentionnées sont le salon de la vicomtesse d'Auchy, qu'on appelait la petite académie, et les samedis de *Sapho* (mademoiselle Scudéry). Le

reste est demeuré obscur; mais il n'est personne aujourd'hui qui n'emploie, au moins une fois par jour, et sans s'en douter, quelqu'une des expressions introduites dans la langue par ces illustres dames.

Le Maréchal de Gassion.

Jean de Gassion était fils du président au parlement de Pau. A dix-huit ans, comme il finissait ses études au collége des jésuites, monsieur son père lui dit fort gravement :

— Mon fils Jean, je suis satisfait; vous êtes un des bons latinistes du pays, et, quoique vous soyez le troisième de mes enfans, il me faut tenir compte de votre savoir et de vos dis-

positions. Je vais solliciter votre entrée dans la magistrature de cette ville, et avant peu je vous choisirai une femme digne de vous.

A ces mots, le jeune homme recula de trois pas; il pâlit comme s'il se fût agi de le mener pendre.

— Une femme! s'écria-t-il, je n'oserais l'épouser, monsieur. Elle ne voudrait pas de moi; je ne me marierai jamais, si vous voulez le permettre, et pour ce qui est de la magistrature, je n'y réussirais point. Je n'ai qu'une vocation, c'est de faire la guerre.

— La guerre! dit à son tour M. le président. Vous iriez donc tuer les créatures de Dieu à grands coups d'épée? N'importe, mon fils Jean! puisque c'est votre vocation, vous serez militaire; mais songez bien à une chose que je vais vous dire : une fois dans les armées du roi, faites que j'entende parler de vous comme d'un brave, ou bien ne reparaissez jamais devant mes yeux.

Jean, ivre de joie, se jeta aux pieds de son père. M. de Gassion promit de lui donner

l'équipage convenable à un bon gentilhomme.

— Ne vous mettez pas en dépense pour moi, répondit Jean. Gardez votre argent pour mes frères qu'il faut établir. Avant six mois je serai mort, ou j'aurai déjà fait du chemin ; et ne parlons plus de femmes, car, je vous l'avoue, à l'exception de madame la présidente, je crois que de ma vie, je n'en regarderai une en face, tant ce sexe m'intimide! Ayant la vilaine figure que voilà, je ferais un triste galant ; il me faut donc imiter le grand du Guesclin, et dire comme lui : « Puisque je suis laid, je veux être bien hardi. »

A la vérité, Jean de Gassion n'était pas beau ; mais la crainte qu'il avait des femmes lui faisait exagérer sa laideur. Sa taille, petite et large, dénotait une vigueur musculaire qui ne déplait pas à toutes les belles ; malgré ses sourcils épais et son air un peu sauvage, ses yeux vifs, qui trahissaient son grand cœur, donnaient à sa physionomie quelque chose de fier. Il était, de plus, leste, adroit et bon cavalier. Si le ciel lui eût donné plus de savoir-

faire et d'esprit de cour, il eût été l'un des heureux de son siècle ; mais la brusquerie et la raideur de son caractère lui ont nui singulièrement.

Le président n'avait pour tout équipage qu'un vieux cheval borgne; il le céda sans regrets. Il donna l'un de ses valets, acheta des armes de Bayonne et mit de bons écus dans la poche du jeune aventurier. Toute la famille alla reconduire M. Jean hors de la ville, sur des ânes, et madame la présidente pleura bien fort en embrassant son fils, dont le cœur palpitait de joie et d'espérance. Ainsi font les jeunes gens, qui dévorent l'avenir et ne sentent pas les douleurs de la séparation ! La vénérable dame avait bien raison de pleurer, car elle ne devait plus revoir son enfant.

Le voyage de M. Jean ne fut pas heureux d'abord. Son vieux cheval mourut de chagrin dès qu'il se vit sorti de la province de Béarn, qu'il n'avait jamais quittée. Des filous dévalisèrent notre chercheur de fortune dans une auberge; mais Gassion ne fit qu'en rire, et disait :

— Cela n'est rien ; le bonheur m'attend à ma première campagne : c'est au champ de bataille qu'il m'a donné parole.

En effet il se distingua si bien comme simple volontaire dans la guerre de la Valteline, qu'on lui accorda une lieutenance, puis une compagnie. Il passa au service du prince de Rohan, qui le remarqua bientôt pour le plus brave et le plus intelligent de ses officiers.

Les historiens ont assez parlé des beaux faits d'armes de M. de Gassion, il ne nous appartient pas d'aller sur leurs brisées ; nous aurons seulement occasion de raconter quelques traits solés, que tout le monde ne connaît pas. Gassion avait une promptitude incroyable à résoudre et à trouver le meilleur moyen de se bien tirer d'affaires dans les passes difficiles. Il possédait surtout cette force de volonté communicative, qui donne la confiance au soldat et domine les événemens. Pendant les vingt années qui suivirent son départ du Béarn, il ne fut pas en tout six mois sans faire la guerre, hormis le temps qu'il resta dans son lit à cause

de ses blessures; encore reprit-il plus d'une fois les armes malgré le médecin. C'est pourtant de ce petit nombre de jours oisifs que nous parlerons le plus, à cause de la bizarre façon dont il se conduisit à la cour et dans ses amours.

Quand le prince de Rohan eut accepté la paix, Gassion, qui était huguenot, craignant d'être mal vu de M. le cardinal, eut l'idée de s'offrir au roi de Suède. Gustave-Adolphe avait alors sur les bras Wallenstein et toutes les forces de l'empire. Il reçut Gassion avec empressement, et créa pour lui une compagnie de Français, qui devint bientôt la meilleure de son armée.

Un jour que Gustave s'était avancé imprudemment au milieu des lignes ennemies, on reconnut trop tard qu'on s'était laissé environner de toutes parts. Les officiers d'ordonnance arrivaient, fort agités, annoncer que le cercle allait se rétrécissant et que le danger menaçait.

— Monsieur le Français, dit le roi au capi-

taine Gassion, comment fait-on dans votre pays en pareille circonstance?

— On passe sur le ventre à l'ennemi, sire; et, si votre majesté me le permet, je lui vais tracer un chemin à se promener en carrosse.

— Eh bien! marchez devant, nous vous suivons.

Gassion prit seulement cent cavaliers avec lui, et, les plaçant de front, il courut sur un régiment de Croates. Voyant que ses hommes se disposaient à tirer, il leur cria de façon à être entendu de l'ennemi :

— A brûle-pourpoint, messieurs! le bout de votre canon sur leurs moustaches!

Le premier escadron, perdant contenance, recula sur le second et le mit en désordre. Alors, par une manœuvre subite, Gassion ramassa ses soldats en un peloton, et enfonça le régiment entier. Le lendemain Gustave-Adolphe envoya au capitaine français le brevet de colonel et un cheval de prix. Les réglemens militaires interdisaient aux étrangers l'entrée au conseil ; mais le roi de Suède, à la

fin de chaque séance, rendait lui-même compte à Gassion de tout ce qui avait été dit, et sortait souvent de sa tente, au milieu des délibérations, pour l'aller consulter. Toujours au lit le dernier et le premier en selle, Gassion se fit une grande renommée, dont le bruit arriva en France. Les gentilshommes des meilleures maisons lui écrivaient de Paris pour lui demander de l'emploi. Il se forma ainsi un régiment de choix, qui le seconda merveilleusement et contribua fort aux succès brillans de Gustave-Adolphe. Gassion était constamment heureux dans ses expéditions, et, lorsqu'on lui en faisait compliment, il avait coutume de répondre :

— La mauvaise fortune est un ennemi comme un autre; il faut lui montrer si fier visage qu'elle n'ose approcher.

En parlant ainsi le colonel ne songeait pas que la fortune est une femme, et que devant le beau sexe il n'avait plus ni résolution ni courage.

L'ardeur de M. de Gassion et son infati-

gable activité le faisaient toujours choisir pour les coups de main : il excellait dans les escarmouches, qu'il appelait la guerre du matin. Wallenstein, en plusieurs rencontres, témoigna une haute estime pour lui; et on s'aperçut plus tard que le cardinal de Richelieu, dans le fond de son cabinet, avait inscrit depuis long-temps le nom de Gassion sur ses tablettes Gustave-Adolphe le prit en si grande amitié qu'il le voulait toujours avoir près de lui aux momens de repos ou de danger. Il se promenait en sa compagnie des heures entières, en s'appuyant familièrement sur son bras ; il appelait le corps français commandé par le colonel son régiment de chevet, et disait qu'il ne dormait jamais si tranquille que lorsqu'il savait M. de Gassion debout.

Ce fut à la prise de Nuremberg que le colonel reçut sa première blessure ; une balle l'atteignit à l'épaule et le mit hors de combat. Le roi le fit porter à la ville, chez le landgrave, et lui envoya son chirurgien.

Il y eut un grand mouvement dans la mai-

son du premier magistrat de Nuremberg lorsque arriva le brancard où gisait le fameux Gassion. La plus belle chambre fut préparée à la hâte, et mademoiselle Elschen, la fille du landgrave, offrit aux gens de l'art le linge le plus fin. Le pansement et l'extraction de la balle furent douloureux : le colonel les supporta héroïquement; mais il tomba dans un désespoir violent, à cause de l'interruption de son service. Le patient s'agitait extrêmement, et le chirurgien déclara que, si on ne pouvait réussir à le rendre plus calme, il ne répondait pas de sa vie. Le maître du logis suppliait vainement le colonel de se tenir en repos.

—Mordieu! répondait Gassion en faisant son jurement habituel, vous en parlez bien à votre aise, vous qui allez et venez comme il vous plaît; mais je ne puis supporter l'idée qu'on se bat là-bas, tandis que je suis étendu sur ce lit. Tenez! n'entends-je pas le canon?

Et le colonel se soulevait sur un bras pour prêter l'oreille au bruit de la bataille qui continuait.

— Voulez-vous donc mourir, monsieur? dit une voix douce; ou bien voulez-vous perdre un membre? Je n'aurais jamais pensé que la meilleure tête de l'armée eût aussi peu de raison.

Gassion tourna les yeux vers le chevet de son lit, où mademoiselle Elschen se tenait appuyée. De grosses larmes tombaient des yeux bleus de la jeune fille. Le colonel changea de couleur et s'enfonça dans ses draps.

— Excusez-moi, dit-il avec émotion; je ne savais pas qu'il y eût une femme ici. Ne vous fâchez point, mademoiselle; je vais demeurer tranquille.

— A la bonne heure! dit le landgrave. Voilà de la galanterie bien placée.

— Moi! de la galanterie! murmura M. de Gassion en rougissant davantage; mordieu! je ne sais ce que c'est.

— Allons! Elschen, reprit le père, puisque M. le colonel est disposé à vous obéir, commandez-lui de prendre du repos et présentez-lui cette potion calmante.

Gassion reçut d'une main tremblante le verre que lui offrit la jeune fille, et, l'ayant vidé d'un trait, il rejeta ses draps sur ses yeux comme un homme résolu à s'endormir.

Il ne fallait pas moins qu'une blessure dangereuse et les longueurs d'une convalescence pour familiariser M. de Gassion avec la vue d'une jolie femme. Elschen lui tenait souvent compagnie. Elle lui faisait la lecture pendant que M. le landgrave allait au conseil; elle apportait, chaque matin, les nouvelles de l'armée, ce qui était un grand plaisir pour le colonel.

Vers le soir du cinquième jour, la campagne étant glorieusement terminée, le roi de Suède rentra dans la ville, et son premier soin fut de visiter M. de Gassion. Il le trouva couché sur un canapé dans le jardin du landgrave, où il respirait le frais.

— Eh! mon cher colonel, dit sa majesté, vous avez là une jolie garde-malade. Cela donnerait envie d'être blessé.

— Vous voyez, sire, que je mène l'existence d'un damoiseau.

— Comment vous en trouvez-vous? vos préventions contre le mariage en sont-elles changées?

— Point du tout, sire. J'ai juré de mourir à votre service. La vie de l'homme de guerre ne peut s'accommoder avec le mariage.

— Oui-dà! je suis donc un mauvais soldat, moi qui ai femme et enfant?

— Je ne dis pas cela, sire.

— C'est comme si vous le disiez. Je donnerais beaucoup pour que cette jolie demoiselle vous mît l'amour en tête.

— Le bel amoureux que je serais avec ma figure d'ours en colère!

— La figure n'y fait rien, monsieur. Une sage Allemande recherche des qualités plus solides. Vous n'êtes pas au Louvre ici. Quel âge avez-vous, ma mie? ajouta le prince en s'adressant à Elschen.

— Dix-sept ans, sire.

— Et vous, colonel?

— J'aurai vingt-trois ans dans quelques jours.

— Eh bien ! vous vous convenez parfaitement. M. le landgrave est riche. Il n'a que cette fille. Je veux qu'il vous la donne.

— Ah ! sire, que vous me gênez ! dit le colonel. Mademoiselle Elschen est charmante, assurément; mais je ne puis... Je ne songe pas à me marier. Mordieu ! sire, vous me mettez au supplice !

Le roi éclata de rire.

— Vous l'épouserez, Gassion ; vous l'aimerez. Je gage que vous l'aimez un peu déjà. Pour ce qui est de lui plaire, il n'est pas douteux que ce ne soit fait. N'est-il pas vrai qu'il vous plaît beaucoup, mademoiselle?

— Ah ! sire, quand cela serait...

— Vous n'oseriez le dire? Eh ! voyez le grand mal ! c'est le meilleur militaire qui soit sous le ciel. Si sa valeur ne lui coûte pas la vie, il deviendra le plus grand guerrier de notre siècle. Il est mon ami, et je veux qu'il prenne une femme de ma main. Soignez-le bien, caressez-le comme il faut, et me le rendez bien amoureux; mais ne perdez pas de temps,

car, une fois revenu au camp, il n'y aurait plus qu'un biscaïen qui pût vous le ramener. Avec son air méchant il ne demande qu'à s'apprivoiser. Quand vous l'aurez mis dans vos filets, je vous donnerai quinze jours pour le faire enrager, et puis nous vous marierons.

Gassion n'était pas moins confus que mademoiselle Elschen tandis que le roi plaisantait ainsi ; il baissait les yeux et s'agitait péniblement. Sa majesté eut pitié de son embarras et changea de propos ; mais, en prenant congé du colonel, Gustave-Adolphe dit tout bas à la jeune fille, en lui passant la main sous le menton :

— Voulez-vous savoir le moyen de captiver M. de Gassion ? Ne lui parlez que de la guerre ; faites-lui raconter ses campagnes. Donnez-lui à entendre que vous aimez les gens de son état, et que vous laisseriez volontiers votre mari courir les champs.

Il est à croire que la belle renommée de Gassion, son caractère noble et hardi avaient déjà touché le cœur de mademoiselle Elschen,

car elle mit à profit les avis du roi. A force de parler au colonel de ses batailles, elle réussit à lui faire trouver le temps moins long. Gassion ne se désola plus aussi fort d'être condamné à l'oisiveté. Sans vouloir s'avouer entièrement le charme qu'il trouvait à demeurer près de cette jeune fille, il se disait tout bas que, s'il lui était possible d'avoir une faiblesse, ce serait pour elle. Mademoiselle Elschen n'était pas une Circé enchanteresse, habile à manier les filets de l'amour: c'était une bonne et fraîche Allemande toute simple, comme il s'en peut trouver encore à Nuremberg; mais elle avait, aux yeux du colonel, le grand mérite de ne lui pas inspirer de crainte, et pour peu qu'elle vînt à y ajouter celui de l'aimer malgré sa laideur, il ne pouvait manquer de l'estimer bien au-dessus des autres femmes.

Gustave-Adolphe avait à cœur de marier Gassion pour le fixer en Allemagne. Il savait bien qu'il n'y réussirait pas si le colonel revenait au camp sans avoir fait les accor-

dailles. Par suite du plan de conduite qu'il traça au père de la demoiselle, M. de Gassion fut trois grands jours privé de sa jolie compagne. Le roi s'informa de tout ce qu'avait dit le malade pendant le temps de la séparation ; on lui apprit que le colonel avait paru s'ennuyer mortellement, et que, vers la fin du troisième jour, il avait hasardé plusieurs questions sur les causes de cette absence. Le moment parut favorable. Gustave envoya le duc de Weymar auprès de Gassion.

— Mon cher colonel, dit le duc, sa majesté sait que vous aimez la fille de M. le landgrave, c'est pourquoi je me suis chargé de tout par ordre du roi. J'ai demandé pour vous la main de mademoiselle Élisabeth ; le père a donné son consentement. La dot s'élève à 100,000 florins, et sa majesté vous fera un présent de la même valeur. Vous pouvez regarder votre mariage comme arrêté.

— Mais je ne veux point me marier...

— Nous connaissons les bizarreries de l'amour, monsieur, reprit le duc avec sang-

froid ; cette passion aime fort le mystère, mais on vous a deviné, colonel. Il est inutile de dissimuler, tout est convenu ; dès que vous serez guéri vous irez au temple. Vous trouverez dans cette boîte un collier de perles fines que sa majesté vous prie de remettre à votre fiancée. La demoiselle est prévenue ; elle vous aimait depuis long-temps.

— Allons donc ?

— Elle vous aimait, monsieur. Elle en a fait l'aveu à son père en pleurant. N'allez pas lui rien dire qui l'afflige, vous nous la feriez mourir de chagrin.

— Vous croyez, monsieur le duc !

— J'en suis sûr. Elle va venir ; vous lui arracherez facilement l'aveu de sa tendresse. Je vais rendre compte au roi de mon message.

Mademoiselle Elschen parut et s'approcha en rougissant : le colonel n'était pas moins agité que la jeune fille.

— Mademoiselle, dit le duc, vous voyez l'effet que votre présence produit sur M. de

Gassion ; et vous, colonel, regardez combien le trouble de cette aimable enfant ajoute à ses charmes. Je vous laisse ensemble, et vais dire à sa majesté qu'elle peut compter sur votre éternelle reconnaissance.

Gassion et la fille du landgrave demeurèrent un grand quart d'heure en tête-à-tête sans ouvrir la bouche. Enfin le colonel déploya le collier de perles fines; mademoiselle Elschen se mit à genoux auprès du fauteuil du malade, et M. de Gassion, tout palpitant de joie, passa le collier au cou de sa fiancée. La demoiselle leva les yeux à demi en souriant, et ils s'embrassèrent.

Cependant le colonel commençait à recouvrer les forces et la santé; il avait avoué son amour pour Elschen. On n'en parlait guère, afin de ménager sa timidité; mais il était déjà question de fixer le jour des noces, lorsque, les ennemis ayant reparu, on entendit un matin les tambours rouler avec fracas par la ville. Gassion mit aussitôt son uniforme et allait sortir à la dérobée de la maison du

landgrave, si le duc de Weymar n'y fût arrivé.

— Vous êtes consigné, monsieur, dit son altesse; le roi m'envoie vous donner l'ordre de garder encore le logis aujourd'hui.

— Monsieur le duc, s'écria le colonel, le roi fera tant que sa générosité me forcera de lui remettre ma démission. Le médecin m'a donné carte blanche, et mon régiment a besoin de moi.

— Je suis fâché de vous contrarier; mais j'ai des instructions formelles. Le roi cède ses pouvoirs à votre prétendue; c'est elle seule qui peut lever vos arrêts.

On demanda audience à mademoiselle Elschen. Le colonel mit tant de chaleur dans ses prières que la jeune fille accorda la permission de partir, sur l'assurance du duc que la campagne n'excéderait pas trois jours.

— Je vois bien, dit Elschen, que j'aurai une rivale dans la guerre; mais je consens au partage, et ne me plaindrai pas si vous m'aimez autant qu'elle.

— Je vous aimerai davantage, pourvu que vous ne cherchiez pas à m'en éloigner.

— Une honnête femme ne doit point contrarier les goûts de son mari.

Elschen renfonça ses larmes prêtes à s'échapper, et tendit une main tremblante, que le colonel baisa de fort bonne grâce; puis il courut à ses chevaux et à son régiment.

Wallenstein était un habile stratégicien qui traînait les guerres en longueur. Il arriva que la campagne dura quinze jours, au lieu de trois. Gassion fit des prodiges dans les escarmouches, car on ne put réussir à engager une bataille générale. Il intercepta des convois et pénétra jusqu'au milieu des retranchemens de l'ennemi. Le bruit de ses prouesses fut porté à Nuremberg.

Une fois parti à la tête de son régiment et livré à sa passion dominante, M. de Gassion ne songea guère à ses amours; sa fiancée ne recevait de ses nouvelles que par les bulletins de la campagne. Cependant, soit qu'elle eût imaginé ce moyen de captiver le cœur de son

prétendu, ou qu'elle eût reçu secrètement des avis du roi, mademoiselle Elschen écrivit au colonel pour lui recommander de se bien battre et de revenir couvert de lauriers. Gassion en fut dans le ravissement : il s'écria qu'il n'y avait pas au monde une femme plus digne de lui, et qu'il l'épouserait avec bien de la joie sitôt qu'il n'aurait plus rien à faire. Il ne se doutait pas que la pauvre fille passait les nuits à pleurer dans des transes mortelles.

Un matin, Gustave-Adolphe envoya chercher Gassion.

— Vous faites de belle besogne, monsieur ! lui dit le roi sévèrement. Je ne vous ai pas pris à mon service pour tuer les femmes. Lisez cette lettre.

Gassion ouvrit une épître du vénérable landgrave ; elle contenait ces mots :

« Sire, ma fille est morte ! C'est l'ouvrage de M. de Gassion. Depuis quinze jours qu'il nous a quittés, croiriez-vous qu'il ne nous a pas écrit une seule fois ? Une épidémie courait à Nuremberg ; mais mon enfant se serait gué-

rie, comme tant d'autres, de la rougeole pourprée, si l'inquiétude et le chagrin n'eussent donné au mal une intensité funeste. »

— Comment ! s'écria Gassion, tremblant de tous ses membres ; une jolie fille serait morte d'amour pour moi ! Oh ! que je suis sot de ne l'avoir pas épousée tout de suite ! Je ne retrouverai jamais sa pareille.

— Ne vous désespérez pas dit le roi, pensant à ses projets sur le colonel ; je vous donnerai une autre femme digne vous. L'Allemagne est riche en trésors de ce genre.

Mais M. de Gassion s'imagina que le ciel avait regardé ses projets de mariage avec colère ; il jura solennellement de ne plus rechercher aucune femme de sa vie, et de se livrer uniquement à sa passion pour la guerre.

C'est peu de temps après cette aventure qu'on donna la fameuse bataille de Lutzen, où Gassion commandait une aile. Un marchand passager avait vendu au colonel, la veille de cette bataille, un très-beau cheval de couleur bizarre, qui fut échangé contre un autre che-

val des écuries du roi. On a prétendu que l'assassin de Gustave-Adolphe reconnut à cette monture celui qu'il devait frapper. Peut-être, en tuant le roi, croyait-il seulement débarrasser l'Allemagne du redoutable Gassion. Quoi qu'il en soit, cette catastrophe, sur laquelle on a beaucoup écrit, mit fin aux conquêtes de Gustave-Adolphe, qui menaçaient de renverser l'empire, et la destinée de M. de Gassion en fut notablement changée.

Le colonel n'était pas en peine de trouver de l'emploi; tous les souverains de l'Europe lui écrivirent pour l'attirer dans leurs armées; mais il arriva aussi un courrier du cardinal de Richelieu, qui savait mieux que personne l'art de prendre les gens. Les princes étrangers offraient à M. de Gassion des honneurs et des richesses; monsieur le cardinal prouva bien qu'il connaissait le faible de chacun dans ce passage de sa lettre au colonel :

« Le roi, mon maître, n'a pas seulement l'envie de vous avoir, il veut aussi que vous lui ameniez votre régiment entier. Ceux qui se

sont formés à vos exemples nous seront précieux, et nous augmenterons leur nombre de deux compagnies dont j'ai les chevaux tout prêts en mes écuries. Ce sont de belles bêtes, qui ne demandent qu'à porter des braves comme vous, monsieur le colonel. Pour de l'occupation, je vous donne ma foi que vous n'en sauriez manquer céans. Monsieur le duc de Lorraine nous prépare une rude guerre. Songez que c'est votre pays qui réclame le secours de votre bras. »

Gassion fit passer le Rhin à son régiment et courut à franc étrier jusqu'à Paris. Le secrétaire d'état Des Noyers le prit dans son carrosse et le conduisit au château de Ruel, où était monsieur le cardinal. Lorsqu'on annonça Gassion le ministre ouvrit ses curieuses tablettes et y trouva ces mots :

« Cœur brusque et sensible, facile à gagner ; il serait impardonnable de l'avoir contre soi. »

Son éminence employa ses manières caressantes et ses plus affectueuses paroles pour subjuguer le colonel. Gassion n'eut qu'à expri-

mer ses désirs pour les voir aussitôt satisfaits. Il voulait adjoindre à son régiment une compagnie de dragons, le cardinal lui en promit deux. Il obtint encore la solde extraordinaire et le droit de distribution des grades et faveurs sans le contrôle de la cour. Gassion, au comble de ses vœux, allait prendre congé du ministre, lorsque son éminence lui dit :

— Je vous retiens à dîner avec moi, colonel, j'ai encore à vous parler de choses importantes. Pour vous faire passer le temps, Des Noyers vous mènera voir les chevaux et les armes que je vous destine.

Pendant la visite aux chevaux du cardinal, M. Des Noyers et le fameux père Joseph tinrent compagnie à M. de Gassion. Le confident intime de son éminence, voulant aussi gagner l'affection du colonel, parla en ignorant des choses du métier. Or Gassion, qui n'était point courtisan, releva sans se gêner les bévues du révérend père. A la troisième sottise que le capucin laissa échapper, le colonel leva les épaules de pitié.

— Je vois bien que nous ne sommes pas de même avis, dit le père Joseph d'un air piqué.

— C'est que nous ne sommes pas de même métier, reprit Gassion. Si je voulais discourir du rituel catholique avec vous, il me pourrait bien arriver de n'avoir pas le sens commun.

M. Des Noyers eut beau faire des signes au colonel et lui marcher sur le pied, Gassion n'y prit pas garde et continua ses critiques; de sorte que le père Joseph conçut dès ce jour une violente aversion pour le nouvel ami du cardinal.

Au dîner, Gassion fut placé vis-à-vis de Richelieu, qui ne cessa de fixer sur lui ses yeux perçans. Son éminence écouta le colonel si attentivement qu'elle n'en mangea presque point. Les assistans en firent la remarque; le sieur de Bautru, qui était bel esprit, dit tout bas au ministre :

— Votre éminence aura une indigestion cette nuit, car elle a dévoré des yeux ce lansquenet entier avec les bottes et l'uniforme.

— Je n'en ai pas encore mangé ma suffi-

sance, répondit le cardinal, et je m'en veux régaler largement.

Le père Joseph, afin de prendre une revanche, discuta fort avec M. de Gassion ; mais il se fit battre une seconde fois.

En quittant la table, le colonel demanda qui était ce capucinal personnage, qui faisait l'entendu ; son éminence se mit à rire de toutes ses forces et dit à haute voix :

— Ce capucinal coquin, c'est le père Joseph, mon conseiller privé ; ne vous gênez pas pour lui répondre. Il n'y a pas besoin de prendre des mitaines chez moi quand on est homme de votre mérite.

Au moment de remonter en carrosse, Gassion vit venir à lui M. le cardinal, qui l'entraîna près d'une fenêtre :

— Monsieur, dit son éminence d'un ton pénétrant, je gage que vous pensez à retourner à vos troupes.

— Demain si je le puis, et si vous daignez m'envoyer tout de suite vos instructions.

— Eh bien ! monsieur, sachez que nous

n'avons rien dit encore. J'ai une idée de conséquence à vous communiquer. Revenez dans trois jours.

— Les plaisantes gens que ces grands ! disait Gassion dans la voiture de M. Des Noyers. Je vous demande à quoi bon perdre une journée en politesses plutôt que de venir au fait ! Est-ce que tout le monde cache ainsi sa pensée en ce pays ?

— On y fait souvent bien pis encore ; on feint de penser tout le contraire de ce qu'on a dans l'esprit.

— Je n'y dois donc guère rester, car je n'entends rien à ce jeu-là. Et savez-vous ce que son éminence a de si secret à m'apprendre ?

— Je l'ignore absolument : c'est quelque affaire qui n'entre pas dans mes attributions. Peut-être M. le cardinal veut-il éprouver à quel point vous vous donnez au roi. Je vous engage à ne pas marchander avec lui et à promettre de rendre tous les services qu'on vous demandera. C'est le seul moyen d'arriver promptement à une bonne position.

— Allons ! murmura Gassion, en voilà encore un qui joue au fin avec moi !

Le troisième jour, dès sept heures du matin, le colonel attendait à la porte de son éminence. On le fit entrer mystérieusement par les petits degrés.

— Vous vous êtes levé aujourd'hui comme s'il s'agissait de surprendre l'ennemi, dit le ministre. Allons par ici, j'aime à voir les gens à qui je parle.

Lorsque Gassion fut tourné du côté de la lumière, M. le cardinal prit un ton fort sérieux pour lui dire :

— Avez-vous reçu des propositions de MM. de Bouillon ou des ducs de Guise?

— Aucune.

— Je vous crois. Il se brasse une grande conspiration, colonel.

— Les rebelles au roi n'ont jamais les dés pour eux. Nous les battrons.

— Mieux que cela; nous les préviendrons.

— Votre affaire est de les prévenir, la mienne est de les battre.

—Vous pouvez nous servir beaucoup dans cet instant.

—Disposez de mon bras.

— C'est de votre esprit que j'ai besoin.

— Il est à vous.

— Le comte de Soissons est l'ame et le chef de la conspiration. Il débauche les troupes et fait le magnifique.

—Envoyez-moi vers lui, je vous le traîne ici mort ou vif.

— C'est vif qu'il me le faut et sans violence

— Comment l'entendez-vous ?

— Il ne peut manquer de vous écrire pour vous attacher à son parti. Êtes-vous homme à lui répondre comme si vous acceptiez ses offres, pour le bien enferrer jusqu'aux dents ?

— Mauvaise guerre que ceci, monsieur le cardinal. Je m'en acquitterais mal.

— On vous aidera.

— Je veux dire que j'y ai trop de répugnance. Je ne saurais être déloyal envers personne, pas même envers les traîtres.

Le front de son éminence se plissa étran-

gement, et ses sourcils gris se contractèrent.

— Point de brusquerie cette fois, Gassion; prenez le temps de réfléchir.

— Mon premier mot est mon dernier, monsieur le cardinal. Toujours bonne guerre et franc jeu, voilà ma devise.

— Votre fortune serait faite, monsieur.

— Elle restera donc à faire.

— Le roi sera mécontent.

— Il me pardonnera quand je lui aurai rendu d'autres services.

— Est-ce décidé, Gassion?

— Irrévocablement.

— Peut-on du moins compter que vous serez plus inflexible encore pour nos ennemis?

— Mordieu! monsieur, je vous ai dit que je ne saurais tromper personne, entendez-vous?

—Touchez là; vous êtes un galant homme. Je ne vous en veux point, et je vous donnerai les moyens de monter par un autre chemin. Soyez discret seulement, et oubliez ce que nous venons de dire.

— Je ne m'en souviens plus d'un mot.

— Allez maintenant visiter le roi, et puis vous serez libre.

On voit que la délicatesse de M. de Gassion lui fit manquer une belle occasion de parvenir.

Le colonel fut encore mieux accueilli à Saint-Germain qu'à Ruel. Louis XIII le garda longtemps en son cabinet pour lui demander s'il y avait du gibier dans les forêts d'Allemagne, si on y savait bien sonner de la trompe de chasse, et si on portait de la dentelle aux jambes.

En quittant sa majesté, le colonel traversa le salon d'attente, où étaient quelques dames.

— N'est-ce pas là le fameux Gassion? demanda l'une d'elles.

— Lui-même, répondit Bautru, qui était présent.

— Ah! de grâce, arrêtez-le un moment, que nous ayons le loisir de le regarder.

Bautru aborda le colonel et le retint en se plaçant devant la porte.

— Tenez, monsieur de Gassion, lui dit-il, voici la comtesse de Bourdonné qui brûle d'envie de causer avec vous.

— Il est vrai, monsieur, dit la dame; on ne converse pas tous les jours avec des héros de votre sorte.

— Oh! madame, je vous en prie, parlons autrement.

— Je dis ce que je pense, monsieur, ce que nous pensons toutes.

Un cercle de beautés entoura le colonel.

— Êtes-vous au moins ici pour quelques jours? poursuivit la comtesse.

— Je pars demain pour Thionville, madame.

— O ciel! quoi! voler si tôt loin du séjour des plaisirs! vous dérober à nos admirations! ah! laissez-nous le temps de vous tresser des couronnes!

— Quelle diable de langue parle-t-on ici? s'écria Gassion déconcerté.

— Nous savons que vous méprisez notre sexe entier. Il faut que cela finisse, monsieur; il faut que nous triomphions de vos injustices.

— Il le faut! dirent toutes les belles.

— Mesdames, reprit la comtesse, je vous

invite à passer la soirée chez moi aujourd'hui avec M. de Gassion ; il y va de notre honneur. Nous ne souffrirons pas qu'il retourne à la guerre avec ses préjugés. Vous y viendrez, monsieur. Vous ne sortirez pas d'ici sans avoir promis d'y venir.

— J'ai bien autre chose à faire que d'entendre des sornettes.

— Des sornettes ! voyez le méchant ! l'ingrat ! il faut le battre, mesdames.

— Nous n'oserions ! c'est un si vaillant homme ! Mais il ne s'en ira pas qu'il n'ait juré de venir ce soir.

— Allons ! dit Bautru, est-ce que vous tremblez devant des ennemis si charmans ?

— Eh bien ! j'irai.

De retour à Paris, M. de Gassion trouva tant de gens assemblés devant son hôtel, pour le voir passer, qu'il n'osa descendre de son carrosse et s'en fut au Palais-Royal. Il ne rentra chez lui qu'à la nuit close. Bautru le vint chercher sur les huit heures et l'emmena chez la comtesse.

Les dames de la cour avaient pris en grande affection Gustave-Adolphe. Il circulait depuis peu des romans sur ce prince où M. de Gassion jouait un beau rôle. Lorsqu'on sut que le colonel devait aller chez madame de Bourdonné, toute la cour voulut y être engagée; mais la comtesse n'invita que les plus jeunes et les plus jolies personnes. Deux hommes seulement furent admis, Bautru et M. Gauffre, l'avocat.

Gassion reçut des honneurs extraordinaires dans la maison de la comtesse. On le plaça sur un siége à dos, au milieu d'un cercle où les dames n'avaient que des plians, et quand on l'eut bien accablé de cajoleries, M. Gauffre fit lecture d'un plaidoyer en faveur du beau sexe. L'orateur passa en revue les femmes célèbres depuis Clélie jusqu'aux héroïnes du siége de Calais. Il vanta ensuite les douceurs de l'amour et parla superbement bien du bonheur que goûtait Renaud dans les jardins d'Armide. M. de Gassion ne savait quelle contenance tenir pendant ce long discours. Il se vouait in-

térieurement à tous les diables, et n'osait lever les yeux sur l'essaim formidable des jolies femmes. Bautru se mordait les lèvres pour ne pas rire. L'avocat, parvenu à la péroraison, prit une voix larmoyante, en disant que les conquêtes du beau sexe n'étaient rien, puisqu'un fleuron manquait à leur couronne, puisque le grand Gassion ne voulait point donner son cœur.

— Eh ! là ! ne pleurez pas, mon bon ami, dit le colonel prenant au sérieux le ton plaintif de l'orateur : je n'ai que vingt-quatre ans ; je penserai à l'amour un de ces matins.

M. Gauffre, saisissant l'à-propos, s'écria qu'il y fallait penser aujourd'hui, à l'heure même. Il philosopha comme un dieu sur la rapidité du temps et les ravages de sa faux meurtrière. Il finit par se mettre à genoux, et faisant une invocation pathétique au fils malin de Vénus, il le supplia de descendre du haut des nuages pour lancer ses traits contre ce cœur plus dur que le rocher.

— Mais enfin, dit Gassion, qui perdait pa-

tience, que me veut cet homme avec ses pleurs et ses bavardages ?

— Je veux que vous choisissiez une belle parmi ces dames, et que vous déposiez vos hommages à ses pieds ; que vous lui donniez le premier gage de votre tendresse par un baiser, et que vous portiez ses couleurs. Je veux que vous songiez à elle au milieu des combats, et que votre premier soin, après chaque bataille, soit de lui envoyer un message galant pour lui prodiguer les noms les plus doux.

Les dames applaudirent à cette éloquence entraînante.

—Que je choisisse une maîtresse ici, devant tout le monde ! dit Gassion en rougissant. Eh bien ! voyons : celle que je prendrai m'acceptera-t-elle pour son galant ?

— Oui ! répondirent toutes les belles.

— Fort bien ! Dites-moi donc, vous, mon cher garçon, qui pleurez de si bon cœur, votre femme est-elle ici ?

— Assurément, monsieur le colonel.

— Allons, c'est elle que je choisis.

L'avocat prit par la main sa femme, qui était fort jolie, et la conduisit à M. de Gassion, qui l'embrassa sur les deux joues, au bruit des applaudissemens et des murmures de satisfaction. La jeune dame détacha ses rubans de son épaule et les offrit au colonel, qui se les laissa mettre à son chapeau.

—Ah! monsieur l'avocat, dit Bautru transporté d'aise, vous en tenez. Par ma foi! si j'étais M. de Gassion, je vous en donnerais pour vos discours.

— Il mériterait bien que je fusse un autre homme, disait naïvement Gassion.

— Que vous êtes heureuse, ma chère! s'écrièrent toutes les belles.

— Que je voudrais que le choix fût tombé sur moi! dit madame de Bourdonné; que je voudrais être mère d'un petit Gassion [1].

— Pour le coup, ceci est trop fort! dit le colonel tout-à-fait démonté. Voyez l'embarras où me jette cette femme! Vous êtes toutes des folles!

[1] Ce mot de madame de Bourdonné est historique.

Gassion sortit en courant, et jura de ne remettre les pieds de sa vie dans un salon. Cette aventure divertit la cour entière, et charma les ennuis du roi pendant plusieurs jours. Il paraît que le colonel emporta une méchante opinion de la ville, et qu'il avait eu affaire au Palais de Justice, car on trouve ces mots dans une de ses lettres à M. de Bergeré, son frère :

« Quel damné pays que ce Paris ! Comment y pouvez-vous vivre? Les gens de loi font mille longueurs pour vous expédier, les courtisans ne disent que des mensonges, et les femmes sont des Putiphars ! Jésus ! la terrible chose que ces cotillons et ces bonnets carrés ! »

Pendant un congé que M. de Gassion avait donné à son lieutenant Saint-Alais, il lui écrivit :

« Que trouvez-vous donc de si attachant là-bas? Aller au cours, bayer aux oiseaux, montrer fine jambe, manger des friandises et faire l'amour ? Voilà-t-il pas des occupations bien agréables et du temps bien employé ! Si vous étiez avec moi, je vous ferais forcer de

bons retranchemens ennemis, tenir campagne rase, prendre de bons quartiers à l'arme blanche et faire de bons prisonniers, qui vous paieraient de bonnes grosses rançons. »

Le premier exploit de Gassion au service de France fut d'enlever en six jours la forteresse de Cambresis, contre laquelle avaient échoué Rantzau et La Meylleraie. M. le cardinal se montra fort joyeux de cette prise, et demanda aussitôt au roi le brevet de maréchal-de-camp. La confiance de Richelieu dans la vigueur de M. de Gassion était si grande qu'il avait coutume de dire aux ambassadeurs qu'il voulait menacer : « Si vous me faites des difficultés, Gassion les lèvera. »

En moins de trois ans M. de Gassion chassa l'ennemi de toutes nos provinces, mit fin à la révolte des pieds-nus en Normandie, et conduisit, dans sa belle campagne de Flandre, les armées du roi jusqu'aux portes d'Anvers. On ne l'employa pas dans la guerre du comte de Soissons, à cause de sa conversation avec le ministre.

Un jour M. le cardinal lui écrivit une lettre fort affable :

« Je me fais vieux, disait son éminence ; il faut que je songe à assurer le sort de mes amis. J'ai un projet pour votre bonheur, que je veux exécuter devant que la mort me vienne enlever. Revenez-nous cet hiver, et comptez sur l'extrême amitié que je vous porte. »

M. de Gassion ne se fit pas prier pour aller à Ruel.

— Vous avez des ennemis, lui dit le cardinal. Votre mérite excite la jalousie. Tant que je vivrai ces gens-là ne seront pas à craindre ; mais si vous me perdiez, ils vous joueraient de méchans tours, et votre caractère franc et loyal ne vous permettrait pas de les combattre avec égalité. Je prétends faire votre fortune et vous placer si haut qu'on ne puisse vous atteindre. Le premier bâton de maréchal sera pour vous, et en attendant voici un petit présent que vous accepterez pour l'amour de moi.

Son éminence présenta deux bagues magni-

fiques, sur lesquelles étaient de gros diamans.

— Eh ! d'où vient que vous me donnez ainsi deux joyaux ? dit Gassion.

— C'est qu'il y en a un pour votre femme.

— Votre éminence peut reprendre celui-là, il est de trop.

— Non, monsieur, car je vous fournirai celle qui doit le porter.

— Alors c'est différent; je le garde.

— Dites-moi, maintenant, si votre éloignement pour les femmes est sérieux, car je désire, avant tout, vous rendre heureux.

—Le beau sexe m'a toujours inspiré plus de craintes que de désirs, et je n'estime pas assez la vie pour la vouloir donner; mais si votre éminence se charge de choisir pour moi, je n'ai pas d'objection à opposer.

— J'ai choisi déjà, Gassion, et vous serez content; le parti est tel que des princes le voudraient avoir. Pour la jeunesse, la beauté, la grandeur du nom et les richesses, vous n'aurez rien à y redire. Nous vous ferons duc, et cette

alliance vous mettra de pair avec les plus grands seigneurs.

—En vérité, monsieur le cardinal, je ne sais plus ce que j'ai fait pour mériter tant de bonheur.

— Ce que vous avez fait ! je vais vous le dire : vous avez été le seul étranger aux vilaines intrigues qui m'ont entouré. Vous avez été le plus honnête homme de notre temps, plus honnête que moi-même, Gassion ; je l'avoue ici entre nous deux, parce que je connais votre modestie. Les cœurs comme le vôtre sont rares ! je veux que vous deveniez le chef d'une maison puissante, et que, dans les siècles à venir, nos rois aient des Gassions à leur côté, qui ne perdent jamais de vue le bel exemple que leur père leur aura donné. J'ai fait du bien et du mal, comme tout le monde, pendant ma vie ; il faut me presser de travailler à entraîner la balance du bon côté. Le temps est précieux. Revenez demain ; je vous présenterai à votre femme, et nous nous occuperons du contrat.

Gassion fut exact à revenir le lendemain ; mais il trouva la porte du ministre fermée. M. le cardinal ressentait les premières atteintes de la crise qui l'emporta en peu de jours. On n'a jamais su quelle était la femme qu'il destinait à M. de Gassion. Le général conta lui-même au roi la position singulière où le laissait la mort de Richelieu.

— Ne vous inquiétez pas, dit sa majesté, je me charge de vous marier aussi bien qu'il l'aurait pu faire, et votre bague ne sera pas perdue.

Mais le roi ne songea plus à s'acquitter de sa promesse, et d'ailleurs il ne tarda pas à suivre son ministre dans la tombe. Gassion pensa plus fort que jamais que le ciel le voulait faire mourir garçon ; il ne témoigna aucun regret de voir ces projets avorter. Il retourna au camp, et reprit avec ardeur la rude vie qu'il préférait à toutes choses.

Ici commence la série de ces belles campagnes qui ont rendu immortel le nom de M. de Gassion, et dont l'histoire nous a laissé les

détails. Il eut une grande part à la victoire de Rocroi et devint l'ami du duc d'Enghien, qui demanda pour lui le bâton de maréchal. Le cardinal Mazarin écrivit que M. de Turenne devait l'obtenir auparavant, et qu'il ne se montrait point si pressé.

— M. de Turenne, répondit Gassion, honorera le grade, et moi j'en serai honoré.

On envoya le bâton à tous les deux. Cependant Gassion finit par être cruellement desservi au Louvre. On le peignit comme un ambitieux qui voulait abuser de son influence sur l'armée. Il aurait suffi que le maréchal prît une fois l'air de la cour pour mettre fin à ces bruits ridicules. Il n'y voulut pas aller. Le gouvernement faible et défiant de la régente Anne d'Autriche inspira de l'humeur à M. de Gassion. Le conseil lui demandait compte de ses moindres gestes et prétendait diriger ses opérations ; il lui échappa de dire en ouvrant une lettre de Mazarin :

— Que nous allons lire de bagatelles !

On parla de le faire arrêter, et si l'ordre

n'en fut pas donné, c'est qu'on craignit de le pousser à la révolte et d'exciter une guerre civile. C'était bien mal connaître le maréchal, et Richelieu avait eu raison de dire qu'il n'était point pardonnable d'avoir contre soi un cœur si sensible et si facile à gagner. Gassion fut abreuvé de dégoûts.

Ne sachant plus comment se débarrasser de lui, le cardinal Mazarin imagina d'employer sa valeur même à le perdre. On lui expédia de Paris un ordre d'attaquer l'ennemi dans un retranchement inexpugnable. Le maréchal, devinant les intentions du ministre, renvoya l'ordre avec cette note au bas :

« Je n'ai de ma vie manqué une entreprise faute de diligence ou de courage, mais ce qu'on me demande est impossible. Si vous voulez ma mort, faites-moi mon procès, et qu'on me tranche la tête sur l'échafaud; mais ne sacrifiez pas l'armée à vos ressentimens. Je ne consentirai jamais à mener de braves gens à une boucherie certaine. »

Dans l'attente de son rappel, le maréchal fut

quelques jours absorbé dans une rêverie profonde, dont ses officiers s'effrayaient. Un matin, ses espions l'ayant averti qu'il pouvait s'emparer de la ville de Lens par un coup de main, il fit sonner le boute-selle, afin que la nouvelle d'une victoire arrivât en même temps que celle de sa disgrâce. Comme il donnait les derniers ordres par la fenêtre d'une maison, tous ceux qui étaient présens entendirent une voix crier à plusieurs reprises le nom de Gassion, sans qu'on pût découvrir qui avait appelé ainsi le chef de l'armée. Cette circonstance extraordinaire parut d'un si mauvais augure, qu'on supplia le maréchal de différer l'expédition ; mais il n'y voulut pas consentir, et la voix surnaturelle l'ayant encore nommé une dernière fois, il répondit de toutes ses forces :

— Que me voulez-vous ? Est-ce un malheur que vous m'annoncez ? J'en attends un par le prochain courrier. Si c'est la mort, elle viendra bien à propos pour garder mon nom et ma personne d'un outrage.

En attaquant Lens à l'improviste, l'armée rencontra une palissade que les ennemis avaient élevée pendant la nuit. M. de Gassion, furieux de cet obstacle, sauta des premiers à bas de son cheval, et donna l'exemple aux soldats en arrachant de ses mains les pieux qui arrêtaient sa cavalerie. C'est pendant ce travail qu'une balle l'atteignit à la tête et le blessa mortellement. Il rendit l'ame au bout de trois jours, le 2 octobre 1647, en recommandant son frère au cardinal Mazarin ; mais M. de Bergeré fut tué lui-même un mois après le maréchal. Les deux frères, étant de la religion, furent enterrés à Charenton. La cour, qui avait poussé le maréchal au désespoir, lui prodigua les honneurs après sa mort. On lui éleva un fort beau mausolée.

Jean de Gassion n'avait que trente-sept ans quand il périt ainsi glorieusement. M. de Turenne et le prince de Condé n'ayant eu leur belle réputation qu'après lui, il fut réellement le premier homme de guerre de son temps, et sans doute il serait devenu aussi fameux que

ces deux grands généraux, si ce coup malheureux ne l'eût emporté à l'âge où d'ordinaire les talens atteignent à leur plus haut développement.

Chamillart.

En 1679 deux petits gentilshommes de Normandie entrèrent à la cinquième chambre du parlement de Paris, comme conseillers, en survivance de leurs pères qui étaient morts dans la même semaine. Ces jeunes gens s'étaient mis dans la robe parce qu'ils se sentaient, pour réussir à la cour, trop peu d'ambition et de *manége*, comme on disait alors;

parce qu'ils ne savaient point faire les acrostiches, qu'ils plaisaient médiocrement aux dames, et n'étaient point doués de ces jambes agiles et bien tournées qui vous menaient un homme à la fortune par une succession rapide de courantes et de sarabandes. L'un s'appelait Dreux et l'autre Chamillart. Une étroite amitié les unissait depuis l'enfance. La douceur, la délicatesse et la loyauté de leurs caractères promettaient qu'un jour ils seraient d'excellens magistrats. Le sort semblait vouloir les tenir unis jusqu'à leur mort en leur offrant la même carrière et les mêmes chances de succès. Ils épousèrent, à quelques jours de distance, deux femmes ayant des dots égales, c'est-à-dire pauvres, et tous deux trouvèrent dans le mariage un pareil bonheur, c'est-à-dire que leurs moitiés furent de parfaites ménagères. Cependant les étoiles de ces deux gentilshommes, qui paraissaient cheminer côte à côte, devaient être bientôt séparées, et l'une d'elles avait à parcourir un cercle immense. Par un de ces caprices du destin que rien ne permet de pré-

voir, l'un de ces deux noms devait être souvent répété sur les tables de bronze de l'histoire.

Dreux, qui avait reçu de la nature une gravité vraiment magistrale, entra un jour dans le cabinet de son ami avec un air si troublé que Chamillart lui demanda en tremblant s'il n'était pas arrivé quelque malheur. Madame Dreux venait de ressentir les premières douleurs de l'enfantement, et son mari l'avait laissée entre les mains des médecins. Après trois heures d'angoisses conjugales, Dreux apprit enfin que sa femme était heureusement délivrée d'un garçon. Les deux amis coururent ensemble au chevet de la nouvelle accouchée, et Chamillart venait à peine de donner le baiser d'usage, lorsqu'une servante effarée lui annonça que sa femme était aussi en mal d'enfant. Madame de Chamillart mit au monde une fille; et le soir de ce jour mémorable, tandis que les jeunes mères dormaient et que les rejetons reposaient sur le sein de leurs nourrices, Dreux et son ami s'abandonnèrent devant les tisons au plaisir de rêver à l'avenir

de leur progéniture, en bâtissant des châteaux en Espagne.

— Mon fils, disait Dreux d'un ton d'autorité, sera de robe et non d'épée.

— Qu'en savez-vous, mon cher? le petit drôle aura peut-être l'esprit entreprenant; et, s'il ne sent point de goût pour la magistrature, il sera d'épée et non de robe.

— Je voudrais bien voir qu'il s'avisât de manquer d'obéissance! je vous le mettrais à la raison comme il faut. — Mais il tiendra de sa mère, qui est douce comme un agneau.

— Point du tout, ce sera un démon; il vous donnera des soucis. Voilà ce que c'est que d'avoir des garçons. Ma fille, au contraire, sera docile et sage. Elle épousera un conseiller au parlement.

— Cela n'est pas certain; la petite peut fort bien s'amouracher d'un mauvais sujet.

— Baste! elle ne quittera pas le logis, et ma porte sera fermée aux muguets.

— Il faudra bien qu'on la mène à la messe, et alors...

— Je ne crains rien, vous dis-je. Madame de Chamillart saura bien élever une fille peut-être. Je prendrai pour gendre un bon magistrat.

— Par Dieu ! j'ai votre affaire ; mon garçon sera votre gendre.

—Eh ! s'il se conduit bien, je ne dis pas non.

— Son éducation me regarde. Acceptez ma proposition.

— Je vois un obstacle. Votre femme a de riches parens en province : il se peut que vous possédiez un jour une fortune considérable, et je ne souffrirais pas que pour une vaine promesse votre enfant vînt à manquer une alliance élevée.

— Quand je serais riche comme le roi, ce mariage se ferait, je vous le jure ; mais cette fortune dont vous parlez n'est qu'une supposition ; je vous demande formellement la main de mademoiselle de Chamillart.

— Pour accommoder les choses, je ferai sur mon traitement une économie de mille livres par an.

— C'est cela; quand la petite sera nubile, vous aurez une jolie dot à lui donner. Est-ce convenu?

— Touchez là, c'est convenu. — Bien entendu que si l'un des deux avait pour l'autre une répugnance invincible...

— Cela s'entend. Il faut qu'ils s'aiment.

— Ils s'aimeront, je l'espère. A quel âge les marions-nous?

— Le jour qu'ils auront vingt ans. Nous les fiancerons demain en leur donnant le baptême.

Les choses une fois arrangées de cette façon, si l'un des jeunes fiancés avait eu l'ordinaire disposition des enfans à trouver mauvais ce qu'ont imaginé leurs parens, ils n'auraient pas manqué de montrer l'un pour l'autre une aversion profonde; mais le fils de l'honnête Dreux eût été bien en peine de se faire rétif ou méchant, et la bonhomie de Chamillart, en passant dans le cœur de sa fille, était devenue une candeur charmante. Arrivés à l'âge de puberté, ces enfans s'aimèrent fort tendrement.

Élevés dans la persuasion qu'ils seraient bientôt mariés, ils s'abandonnèrent sans crainte à des sentimens que leurs familles encourageaient. Joseph Dreux accompagnait partout Micheline de Chamillart. Il la conduisait à l'église et à la promenade, et les deux pères, qui suivaient de loin, voyaient avec plaisir leurs enfans grandir et se développer comme deux belles plantes. Tout alla bien jusqu'au jour où les amans atteignirent leur dix-huitième année. Ce fut sans doute afin que leur naïve tendresse prît l'énergie d'une passion que le sort se plut alors à élever entre eux mille obstacles. Madame Dreux, ayant perdu son frère aîné, reçut tout-à-coup un héritage de vingt mille livres de rente. Dreux le père augmenta le train de sa maison. Il eut un logis plus vaste, deux laquais à livrée, l'abonnement à la comédie et le carrosse trois fois la semaine. Il donna des dîners à ses confrères, se fit quelques amis parmi les gens de cour, si bien qu'en moins de trois mois il passa dans la grand'chambre et acheta une

présidence à mortier. Tout autre à sa place aurait senti l'ambition s'éveiller ; mais le modeste Dreux, se voyant parvenu plus haut qu'il n'avait jamais osé l'espérer, ne songea point à s'élever davantage. Les occasions ne lui manquaient pas de s'introduire chez les nobles. De grands personnages l'invitaient souvent à venir conter les nouvelles de la bourgeoisie dans la ruelle de leurs femmes ; mais il s'en garda prudemment, de crainte de se sentir déplacé près de gens si supérieurs à lui.

Un jour le comte de Jarnac, l'étant venu voir pour un procès contre les Créqui, daigna faire attention à Joseph et demanda qui était ce joli garçon. Après avoir complimenté Dreux le père de la bonne mine de son fils, il s'informa encore si le président n'avait point d'autre enfant. Il répéta plusieurs fois d'un air de réflexion :

— Un fils unique ! une jolie fortune ! Nous penserons à lui.

Puis, se décidant à expliquer le fond de sa pensée, l'homme de cour dit négligemment :

— Mon cher président, si vous avez seule-

ment 40,000 livres à donner en mariage à votre garçon, je lui accorde ma troisième fille qui n'a pas de goût pour le cloître et pour qui je me saignerai de vingt mille écus.

— Monsieur le comte, répondit Dreux en saluant profondément, je suis touché d'une proposition qui m'honore infiniment; mais ce mariage...

— Je tâcherai d'obtenir un petit régiment pour le jeune homme; et, en attendant, nous avons un étage vacant dans mon hôtel, où il habitera fort à l'aise.

— Je regrette vivement, monsieur le comte, de répondre à tant de bontés par un refus.

— Eh! que dites-vous, mon cher président?

— Je disais que mon fils a étudié pour être dans la robe, et que d'ailleurs...

— Eh bien! il quittera cette carrière. Je me charge de lui.

— Impossible; je l'ai voué à la magistrature dès le berceau; il est fiancé à la fille d'un confrère, et pour rien au monde je ne manquerais à ma parole.

— Bagatelles que cela ! Vous réfléchirez à mes offres, président.

Avant de partir le comte frappa doucement sur la joue de Joseph, et murmura encore :

— Le petit masque est bien bâti ! Je gage que cette mine rose plaira au roi, qui n'aime point qu'on soit jaune et maigre. On l'invitera pour Marly, et il fera son chemin.

Le grand seigneur pirouetta sur ses talons et demanda son carrosse.

Joseph avait changé de couleur plusieurs fois pendant ce dialogue, car les propositions avantageuses du comte auraient bien pu séduire un père moins loyal et moins opiniâtre que le sien ; mais son cœur avait palpité de joie aux réponses péremptoires du président, qui n'avait pas coutume de revenir facilement sur ses résolutions. Malheureusement Chamillart était présent à cette scène, et, depuis la sortie de l'homme de cour, il se promenait dans le fond de la chambre avec agitation.

— Mon cher ami, dit-il enfin en s'arrêtant devant Dreux le père, il est bon de remplir

fidèlement ses promesses, autant que la raison et l'honneur le commandent; mais il peut se trouver telle circonstance où cette religion ne soit qu'une délicatesse fausse et déraisonnable, et c'est précisément le cas actuel. Les offres du comte de Jarnac sont une occasion que vos devoirs de père vous obligent d'accepter. Je me reprocherais toute ma vie d'avoir été un obstacle à la fortune de Joseph. Regardez donc, je vous prie, nos conventions comme annulées dès cet instant.

— J'en suis bien fâché, mon cher ami, répondit Dreux en souriant; mais vous vous êtes engagé aussi solennellement que moi, et je ne vous tiens pas quitte de vos promesses. Parce que mon fils aura quelques deniers de plus que votre enfant, je ne souffrirai pas qu'un mariage arrangé depuis dix-huit ans soit ainsi rompu. Je prétends comme vous dormir avec une conscience tranquille, et pour cela il faut, s'il vous plaît, que vous me laissiez agir en homme d'honneur. Si vous insistiez davantage, je croirais que c'est vous qui me cachez les rai-

sons pour lesquelles vous désirez manquer à votre parole.

— Eh bien ! soit ; croyez ce que vous voudrez. Peu m'importe, pourvu que je vive en repos avec moi-même. J'accepte cette façon d'envisager la chose. C'est moi qui vous manque de parole, parce que cela convient à mes projets.

— Me prenez-vous pour un écolier avec qui on ne daigne pas s'abaisser à raisonner sérieusement? Je ne vous dégage point de votre serment. Non, par Dieu ! j'y tiens plus que jamais, et nous verrons si vous oserez me manquer de foi aussi indignement.

— Assurément, vous le verrez. On ne se mariera pas sans mon consentement, j'espère, et je vous assure que je le refuserai nettement.

— Vous êtes le maître de faire le malheur de nos enfans ; car le mien restera garçon tant que vous durera cette fantaisie ; n'est-il pas vrai, Joseph ?

Le pauvre Joseph fit un signe de tête affir-

matif et essuya de grosses larmes qui s'échappaient de ses yeux.

— Vous le voyez, poursuivit Dreux avec chaleur, il aime votre fille...

— Eh ! croyez-vous que ma fille ne l'aime pas aussi ? Elle en souffrira pendant quelque temps, la chère petite ; mais je la consolerai. Il n'est pas de longs chagrins à dix-huit ans. Ils s'oublieront, et plus tard ils seront satisfaits d'avoir agi avec sagesse et courage.

— Peut-on fausser ainsi la raison au nom de l'honneur ! Ah ! vous refuserez votre consentement ? eh bien ! je suis père comme vous ; mettez-vous donc dans l'esprit, une fois pour toutes, que je repousserai les offres du comte si vertement qu'il n'aura point envie de les renouveler.

— Si vous faites cela, s'écria Chamillart irrité, je ne vous revois de ma vie.

— Comme il vous plaira, monsieur. Je suis inébranlable.

— Et moi, je ne céderai jamais. J'aime beaucoup Joseph ; mais, puisque son père veut

s'opposer aux intentions de la Providence, du moins je ne serai pas complice de cette faute, et, dans son intérêt, je lui enjoins de cesser ses visites à ma fille.

Chamillart sortit tout-à-fait en colère, et laissa Joseph dans un véritable désespoir, car l'amant malheureux savait bien que l'obstination serait égale des deux parts. Le mécontentement de Chamillart redoubla lorsqu'il apprit que Dreux avait fermé l'oreille aux nouvelles ouvertures du comte de Jarnac. Une semaine entière s'écoula sans que l'un des deux amis allât voir l'autre, ce qui n'était pas arrivé depuis bien des années. Micheline languissait comme une fleur privée d'eau. Sa tête blonde, appesantie par le chagrin, s'inclinait sur ses épaules. Le père commençait à comprendre l'inutilité de ses efforts. Il regretta bientôt de s'être prononcé si énergiquement, et n'osait pourtant pas encore revenir, quoique ce fût à lui de faire les premières démarches pour une réconciliation. Il voyait avec confusion la douleur de sa fille et baissait les pau-

pières devant elle comme un coupable. Un jour qu'il trouva Micheline appuyée sur le bord d'une fenêtre et plongée dans la rêverie, il s'approcha d'elle et lui prit les deux mains :

— Je suis donc un tyran détestable? lui dit-il en l'embrassant. Voyez un peu la fière petite personne, qui n'essaie pas même de m'adresser une prière, à moi qui suis tout prêt à me laisser fléchir!

La jeune fille tressaillit et devint pâle d'émotion et d'espoir.

— Eh! là! là! calmez-vous. Ne va-t-elle pas à présent s'évanouir, parce qu'on veut la contenter! Allons! ne pleurez plus, Joseph reviendra aujourd'hui. Votre mère l'est allée chercher.

Micheline se jeta dans les bras paternels; et le soir Dreux vint dîner chez son ami avec toute sa famille. Les enfans s'abandonnèrent à leurs rêves de bonheur; mais ce bonheur, il fallait l'attendre deux ans encore!

Une circonstance, puérile en apparence et dont les suites furent pourtant incalculables,

décida de la fortune de M. de Chamillart. Dreux le père, afin de charmer ses loisirs et de divertir ses amis, acheta un billard. On verra par cette histoire combien il dut se féliciter plus tard de cette emplette. Il n'est personne dont le bon ou mauvais destin n'ait souvent dépendu d'une minutie. Le père de Micheline, qui aimait fort les cartes, se privait souvent de ce plaisir coûteux. Depuis la naissance de sa fille il amassait livre par livre la dot promise, et s'abstenait des dépenses inutiles. Le billard étant un jeu d'adresse, il le choisit de préférence à tout autre par économie, et devint bientôt d'une force extrême.

Il faut apprendre au lecteur que Louis XIV, qui n'était plus jeune, ayant depuis peu les digestions moins faciles, ne pouvait s'asseoir au brelan après le dîner sans éprouver un grand feu de tête. Le médecin Fagon ne voulait plus des cartes et commandait un exercice modéré ; cependant l'heure du petit jeu ne pouvait être supprimée sans un bouleversement complet dans l'étiquette de Versailles. On concilia le

cérémonial avec la faculté en adoptant le jeu de billard. Le roi y prit goût; c'est pourquoi la cour l'aima passionnément et la ville de même, par imitation des grands seigneurs. Ce fut un succès pareil à celui du bilboquet de Henri III.

M. de Villeroi, qui avait gagné un procès important par les soins de Dreux et parce que la justice était de son côté, fit un jour l'honneur au président de lui demander la collation. Le maréchal, grand courtisan, était l'un des plus forts de la cour à tous les jeux. Il daigna proposer une partie à Chamillart, dont le président avait vanté l'adresse en prenant le potage. Quelle dut être sa surprise lorsqu'il se vit battu outrageusement par un simple conseiller! lui qui rendait quatre points à monseigneur le dauphin et démontrait à sa majesté les coups de finesse! Il perdit partie et revanche; et, tout en s'excusant sur sa mauvaise disposition du moment, il s'en alla si mortifié que le lendemain, chez le prince de Condé, il ne parla que de Chamillart et de l'adresse de ce petit gentilhomme. Le duc

de Grammont, d'un caractère vantard et présomptueux, comme la plupart des Gascons, s'écria en riant que le maréchal avait été mal mené par les bourgeois comme pendant la fronde; mais que lui, s'il eût été présent, ne se serait pas laissé battre. Villeroi, piqué au vif, offrit d'amener Chamillart et de parier mille écus pour lui contre qui les voudrait tenir. La proposition acceptée, on envoya chercher le conseiller dans un carrosse aux armes de Grammont. Voilà donc le père de Micheline introduit à l'hôtel Condé, jouant au billard avec des ducs à brevets et faisant toujours gagner son second. Or il arriva que M. le prince et le grand-prieur de Vendôme, qui étaient arbitres, se mêlèrent de donner des conseils aux joueurs, et Chamillart exécutait avec une habileté incroyable les coups indiqués par ces deux illustres personnages, non point pour les flatter, mais par simple politesse. M. de Grammont perdit, et cependant son adversaire se conduisit avec tant de modestie que ce grand monde le prit

en amitié. M. le prince voulut avoir Chamillart à dîner le jour suivant pour le mettre aux prises avec le célèbre Dangeau, le plus redoutable de tous les joueurs, celui dont l'étoile n'avait jamais pâli, qu'il s'agît des cartes ou des dés, que le hasard, le calcul ou la dextérité fussent nécessaires. Le marquis de Dangeau lui-même fut vaincu. Vainement il rassembla ses forces et invoqua son heureuse fortune. Il fut vaincu! Sa sérénité, ordinairement inaltérable, parut absolument troublée: il ne retrouvait plus cette assurance dominante ni cette certitude de succès qui en imposent à un faible ennemi. Il mesurait ses coups avec une application qui trahissait le sentiment de son infériorité. Pour comble de malheur, les augustes témoins de sa défaite applaudissaient au triomphe de son rival. Dangeau serait mort de douleur si le roi eût été présent. Il retourna chez lui la rage dans le cœur, et jura mille fois de ne jamais s'exposer à endurer un nouvel affront de ce démon déguisé en conseiller du parlement. Il commençait à se consoler en

pensant à l'obscure position de son vainqueur, et fuyait à Versailles au galop de ses six chevaux, afin de chercher des succès sur un plus noble théâtre; mais le marquis n'avait pas réfléchi aux conséquences de sa mésaventure. M. de Vendôme arriva comme lui au coucher du roi. Malgré les regards supplians de Dangeau, le prieur se donna le cruel plaisir de railler; et comme sa majesté s'amusa des mines du désolé marquis, tout ce qui avait les grandes entrées fut assez peu généreux pour assassiner Dangeau de quolibets et de brocards. Le malheureux faillit tomber à la renverse lorsque le roi, en ôtant ses cheveux, s'informa si Chamillart était assez bien né pour qu'on pût l'amener à Versailles. Le prieur donna de favorables renseignemens; il reçut l'autorisation de présenter son protégé un matin, à l'heure des petits appartemens. Le lecteur comprendra ce que dut souffrir Dangeau; car il ne peut ignorer que ce courtisan avait gagné de hauts honneurs et l'amitié du plus grand des rois par le brelan, le passe-dix et les bouts-

rimés. L'introduction de Chamillart par un chemin semblable était une rivalité formidable, et la désespérante adresse de ce nouveau venu au billard menaçait de renverser totalement la fortune du marquis, jusqu'alors unique entre les fortunes de Versailles. Aussi, par la suite, malgré la douceur, la modestie et la franchise qui gagnèrent à Chamillart tous les cœurs, le seul Dangeau regarda éternellement ce parvenu comme un homme d'une ambition cachée, dont on ne connaissait pas bien le fond.

Michel de Chamillart avait un de ces caractères qu'on ne rencontre guère dans les cours, et qui font que vous plaisez tout d'abord aux gens sans qu'ils sachent pourquoi. Il ne cherchait jamais à usurper le premier rang ni à s'emparer de la conversation ; sa simplicité naturelle le faisait classer incontinent parmi les personnes inoffensives. Ses façons n'avaient rien pourtant de servile ni d'indigne d'un bon gentilhomme ; il n'aurait pas supporté les impertinences, et s'étudiait à les éviter pour ne

se pas voir obligé de quitter la cour. On ne trouve que trop souvent chez les hommes du monde cet orgueil mal déguisé qui les oblige à ne prêter attention à personne ou à prononcer des lieux communs d'un ton sententieux. De sa vie Chamillart n'a dit un mot spirituel ou digne d'être noté; mais comme il se montrait exempt de prétentions, il lui arriva souvent de provoquer les sourires obligeans du roi par des réponses qui dans la bouche d'un autre auraient peut-être passé pour des sottises. Débuter à Versailles par faire la partie de sa majesté, c'était une manière si brillante d'entrer dans le monde que les plus grands noms de la noblesse s'en seraient contentés. Il faut dire aussi que, dès les premiers coups qu'il joua, son incontestable talent éblouit tous les yeux. Les billes dociles semblaient lui obéir avec soumission. Trois fois dans une seule matinée le roi s'écria :

— Cela est merveilleux !

La cour pouvait-elle tarder plus long-temps à entrer en extase devant tant de mérite?

Chamillart se trouva d'emblée engagé à revenir trois fois par semaine, à des heures fixées. Les fins observateurs s'aperçurent bien vite que le temps consacré au billard empiétait sur les autres délassemens du monarque, sur les affaires même de l'état, et jusque sur les momens consacrés à donner du pain aux poissons des bassins. Plus d'une fois le roi s'écria en soupirant :

— Je suis fâché que M. de Chamillart ne vienne pas aujourd'hui.

Ce qui donnait à penser que ce gentilhomme ne tarderait pas à se rendre indispensable. En effet, il fut bientôt désigné pour Marly plus souvent que les favoris les plus heureux, et un certain jour qu'il avait complimenté le grand roi d'un coup bien joué, les diplomates échangèrent entre eux des regards significatifs en voyant sa majesté passer, par une transition subite, à une douce familiarité, dont les intimes seuls étaient honorés. Les lèvres royales avaient laissé tomber ces mots :

— Mon cher Chamillart!

Présage certain d'une fortune rapide.

La prudence avec laquelle Chamillart se renfermait dans la spécialité du billard donna bonne opinion au monarque de la discrétion et de la sagesse de ce nouvel ami. Plusieurs fois, en se promenant dans les jardins, au moment où S. M. commandait aux ducs de mettre leurs chapeaux, les hauts personnages se virent contraints à se tenir en arrière pour laisser le roi causer librement avec son confident. Chamillart fut admis chez madame de Maintenon, où bien peu de courtisans pouvaient se présenter, et cette reine inabordable se prit aussi d'amitié pour celui que le prince avait distingué entre mille. Elle venait de fonder la maison de Saint-Cyr, et cherchait pour cet établissement un intendant qui lui fût dévoué; le choix tomba sur Chamillart. Cette place n'était pas fort lucrative pour un honnête homme, et donnait beaucoup d'occupation à celui qui voulait la remplir avec conscience ; mais c'était le premier degré d'une immense échelle.

Au milieu de ces événemens d'importance, Micheline et Joseph approchaient de leur vingtième année ; il ne leur fallait plus vieillir que d'un mois. Les fortunes des deux pères étant à peu près égales, on ne pouvait prévoir aucun empêchement au bonheur des enfans. La dot était amassée ; on parlait déjà des emplettes de noces. Joseph, dévoré d'amour et d'impatience, ne quittait plus le logis de Chamillart et voyait avec douleur sa fiancée se livrer à des pressentimens fâcheux, car Micheline consultait les oracles en effeuillant les fleurs de ses bouquets, et le hasard maussade donnait des réponses négatives. Cependant rien ne permettait de croire à un malheur.

M. de Chamillart continuait à remplir au parlement son office de conseiller-rapporteur, malgré les visites fréquentes à Versailles et l'intendance de Saint-Cyr. Il présenta un jour à la cour une affaire compliquée dont il n'avait pas suffisamment examiné le fond. Par suite de cette négligence, le procès se trouva perdu par celui qui devait le gagner. A peine

l'arrêt venait d'être rendu, que le plaideur condamné accourt chez Chamillart.

— Monsieur, dit cet homme au désespoir, vous n'avez point parlé dans votre rapport d'une pièce qui décidait du gain de ma cause. La justice était pour moi, et me voilà réduit à la mendicité?

On retrouve sur la table du rapporteur la pièce omise, à laquelle tenait la modique fortune du plaideur. Chamillart reste un moment confondu, et, cédant sans hésiter à la voix impérieuse de sa conscience, il s'écrie en soupirant :

— J'ai commis une faute, une faute impardonnable; c'est à moi de la réparer. Combien ce procès vous fait-il perdre?

— Vingt mille livres.

—Vingt mille! la somme est forte; mais je l'ai, je vous la dois, il n'y a pas à délibérer une seconde. Voici vingt mille livres; c'est tout ce que je possède; emportez-les, monsieur.

Le plaideur, au comble de ses vœux, accable

de bénédictions le magistrat intègre ; il verse des pleurs d'attendrissement et jure qu'il en gardera une éternelle reconnaissance ; mais, avec la larme à l'œil, il s'empare de la dot de Micheline et disparaît, laissant Chamillart étourdi de ce malheur subit et écrasant comme la foudre. La ruine du conseiller était complète, mais son honneur intact : c'est pourquoi il retrouva bientôt son courage, et, se redressant avec l'aplomb d'un homme sans reproche, il descendit au salon de son épouse. M. Dreux s'y trouvait justement avec Joseph. Il offrait dans cet instant à sa bru un fort joli *poult-de-soie,* qui lui avait coûté beaucoup d'argent ; ce qui lui valait une remontrance amicale de madame de Chamillart. Micheline tremblait de plaisir et caressait timidement le généreux beau-père, tandis que les yeux de Joseph brillaient de joie. Chamillart sentit son cœur paternel se fendre. Il retomba dans une horrible anxiété en pensant au coup dont il fallait frapper son enfant. Après avoir poussé de douloureux soupirs, il attira sa fille sur ses

genoux, et se risqua dans les circonlocutions d'usage qui amènent les tristes nouvelles par une pente toujours trop brusque. Pour mieux déguiser l'objet de son discours, il prit d'abord un ton de mauvaise humeur :

— Ma fille, je n'aime pas cette sensibilité exagérée que vous appliquez à toutes choses. Vous voilà émue et palpitante comme si nous avions échappé à la mort. Il est bien d'être touchée des bontés de notre ami Dreux; mais il faut garder ces mouvemens extrêmes de l'ame pour des occasions plus sérieuses; les malheurs ne sont pas rares en ce monde. En vérité, s'il nous advenait quelque fâcheuse affaire, je ne sais comment vous pourriez résister au chagrin avec cette santé délicate et ce pauvre petit cœur qui se brise au moindre choc.

En prononçant les derniers mots, le père s'était trop promptement adouci ; le sang de Micheline se glaça :

— Ah ! dit-elle en cherchant à dissimuler son effroi, apprenez-moi donc bien vite le mal-

heur qui vient de m'arriver, et vous verrez que je saurai le supporter avec courage.

— Qui vous parle d'un malheur? que va-t-elle se mettre dans la tête à présent? la terrible chose que l'imagination d'une femme!... Mais ne fais pas ainsi parade de ton courage, mon enfant...

— O Dieu! qu'allez-vous me dire?

— Vraiment! s'écria Joseph, si vous n'apportez pas la nouvelle d'un malheur, vous prenez un étrange moyen de rassurer votre fille.

— Allons, dit M. Dreux, parlez, mon ami; je vois bien qu'il y a quelque méchante anguille sous cette roche.

Chamillart ne pouvant tarder plus longtemps à s'expliquer, se souvint de l'ingénieux détour employé par Annibal pour annoncer au sénat la défaite de la flotte carthaginoise. Il raconta l'aventure du procès malencontreux et donna les détails de la scène du plaideur, en ayant soin de s'arrêter à propos pour interpeller le loyal Dreux :

— Qu'auriez-vous fait dans cette situation, lui dit-il, si c'était vous qui eussiez ainsi causé la ruine d'autrui, et si vous aviez eu dans vos coffres la somme que l'infortuné venait de perdre par votre faute?

— Je la lui aurais donnée sans balancer.

— Eh bien ! je suis ce conseiller-rapporteur maladroit et inattentif; la somme perdue, c'est la dot de ma fille.

— Mon ami, vous avez agi en homme juste et honnête. Je vous en félicite; car ce sont là de ces malheurs qui ne troublent point le sommeil. Micheline n'a plus de dot, mais il vous reste de quoi vivre à l'aise. Nous sommes assez riches pour parer à ce désastre. Je donnerai 20,000 livres de plus à mon fils, et tout ira bien encore.

— C'est-à-dire, répliqua Chamillart avec aigreur, que vous paierez mes sottises et que j'aurai consommé votre ruine et non la mienne! Il serait plaisant qu'un autre vendît son argenterie pour réparer mes fautes, et que je vécusse dans l'aisance en le regardant faire.

— Il ne s'agit pas d'argenterie vendue. La somme n'est pas si considérable pour moi.

— Corbleu ! pas un mot de plus sur ce chapitre, je vous prie. Si je ne puis réussir à combler ce cruel déficit, ma fille du moins aime assez son père pour ne pas lui demander en dot le sacrifice de son honneur. Nous ajournerons le mariage à six mois, à dix ans s'il le faut. Elle souffrira, mais elle prendra courage en songeant que je partage sa peine.

Micheline cacha son visage dans ses mains en voyant l'abîme qui s'ouvrait devant elle. Dreux commençait à s'animer.

— C'est ainsi, murmurait-il, qu'au nom de l'honneur ce maudit homme va plonger dans la douleur tout ce qu'il aime ! Chamillart ! tu te repentiras quelque jour de cette obstination déraisonnable.

— Jamais, monsieur, jamais ! Vous l'avez dit tout-à-l'heure : ce sont de ces maux qui n'empêchent pas de goûter un sommeil paisible.

— Insensé ! prépare-toi donc à dormir sur

le tombeau de ta fille, s'écria Dreux en courant à Micheline, qui venait de s'évanouir.

Au milieu des émotions pénibles qui l'accablaient, Chamillart se vit obligé d'abandonner sa fille et ses amis éplorés pour courir à Versailles, où le roi l'attendait. Pour la première fois, il comprit avec amertume l'esclavage des gens de cour, auxquels l'étiquette ordonne de dévorer leurs chagrins pour remplir leurs misérables devoirs avec un visage composé, car le sourcil jupitérien du prince devenait menaçant pour celui dont le *facies* trahissait les souffrances intérieures. Ce jour-là Dangeau, qui de sa vie n'avait éprouvé un chagrin de cœur, venait d'exciter l'admiration du grand roi par des coups miraculeux. Le duc de Lauzun, le plus magnifique joueur de la cour, venait de perdre contre lui quatre mille écus. L'apparition du redoutable Chamillart ne troubla pas son assurance.

— Eh! mon cher, dit le roi, vous arrivez à propos. Ce diable de Dangeau nous traite comme des impériaux. Je prétends lui faire

rendre gorge, et vous serez de moitié dans mon jeu.

Une partie du plus haut intérêt commença aussitôt. Chamillart et le roi se mirent d'un côté, Dangeau de l'autre avec l'ambassadeur de Venise. Pendant long-temps la fortune parut favoriser l'heureux marquis; mais Chamillart, par un coup hardi et imprévu, enchaîna la déesse mal intentionnée, en faisant douze points sans céder le tapis à ses adversaires. Dangeau, échauffé par le jeu, demanda la revanche. Une nouvelle bataille s'engagea plus acharnée encore que la première; mais le résultat en fut le même, parce que le roi déconcerta le marquis en le raillant sur une faute légère. Après une séance orageuse il se trouva que, sa majesté abandonnant à son second les bénéfices gagnés, Chamillart possédait environ mille louis d'or, c'est-à-dire vingt-quatre mille livres. Le père de Micheline, débarrassé par là des soucis domestiques qui le rendaient morose, retrouvant sa bonne contenance habituelle, prolongea les plaisirs du roi par une

dissertation savante sur le billard; et, dans un moment où Dangeau cherchait à soulever des objections contre ses théories, il se hasarda jusqu'à dire que pour un joueur consommé le carambolage était toujours possible. Dans ce temps, où le billard n'était pas encore arrivé au point de perfection qu'il atteignit de nos jours, c'était peut-être un paradoxe. Le roi, qui craignait le génie dans les princes et les gens de haute naissance, l'encouragea toujours lorsqu'il le trouva chez les hommes d'une condition assez médiocre pour ne pas porter d'ombrage à sa gloire. La témérité de Chamillart lui plut singulièrement, et, afin de montrer qu'il aimait à récompenser royalement le mérite en le mettant d'abord à l'épreuve, il plaça les trois billes en ligne droite sur la diagonale du billard et dit au conseiller :

— Si vous exécutez ce carambolage, je vous accorde un logis dans le château.

Tous les assistans ouvrirent des yeux où se lisaient l'envie et le dépit, car, l'appartement à Versailles ne se donnant qu'à des grands sei-

gneurs, il fallait que Chamillart reçût, le jour même de son installation, quelque charge importante dans les affaires ou la chambre du roi. On verra bientôt quelles étaient les vues secrètes de Louis XIV sur le nouveau favori. Chamillart, qui les ignorait encore, appela à son aide la sûreté de son bras, la justesse et la fixité de son coup d'œil; puis, ajustant avec plus d'apprêt et de soin que d'ordinaire, il donna un coup d'une force moelleuse et savamment calculée. Le bloc d'ivoire effleura la première bille, et, décrivant un losange parfait comme s'il eût été doué d'intelligence, vint mourir sur la seconde aux applaudissemens de sa majesté. Chamillart venait de renverser tous les obstacles qui s'opposaient encore à sa fortune. Les ténèbres qui l'environnaient se dissipèrent tout-à-coup, et une route large, unie et droite comme les allées du parc, s'offrit à ses yeux éblouis.

Un murmure timide d'inquiétude et d'improbation circula au loin dans les galeries.

— Que va-t-il se passer demain? disait-on;

un petit conseiller au parlement a reçu la promesse d'un logement à la cour !

— Est-ce qu'on en voudrait faire un marquis ? chuchotait d'un air de mépris Dangeau, oubliant son origine beauceronne.

— Pour moi, assurait un gentilhomme de la chambre, je ne lui céderais pas à moins d'un million mon emploi dans la garde-robe ; mais je ne pense pas qu'il aspire à monter d'un trait aussi haut.

— Il aura quelque emploi dans les meubles.

— Silence ! dit un homme bien informé, il nous dépassera tous de la tête avant le soleil de demain.

— C'est un garçon charmant et d'un excellent caractère.

— Il est certain qu'il joue divinement le carambolage.

Chamillart, sentant ses voiles enflées et sa barque en bon chemin, s'élança dans son carrosse de louage avec la légèreté d'un courtisan. Il se frottait les mains ; il gesticulait en frap-

pant sur ses poches qui regorgeaient d'or, et songeait avec plaisir qu'il rapportait le bonheur et la joie dans sa maison. Pendant qu'il roulait sur le pavé de Versailles, sa famille tenait un conciliabule pour aviser aux moyens de lui arracher le consentement au mariage. Dreux, qui ne s'était pas mis en colère trois fois dans sa vie, poussé hors de son caractère, se démenait comme un diable et se perdait en menaces incohérentes. Il parlait de vendre sa maison, de réaliser cent mille livres et d'enlever Micheline pour la marier à son fils. Joseph excitait la fureur de son père, et voulait partir à l'instant même. Les deux mères prudentes cherchaient des expédiens plus raisonnables, et Micheline pleurait en silence. Chamillart parut sur ces entrefaites :

— Je ne veux plus de cris ni de larmes ici, dit-il en entrant. Je vous satisferai tous à la fois : Joseph peut épouser ma fille quand il voudra ; ainsi plus de querelles, s'il vous plaît.

— Convenez donc, au moins, répondit Dreux, que vous nous avez valu bien inutile-

ment une journée de tourmens et de mauvaise humeur.

— Fort bien; mais je n'entends pas qu'on me gourmande, puisque je me rends de bonne grâce, et que je vous autorise à partir pour l'église quand il vous plaira.

— C'était bien la peine de faire ainsi pleurer votre fille !

— Je saurai obtenir mon pardon, monsieur. Je connais Micheline, elle ne sera pas inexorable.

— Allons ! il n'y a pas moyen de vous garder rancune.

— Je m'en flatte, mon cher Dreux; mais vous êtes de singulières gens de ne pas seulement vous informer du motif qui a changé mes résolutions. Vous me prenez pour une girouette, ou pour un fâcheux maussade, qui se plaît à contrarier ses amis. Soyez bien assurés pourtant que pour rien au monde je ne consentirais à marier ma fille à un homme riche si je n'avais une dot convenable à lui donner.

—Encore ! Vous allez donc recommencer?...

— Un peu de patience.

Chamillart versa sur la table un monceau de louis brillans et sonores, qui jamais ne s'étaient glissés que dans des poches de soie ou de velours. Il raconta ensuite comment cette fortune était venue entre ses mains; puis il parla du carambolage sublime qui lui valait le logement à Versailles. Dreux recula de trois pas à cette dernière nouvelle.

— Ouais ! s'écria-t-il ; le logement près du roi ! ceci n'est plus un badinage ! Savez-vous que vous marcherez de pair avec les plus huppés de la cour ? On vous donnera quelque poste d'honneur, peut-être même les grandes entrées !

Dans ce moment un carrosse qui avait suivi de près celui de Chamillart s'arrêta devant la maison. Les portes s'ouvrirent avec fracas, et l'unique laquais annonça le maréchal duc de Lafeuillade !

Le maréchal, d'une tournure admirable et d'une figure spirituelle, se présenta paré

comme un prince, avec cette élégance de manières qui le faisait remarquer à Versailles et qui dans le salon d'un bourgeois semblait répandre autour de sa personne une lumière de l'autre monde.

— Eh! le voilà, ce cher Chamillart, dit le duc après avoir salué les dames. Vous nous avez quittés trop vite, mon bon ami; mais je m'en félicite, puisqu'en venant à Paris, je me suis chargé de l'agréable message. En sortant du petit jeu, sa majesté a travaillé avec le ministre de la guerre, et il est décidé que vous prenez le portefeuille des finances.

— Moi! monsieur le duc? c'est une méprise sans doute.

—Une méprise! Je suis connu pour l'homme le mieux informé de la cour, je vous prie de le croire, et toujours avant les autres. Cette fois, je n'ai pas à cela grand mérite, puisque la chose est officielle. Le roi lui-même m'a prié de vous donner avis de cette décision.

— Qu'est-il donc arrivé à M. de Pont-Chartrain?

— Oh ! ne soyez pas en peine de lui. Il est nommé chancelier. C'est une assez jolie retraite; mais j'ai toujours pensé que Pont-Chartrain ne garderait pas long-temps les finances. Il fallait au roi un homme sûr, intègre, d'un caractère calme et qui sût lui plaire. Il ne pouvait manquer de vous choisir.

— Vous me voyez fort embarrassé, monsieur le duc. Je ne suis pas versé dans les affaires de finances. La responsabilité est grande. Je n'ose vraiment accepter cette faveur insigne.

— Un refus ! mon cher, vous perdriez votre peine et vos paroles. On ne repousse pas les bonnes grâces du roi. Vous êtes ministre, et vous le serez en dépit de vous-même ; résignez-vous donc sagement. Çà ! voyons un peu à régler vos premières démarches. Vous aurez soin d'être à Versailles demain au passage de sa majesté, c'est-à-dire vers dix heures au plus tard. Le roi écoutera les plus pressés, et vous dira sans doute de loin : « Monsieur de Chamillart, suivez-moi ; nous avons à causer ensemble. » C'est ainsi que les choses se passent

d'ordinaire. Vous entrerez au cabinet de travail, et sa majesté vous informera elle-même du reste. Les entrées à toute heure vous appartiennent de droit comme secrétaire d'état. On vous donnera quelque vingt mille écus, je pense, pour monter votre maison. J'ai remarqué près de l'Orangerie un hôtel à louer où vous serez fort bien. Si vous voulez trois paires de bons chevaux, j'en ai à votre service dans mes écuries. Surtout prenez des laquais bien dressés, car les gens maladroits et mal bâtis sont la ruine des ministres. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous voilà stupéfait! Vertu de ma mère! n'auriez-vous pas deviné depuis long-temps que vous deviez parvenir promptement? Que ne m'avez-vous consulté, cher ami! je vous aurais appris tout bas que l'affection de notre grand roi n'est jamais stérile, et que nul prince ne sait remarquer les vrais talens comme sa majesté.

Le laquais de Chamillart interrompit le maréchal pour annoncer que le souper était servi.

— Ah! voilà un drôle que vous ne garderez pas, j'espère, cette gaucherie serait impardonnable demain; aujourd'hui elle vous oblige seulement à m'inviter à votre petit repas de famille.

— Je crains, monsieur le duc, qu'il ne soit pas digne de vous.

— Ma foi! je tiens à cette faveur, mon cher; vous voilà ministre, et je suis charmé de faire ma cour dès ce soir... Cette jolie demoiselle est sans doute votre fille?

— Oui, monsieur le duc.

— Recevez mes complimens, elle est charmante. Peste! vous avez travaillé de longue main à la gloire de la France; ces beaux yeux manquaient à la cour. Mademoiselle, je réclame l'honneur de vous mener danser au premier bal où vous paraîtrez. Apprenez la courante rapide [1]; le pas en est fort de mise à cette heure, et convient à la fraîche jeu-

[1] Il y avait deux sortes de danses appelées *courantes* : l'une grave et l'autre légère. Les novateurs et les gens exagérés dansaient cette dernière *rapide*.

nesse. Nous ferons de l'effet, j'en réponds.

Le duc offrit la main à madame de Chamillart et on se rendit à table. Pendant le souper le maréchal fit les frais de la conversation. Il aimait la bonne chère et but avec plaisir le vieux bourgogne tiré pour lui du fond de la cave.

— Mon bon ami, dit-il en acceptant un dernier verre, si je puis vous donner un conseil, c'est de profiter de votre position. Occupez-vous du solide, achetez de bonnes terres. Vous êtes honnête homme, mais père de famille et jeune encore; pour concilier tout, mariez votre fille pendant votre ministère, et puis attendez tranquillement la fin. Les partis les plus glorieux s'offriront d'eux-mêmes; mademoiselle de Chamillart verra bientôt à ses genoux les premiers et les plus fiers. C'est elle qui vous posera pour la vie en bon lieu. Palsembleu! je suis veuf depuis six mois, et si les bienséances le permettaient, je vous ferais à l'instant des propositions.

— Monsieur le duc, je vous présente mon

gendre, M. Joseph Dreux. Avant quinze jours ces enfans seront mariés ; ma parole est donnée.

— Si elle est donnée, prenez que je n'ai point parlé. Mes félicitations s'adresseront à monsieur de.... Comment vous appelez-vous, jeune homme ?

— Joseph Dreux, pour vous servir.

— Eh bien ! monsieur Joseph Dreux, vous n'avez pas à vous plaindre du hasard ; c'est à vous de faire en sorte que M. de Chamillart ne regrette pas de vous avoir donné sa fille.

Le repas achevé, Lafeuillade prit congé de ses hôtes avec une grâce, une noble affabilité, dont un duc seul était capable et qu'il possédait mieux que bien des ducs. M. Dreux le père, qui n'avait soufflé mot de la soirée, saisissant son fils par le coude, venait de partir brusquement. En cheminant par les rues de Paris, Joseph recueillait avec une avide terreur les paroles entrecoupées qui s'échappaient de la bouche paternelle.

— Ministre ! Chamillart ministre ! Ce matin ruiné, trop pauvre pour me donner sa fille, ce

soir secrétaire d'état, demain logé à Versailles, intime du roi, et dans peu de jours gouvernant la France! il y a de quoi perdre la tête... Le maréchal a dit vrai : Micheline doit consolider la position de son père par une belle alliance. Sans cela, en perdant la faveur de sa majesé, Chamillart retombe dans le néant. Cette chance extraordinaire va nous séparer; mais il faut savoir aimer ses amis pour eux-eux-mêmes et non pour soi... Je le connais, il voudra se piquer d'une délicatesse romanesque et gâter ses affaires sous le prétexte de remplir ses engagemens. Cette fois, je serai ferme comme un roc... Allons, la Providence a ri de tous nos vains projets. Soumettons-nous à ses volontés.

Le lecteur devine bien qu'on se coucha fort tard ce soir-là chez Dreux comme chez Chamillart et qu'on ne dormit guère. Au point du jour le lendemain, Dreux le père se rendit au saut du lit à la chambre de son fils; Joseph, le chapeau sous le bras, se disposait à sortir.

— Où allez-vous, monsieur? lui dit-on avec sévérité.

— Je vais au palais.

— Vous allez chez madame de Chamillart. Vous mentez, monsieur, et ce mensonge prouve que vous avez compris vos devoirs; n'espérez pas y manquer. Si mon fils est un lâche ou un spéculateur effronté, calculant déjà sur ses doigts l'argent qu'il peut tirer de la parole d'un ami, j'aurai du courage et de l'honneur pour lui. Écoutez-moi : Je suppose qu'un homme vous ait vendu sa maison hier, et que ce matin, avant de la quitter pour vous céder la place, il découvre dans sa cave un immense trésor. Je suppose, en outre, que ce vendeur, par excès de loyauté, vous abandonne la maison et les richesses qu'elle renferme en se bornant à recevoir le prix convenu, ne serait-ce pas une infamie que d'accepter ce marché?

— Ah! mon père, une maison, un trésor, qu'est-ce que cela? Je n'en veux pas à la fortune de M. de Chamillart, qu'il la garde; mais que Micheline soit ma femme. Je l'aime,

et je ne pourrai jamais me défendre de l'aimer.

— Mon fils, Joseph, il était bien de l'aimer quand elle était votre égale, à présent il sera mieux encore de renoncer à elle. Il n'existe pas de biais, pas d'accommodement avec la conscience, et la vôtre doit vous crier impérieusement que désormais elle ne peut plus vivre en paix avec votre amour. Je ne vous oppose pas les discours que tiendra le monde sur votre fidélité qu'on dira intéressée; ces considérations ne m'arrêteraient point si nos devoirs à tous deux pouvaient s'arranger avec ce que vous désirez ; mais, je vous le répète, consultez votre conscience et préparez-vous à lui obéir.

— Monsieur, s'écria Joseph avec emphase, je suis un homme d'honneur et digne de porter votre nom; pour rien au monde, je ne voudrais y faire une tache. Si Micheline, ou son père, ou une personne dans sa famille témoigne seulement le désir que nos engagemens soient rompus, je n'hésiterai pas, je sacrifierai mon bonheur, mon repos; mais si Micheline

elle-même devait mourir de chagrin par cette séparation, si votre ami, si madame de Chamillart devaient être affligés comme moi, ne vaudrait-il pas mieux nous rendre tous calmes et heureux en me laissant la vie ? car, n'en doutez pas, c'est la vie que vous allez m'arracher.

— Tu es un bon garçon, Joseph. Embrasse-moi, mon ami; je vois que tu auras de la force, du courage. On ne meurt pas ainsi, crois-moi; on ne meurt pas d'amour, encore moins pour avoir agi noblement. C'est alors, au contraire, qu'on vit heureux et tranquille.

— Mon père, mon père! je ne me révolterai jamais contre vos ordres ; agissez comme vous le croirez nécessaire ; mais, je vous l'ai dit, il y va de ma vie. Si je perds Micheline, vous n'avez plus de fils.

— Et ce serait grand dommage, dit Chamillart caché derrière la porte, qu'il perdît un fils si bon et si aimable. Nous saurons le lui conserver; rassure-toi, Joseph, je suis convenu hier de mes torts, Dreux avouera les siens aujourd'hui.

— N'espérez pas ébranler mes résolutions, Chamillart; ma position est bien différente de la vôtre. Que je sois ministre demain, et nous verrons ce que j'aurai à faire; mais quand vous me donneriez un portefeuille, quand vous partageriez avec moi la confiance et l'amitié du roi, ce serait encore une folie que de marier votre fille à un homme parvenu comme vous de la veille, et par conséquent peu solide sur ses jambes. Le Seigneur vient d'abaisser son bras tout-puissant pour vous tracer une route à suivre dont vous ne pouvez vous écarter sous peine de l'irriter contre votre race tout entière. Il est évident qu'il blâme nos projets insensés. C'est lui qui brise nos liens. Je respecte ses ordres suprêmes et vous rends votre parole.

— Nous y voilà! corbleu! c'est à mon tour de te le dire : malheureux! tu veux donc tuer ton fils ? Ah ! je t'en empêcherai bien.

— Joseph l'a promis, il m'obéira.

— Non, non ; il t'abandonnera comme un despote, un méchant que tu es. C'est moi qui

serai son père ; c'est dans ma maison qu'est sa famille, et non pas ici. Tu m'entends, Joseph ; quand tu seras las de ces cruautés poussées jusqu'à la fureur, tu viendras me trouver. Si dans quinze jours, au moment fixé depuis vingt ans bientôt pour ton mariage, ce vilain fou refuse son consentement, tu le laisseras dans sa tanière, et ton couvert sera mis à ma table, ton lit prêt sous mon toit. Mille diables ! mille tempêtes ! nous nous marierons tous en dépit de lui, comme je m'appelle Chamillart !

Le père de Micheline sortit en frappant les portes, et partit pour Versailles.

M. Dreux l'avait dit avec raison : soit par caprice, soit par des calculs trop profonds pour nos faibles cervelles, la Providence avait abaissé son bras du haut des cieux et choisi Chamillart dans la foule pour l'élever au-dessus des autres hommes. Rien n'est plus étrange que les motifs qui déterminèrent Louis XIV à le combler de dignités. En vieillissant ce prince, naturellement jaloux, avait

pris en horreur les ministres habiles. La gloire de Colbert blessait son orgueil, et le jour que Louvois était mort on avait vu le monarque renoncer à dissimuler sa joie, tant elle était vive. Il aurait voulu pouvoir effacer du pied ces noms immortels écrits partout en lettres monumentales. Barbezieux, qui tenait le portefeuille de la guerre, semblait avoir hérité du génie de son père ; aussi sa majesté lui montrait-elle souvent un visage maussade et le parti bien arrêté de le contrarier. Pont-Chartrain, ministre des finances, se mêlait d'avoir des idées à lui et de chercher à mériter la gloire de Colbert. Le roi songeait depuis long-temps à le remplacer. Il jeta les yeux sur Chamillart, dont le caractère modeste et simple promettait une docilité parfaite et le manque absolu de toute prétention à dérober une parcelle de lumière aux rayons du soleil. A cette époque, Saint-Simon, qui plongeait ses regards perçans au fond des replis du cœur royal, écrivit un soir dans ses Mémoires : « Chamillart plaisait à chacun par sa modestie, et le roi, qui

l'aimait fort d'ailleurs, le choisit à cause de sa médiocrité même. »

En arrivant à Versailles le nouveau ministre, introduit près du souverain, n'hésita pas à avouer franchement à sa majesté son peu de connaissances en matières financières. Il assura qu'il se sentait effrayé devant cette tâche importante et difficile, et supplia le roi, tout en le remerciant de ses bontés, de lui donner d'abord quelque emploi moins élevé, pour y faire un apprentissage, sauf à reprendre le portefeuille plus tard, si on pensait encore à le lui offrir. Il était loin de se douter qu'en s'excusant ainsi les ordres du roi ne pouvaient que devenir plus pressans.

— Mon ami, lui dit sa majesté en souriant, cette méfiance de vous-même prouve votre sagesse; vous êtes novice, mais moi j'ai vieilli sous le harnais. Vous êtes mon second au billard, je serai le vôtre dans les affaires; et si nous commettons des fautes, personne n'osera nous chercher querelle.

— Sire! résister encore à tant de bonté se-

rait une ingratitude. J'accepte le portefeuille, et je me sens plus de hardiesse, puisque votre majesté me promet ses conseils.

— J'espère que notre besogne ne sera pas trop mauvaise. Il faut d'abord vous occuper de vous faire respecter à la cour. On vous aime, il est vrai; mais ce n'est pas assez. Je vous donnerai cent mille livres de frais d'établissement. Ayez soin de prendre un train de maison honorable, et ne craignez pas de montrer un peu de luxe. Si quelqu'un s'avise de vous manquer, j'exige que vous m'en informiez sur l'heure. Mon ministre, en pareil cas, c'est moi. Prenez un logement en ville pour votre famille. On dit que votre fille est jolie; je m'occuperai d'elle.

Chamillart ouvrait déjà la bouche pour apprendre à sa majesté que la main de Micheline était solennellement promise; mais, le roi ayant repris la parole, il se tut par respect. Cette première entrevue se prolongea long-temps, et quand le monarque sortit du cabinet de travail, il se laissa voir des courtisans amicale-

ment appuyé sur le bras du nouveau ministre. Jamais secrétaire d'état n'avait trouvé à ses débuts tant de bienveillance ; lorsqu'on pense à la longue durée de la grandeur de Chamillart et aux erreurs de ce ministre, il n'est pas possible de mettre en doute l'exactitude des explications laissées par le duc de Saint-Simon.

Micheline partit avec bien du regret de Paris pour aller s'établir à Versailles dans un hôtel superbe. Avant de quitter sa petite chambre, elle y fit tout bas le serment de rester fidèle au pauvre Joseph, au milieu des séductions et du tumulte de son existence nouvelle. Elle était triste lorsqu'elle monta dans le carrosse envoyé par Chamillart ; mais les chevaux marchèrent si rapidement, et la route qui séparait la ville de la cour était si variée que le chagrin se dissipa légèrement pour faire place à la curiosité. L'appartement de Micheline, en vue du château royal, était vaste et richement meublé. Des couturières habiles attendaient pour travailler sans relâche à des robes de cour. Les étoffes les plus précieuses

gémissaient sous les ciseaux. On dansait le soir au château, et M. de Chamillart devait présenter sa famille au roi et à madame de Maintenon. Pendant une journée ainsi remplie comment trouver le loisir de pleurer? On remit par force au lendemain les soucis du cœur.

Souvent, dans les salons de la ville, Micheline avait essuyé, au moment de son arrivée, les regards curieux et importuns des autres femmes, empressées à rechercher les défauts de sa personne ou de sa toilette; aussi l'idée de paraître pour la première fois à la cour lui causait quelque frayeur, malgré sa jolie figure et le bon goût de sa parure de bal. Elle fut agréablement surprise en voyant que la cérémonie de la présentation n'offrait rien qui pût gêner sa modestie ni son amour-propre. Les dames de Versailles savaient trop bien vivre pour s'occuper indiscrètement d'un nouveau visage ; elles avaient d'ailleurs autre chose en tête, et la fille du ministre des finances se sentit plus à l'aise parmi les beautés de la haute

noblesse que dans les cercles de bourgeois sans usage. Le duc de Lafeuillade conduisit danser Micheline, et comme il tenait le premier rang dans les quadrilles, les grâces et la bonne mine de sa danseuse furent remarquées. Madame de Maintenon, dont les mots aimables n'étaient pas communs alors, prit la jeune fille à côté d'elle, et lui parla long-temps d'une manière si obligeante qu'on s'en étonna. Micheline quitta le château vers minuit, l'imagination remplie des petits événemens de la soirée. En regardant une dernière fois son miroir avant d'ôter sa robe de cour, elle aperçut un bouquet sur la cheminée. Joseph avait, à Paris, l'habitude de lui apporter des fleurs tous les jours ; le pauvre garçon était venu à Versailles déposer son offrande dans la chambre de sa maîtresse mondaine, et s'en était retourné le cœur gonflé de douleur.

L'homme est un être casanier, qui se soustrait difficilement à l'influence du lieu. Voulez-vous l'arracher d'un certain cercle d'idées ? ôtez-le de son logis et l'emmenez bien loin au

milieu de figures étrangères. Vous le ferez ainsi vieillir en peu d'instans. Micheline s'était acclimatée déjà dans sa nouvelle vie; mais les fleurs apportées par Joseph lui rappelèrent sa chambre virginale, et réveillèrent son amour un moment distrait. Elle se mit au lit en soupirant, et s'endormit en prononçant le nom de son ami.

Si le lecteur s'intéresse à Joseph, il a conçu sans doute quelques craintes pour le bonheur de cet honnête garçon. Il faut nous empresser de le rassurer. La fille de Chamillart se réveilla bien décidée à tenter une démarche pour le succès de leurs amours. Depuis le mauvais début de notre mère Ève, on a toujours reproché aux femmes de nous pousser au mal; mais combien de fois n'en avons-nous pas reçu d'utiles conseils! Ce sexe est fertile en expédiens, et nous ne savons pas tout ce qu'il a suggéré d'heureuses pensées aux hommes les plus habiles et les plus célèbres.

Micheline entra dans le cabinet de travail de Chamillart, et s'appuyant sur l'épaule

de cet excellent père, elle lui dit à l'oreille :

— Est-ce que nous ne trouverons pas un moyen de vaincre l'obstination de M. Dreux?

— Rassure-toi; nous le forcerons bien de céder, car, s'il refuse de se rendre à la raison, nous lui enlèverons son fils.

— Il serait mieux de le persuader que de prendre un parti extrême ; Joseph ne peut se marier sans le consentement de son père, et si je ne l'épouse pas le jour que nous aurons vingt ans, tous vos projets seront dérangés.

— Le persuader ! cela n'est pas facile.

— J'avais bien songé cette nuit à user d'un stratagème ; mais je crains que vous ne l'approuviez pas.

— Parle toujours, mon enfant. Voyons ce stratagème que tu as inventé.

— Ne pourriez-vous aller chez votre ami, deux jours avant le moment fixé, lui dire que vos nouvelles fonctions surpassent vos talens et vos forces ; que vous avez mal réussi dans vos premiers travaux, et que vous êtes décidé à remettre votre démission entre les mains du

roi ? Il vous croirait retombé dans votre condition médiocre, et ne s'opposerait plus au mariage. Une fois unie à Joseph...

— Oui da! mais c'est un mensonge que tu me conseilles, et je n'ai pas coutume de mentir. Cependant j'y réfléchirai. La ruse ne serait pas bien criminelle. Ma conscience me permettra peut-être d'y avoir recours.

Micheline fit tant que son père consentit à essayer de cet expédient. Chamillart se rendit chez M. Dreux le père, et l'aborda en disant :

— Eh bien ! mon ami, me voilà Gros-Jean comme devant. Mon règne est passé.

— O ciel ! une disgrâce !

— Non, mon ami, une retraite honorable. Je ne me sens pas né pour les hauts emplois; je m'en acquitterais mal ; j'ai déjà commis des fautes, et je vais prier le roi d'agréer ma démission. Je regrettais ma tranquille obscurité. La fortune s'était glissée entre nous pour nous désunir. Je suis bien persuadé que vous n'auriez pas persisté dans vos refus de me donner votre Joseph pour ma fille; mais à présent les

obstacles seront plus sûrement aplanis ; nous deviendrons grands-pères bientôt, mon cher Dreux ; et, s'il plaît à Dieu, nous assisterons encore au mariage de nos petits-enfans.

— A quoi diable allez-vous penser ? Occupons-nous donc du présent. Le roi sera peut-être mécontent de votre dégoût pour les affaires. Vous a-t-il au moins indemnisé de vos frais d'établissement ?

— Qu'aurai-je besoin d'indemnité, puisque les dépenses ne seront pas achevées ?

— Votre bourse souffrira de ces dérangemens.

— Que m'importe ? Sa majesté ne fera pas d'objections à ma retraite, et dans deux jours nous allons à la noce.

— Tout cela m'inquiète. Il est souvent plus dangereux de vouloir rompre avec les grandeurs que d'y prétendre.

— Ne craignez rien, mon ami. Parlons un peu de nos enfans : ils vont avoir vingt ans.

— C'est bien, c'est bien ; je le sais. Songeons plutôt à votre position difficile.

— Nous les marions à Saint-Severin, sans bruit. Point de courtisans dans l'église; pas un carrosse à la porte! Je vous le dis tout bas : ces nobles sont plus serviles qu'on ne se l'imagine. Ils se croiraient tous perdus s'ils savaient que je marie ma fille sans les inviter.

— Comment cela, puisque vous quittez le ministère?

— Je veux dire qu'ils se croiraient en danger si je demeurais aux affaires; mais je pars la tête libre et les mains nettes. Votre Joseph a-t-il toujours autant de tendresse pour ma fille?

— Il l'aime comme un démon.

— C'est que s'il ne l'aimait plus...

— Soyez tranquille.

— Ma fille raffolle de lui. Ces chers enfans! Je veux leur faire une pension de dix mille écus.

— Êtes-vous fou? Et de l'argent, où en trouverez-vous?

— Je plaisante. Ils demeureront avec moi, n'est-ce pas?

— Impossible, mon ami ; ne disiez-vous pas que votre retraite ferait tort à votre bourse? Je les prendrai dans ma maison.

— Je vous avoue que je tiens beaucoup à les avoir chez moi. Vous ne pouvez me les disputer; mon hôtel est immense, et je leur donnerai quatre chevaux.

— Vertu Dieu! vous êtes malade, Chamillart.

— Non, non. Je suis joyeux d'être libre et de faire la fortune de mon petit Joseph.

Les gens d'une grande loyauté, ayant peine à concevoir qu'on puisse tromper son prochain, sont ordinairement crédules; cependant Chamillart s'était si mal acquitté de ses mensonges que Dreux le père conçut de légers doutes. Afin de les éclaircir, il s'en alla chez le duc de Villeroi; de là chez M. de Lafeuillade, et ensuite chez Dangeau : partout les gens bien informés assuraient que Chamillart était plus en faveur que jamais. Ils citaient des mots gracieux de sa majesté, recueillis au petit lever, qui prouvaient incontestablement que l'estime

et l'amitié du roi étaient acquises au nouveau ministre. Chamillart était plus qu'un secrétaire d'état, c'était un favori. On conçoit que cette découverte dut inspirer à Dreux une légitime colère. A son retour à Paris, le président écrivit la lettre suivante :

« Pour la première fois, mon ami, depuis trente ans que je vous connais, je vous ai vu hier employer le mensonge et la supercherie; et cela pour me faire manquer aux règles de conduite que l'honneur m'impose ! C'est un crime que vous n'auriez jamais osé commettre avant d'être un courtisan. Je vois avec peine que l'atmosphère de corruption où vous vivez depuis peu exerce déjà sur vous son influence. Je me félicite pour l'avenir de votre fille que la nouvelle de votre retraite soit une fausseté; mais je ne sais si j'en dois être satisfait pour vous, car je commence à comprendre qu'il est difficile de conserver dans les grandeurs sa sincérité et sa bonne foi. Vous ne pouvez manquer de vous maintenir long-temps où vous êtes parvenu, puisque vous possédez à

présent les qualités nécessaires à l'homme de cour. Cependant les gens habiles à tendre des piéges finissent souvent par se prendre à leurs propres filets, comme il arrive en cette occasion. Puissiez-vous en tirer une leçon et renoncer à pratiquer désormais la trahison ! Je ne vous cacherai pas que mon fils a la faiblesse d'être désolé que votre ruse n'ait pas réussi ; mais l'amour trouble à tel point sa raison que je suis forcé de lui pardonner. Quand je pense à l'empire des passions sur la jeunesse, je sens combien il est heureux pour Joseph d'avoir le secours d'un père inébranlable ; mais j'éprouve aussi une tristesse profonde en voyant combien on a de peine à ne point s'écarter du sentier de l'honneur et de la droiture. »

Ces reproches sévères avaient d'abord rempli de confusion le loyal Chamillart. Heureusement Micheline sut lui faire entendre que la ruse était excusable dans l'accomplissement d'une bonne œuvre, et que M. Dreux pouvait être bien plus justement accusé de mauvaise

foi, puisqu'il refusait son consentement à une alliance convenue depuis vingt ans. D'ailleurs elle pleura si fort que l'excellent père perdit tout scrupule, et se creusa vainement la cervelle pour imaginer un meilleur stratagème.

Il était écrit que ce jour déciderait du sort de Micheline. Chamillart, après avoir soumis ses travaux au roi, trouva sa majesté disposée à causer amicalement au coin du feu.

— Monsieur de Chamillart, lui dit-on d'un air mystérieux et confidentiel, j'ai à vous parler de choses qui vous intéressent. Parce que j'ai fait votre fortune, des ambitieux voudraient déjà s'attacher à vous, afin de la partager. Ils ont jeté les yeux sur votre fille, qui est nubile et jolie. M. de Lafeuillade m'a fait sonder pour savoir s'il me serait agréable qu'il vous la demandât. J'ai répondu que cela ne me convenait pas. Comme vous êtes novice à la cour, je vais vous apprendre mes motifs. Le duc est criblé de dettes; c'est un libertin et un dissipateur, qui veut se relever par une alliance d'argent. De plus, il court sur lui cer-

tains bruits qui ne sont pas à son avantage. S'il ne portait pas un grand nom, je l'aurais envoyé devant un tribunal pour avoir brisé les scellés chez son oncle et dérobé comme un voleur les biens de ses cousins. Je ne pense pas que vous regrettiez l'acquisition d'un pareil gendre. Votre fille n'y gagnerait qu'une médiocre illustration, et sans doute de mauvais traitemens. Je trouverai un parti plus convenable parmi les jeunes gens de bonnes mœurs.

— Je demande pardon à votre majesté de l'interrompre : je ne puis lui cacher plus long-temps que la main de ma fille était accordée avant que j'eusse l'honneur de venir à Versailles. Je l'ai promise au fils d'un simple président à mortier. Je n'ai jamais faussé ma parole, et je renoncerais à tout au monde plutôt que d'y manquer. On m'a bien dit qu'une alliance avec une grande famille était le moyen de consolider ma fortune ; mais la bienveillance de votre majesté ne me suffit-elle pas ? Si je venais à la perdre par quelque faute, je la regretterais amèrement ; quant aux emplois,

aux richesses, je les abandonnerais sans un soupir.

— Voilà de fort bons sentimens ; mais vous ne remarquez pas que vous sacrifiez votre fille.

— Sire, ma fille aime le jeune homme à qui je l'ai fiancée. Elle mourrait si on le lui ôtait. J'ai eu le loisir de m'en assurer, car ce projet a souvent été contrarié par les événemens.

— Votre conduite me paraît si honorable que je n'ose plus insister. Mariez donc votre fille comme vous l'entendrez. Sera-ce bientôt ?

— Hélas ! sire, je n'en sais rien. Le père du jeune homme s'est mis en tête que son devoir l'obligeait à rompre ses engagemens à cause de ma nouvelle position, et il montre un entêtement qui désespère nos enfans.

— C'est un homme étrange ! En vérité, je le vois avec fierté, mon parlement a dans ses rangs des magistrats d'un noble caractère. Comment appelez-vous ce président à mortier ?

— Il se nomme Dreux. Il est gentilhomme,

et d'une race de gens fameux en Normandie par leur intégrité.

— Et le jeune homme a-t-il quelque mérite?

— C'est un garçon honnête et studieux comme son père; il deviendra certainement un bon jurisconsulte.

— Ces pauvres enfans s'aiment donc bien?

— A la folie, sire.

— Contez-moi l'histoire de ces amours si contrariées.

Chamillart fit le récit des fiançailles de Joseph et Micheline à leur naissance. Il raconta comment les jeunes gens avaient été élevés dans la persuasion qu'ils seraient unis; puis il en vint à l'aventure du plaideur ruiné qui avait emporté la dot de Micheline; alors le roi, saisi d'admiration, frappa ses mains l'une contre l'autre en s'écriant :

— Il y avait de tels hommes près de moi, et je l'ignorais!

Enfin, lorsque le narrateur parla de ses efforts inutiles pour vaincre l'obstination de son

ami ; lorsqu'il avoua en rougissant les durs reproches que lui avait attirés sa ruse innocente et déjouée, sa majesté ne put s'empêcher de rire en disant :

— Par ma foi ! les mariages manquent souvent ; mais, à coup sûr, on n'en a jamais vu se rompre par de tels obstacles. Je veux essayer si je réussirai mieux que vous.

Le roi chercha parmi des papiers épars sur sa table.

— Tenez, poursuivit-il, le régiment d'infanterie de Bourgogne est vacant, nous allons l'envoyer à M. Dreux le fils. Cela vaut neuf mille livres par an. Remplissez ce brevet.

Tandis que Chamillart écrivait, le roi agita la sonnette.

— Faites préparer une ordonnance pour Paris, dit-il au gentilhomme de service.

Puis, après avoir signé le brevet, sa majesté ajouta :

— Je suis curieux de voir ce président Dreux. Ce doit être un original. Vous me le présenterez au sortir de la chapelle.

Le soir venu, la foule brillante des courtisans jeta des regards ironiques sur un homme vêtu de noir qui attendait la fin du salut, où sa majesté assistait quotidiennement depuis le mariage avec madame de Maintenon. Jamais on n'avait vu dans les galeries une silhouette si grave ni si magistrale. M. Dreux le père semblait une tache d'encre tombée sur un livre d'estampes. La vie du palais de justice est peu faite pour donner les façons de cour, et le président avait une raideur naturelle dans la démarche, qui s'accordait parfaitement avec son caractère tout d'une pièce et ses vertus antiques. C'était un personnage échappé des gravures d'Albert Durer, errant au milieu des figures contournées de Mignard. La fleur des gens adroits et des intrigans, qui connaissait les endroits où il convenait de se poster pour obtenir un mot du roi, regardait avec pitié cet homme primitif noyé dans la cohue des simples curieux. Bientôt les portes s'ouvrirent, et le monarque parut suivi des ducs et des ministres. Quel fut l'étonnement des

empressés lorsqu'ils virent Chamillart faire du doigt un signe d'appel à l'homme du parlement; et lorsqu'ils entendirent le nom de cet étranger prononcé par la bouche royale avec un accent de douceur et de bienveillance, comme si cette syllabe inconnue lui était familière !

— Eh bien ! monsieur Dreux, disait le roi; me refuserez-vous à moi-même le consentement au mariage de votre fils avec mademoiselle de Chamillart ? Votre conscience a-t-elle encore des scrupules? parlez; je suis résolu à vous en délivrer.

— Ah ! sire, de nouveaux scrupules ressembleraient à une demande ambitieuse. J'ai déjà plus que je ne mérite Vvotre majesté a levé toutes les difficultés, et si j'avais su que les choses dussent aller si loin, je n'aurais pas fait tant de résistance.

— Je comprends : c'est encore votre conscience qui s'alarme de voir que cette résistance vous a valu une faveur. Il faut pourtant vous résigner, monsieur, à me laisser récom-

penser les honnêtes gens. J'ai des devoirs à remplir aussi bien que vous. Répondez donc franchement à une question que je vais vous faire : Si votre fils avait obtenu le régiment de Bourgogne d'autre façon que par M. de Chamillart, ou s'il lui était arrivé un héritage de neuf mille livres de rente, auriez-vous trouvé que ce fût assez pour rendre son mariage possible ? Réfléchissez ; Chamillart est en belle position. Il peut s'allier à un duc et donner ainsi le tabouret à sa fille, tandis que la femme de M. Dreux le fils ne sera point assise à la cour. Répondez avec votre sincérité habituelle; je vous en prie, monsieur, et je vous le commande.

— Que sais-je, sire? Votre majesté m'intimide singulièrement. Puis-je dire ce que j'aurais décidé ?

— Vous hésitez ! je le vois : vous auriez encore trouvé l'inégalité des fortunes trop grande.

— Arrêtez, sire! En vérité, je ne sais. Peut-être les seules prières de mon ami, les

larmes de mon fils et de mademoiselle de Chamillart, que j'aime comme mon enfant, auraient-elles suffi pour m'attendrir.

— Non, monsieur, vous auriez résisté, j'en suis certain ; en effet, il y a un abîme entre vous et mon premier ministre ; moi seul je puis le combler. Lorsqu'un secrétaire d'état marie sa fille, j'ai l'habitude d'ajouter cent mille livres à la dot. Cette fois, c'est au jeune homme que je les accorde. Il y a une place vacante parmi les femmes de la duchesse de Bourgogne ; votre bru la remplira. Je trouverai un emploi pour votre fils.

— Ah ! combien je suis confus de tant de bonté !

— Voilà où vous ont conduit cet honneur et cette obstination chevaleresques, monsieur.

— Croyez, sire, que mon repentir...

— Votre repentir ! s'écria le roi en éclatant de rire ; sur ma vie ! vous êtes un homme unique, monsieur Dreux. Eh bien ! puisque vous regardez tout ceci comme une punition, afin qu'elle soit plus sévère et qu'elle serve d'exem-

ple, j'y ajouterai une correction personnelle pour vous seul.

Le roi se tourna vers la cohorte dorée des ducs et ajouta :

— Messieurs, voici l'un des plus honnêtes gens et des plus dignes d'estime que j'aie jamais rencontrés. Ce serait dommage qu'il ne devînt pas le chef d'une famille riche. C'est une belle recrue pour la noblesse; je vous présente *le marquis de Dreux*. Demain son fils épousera la fille de M. de Chamillart; ceux de vous qui honoreront la cérémonie de leur présence me feront plaisir. Il y aura le soir appartemens et danse à cette occasion. Le jeune époux me sera présenté avant le tir. Au revoir, monsieur le marquis !

Le roi s'éloigna, laissant le marquis de Dreux stupéfait et accablé par une grêle de saluts et de félicitations. Chamillart, ivre de joie, entraîna son ami hors du château.

Les deux pères, en rentrant à l'hôtel de Chamillart, rencontrèrent Joseph dans les escaliers.

— Vous voilà donc, monsieur le drôle! s'écria Dreux d'un ton de colère. Je vous surprends en flagrant délit de désobéissance ; vous venez voir Micheline malgré ma défense. Suivez-nous ; vous apprendrez que votre faiblesse et votre amour ont bouleversé la cour aujourd'hui.

— Ne t'effraie pas, Joseph, dit Chamillart ; les choses sont arrangées. Demain tu auras vingt ans et tu épouseras ma fille.

Il fallut user de précautions pour apprendre à Micheline tant d'heureuses nouvelles. Malgré les périphrases de son père, elle devina si promptement son bonheur qu'avant la fin du discours on fut obligé d'avoir recours à tous les flacons de sels de la maison pour rappeler son ame prête à s'envoler par excès de joie. Le lendemain les enfans furent unis dans la cathédrale de Versailles et présentés au roi et à madame de Maintenon. Le soir, ils dansèrent à la cour, et cette journée les paya amplement des chagrins et des traverses qu'ils avaient endurés.

Si cette histoire n'était pas véritable, nous la terminerions volontiers, comme les anciens contes, en disant que Joseph et Micheline furent toujours heureux, et qu'ils eurent une belle lignée d'enfans charmans; mais comme il est parlé de nos jeunes époux dans les mémoires du temps, il n'est pas inutile d'apprendre au lecteur ce qui suivit le mariage.

La petite-fille de Louis XIV accorda son amitié à madame Dreux, qui passa toujours à la cour pour une femme aimable et sage. Joseph ne manquait ni d'esprit ni de savoir-faire. Il acheta par la suite, avec l'agrément de sa majesté, la charge de grand-maître des cérémonies, que M. de Blinville lui céda pour 50,000 écus. Cet emploi important convenait à son caractère posé; aussi trouva-t-on généralement qu'il le remplissait en homme d'une haute capacité. « Le roi, écrivait Saint-Simon, se servit du prétexte de cette charge pour faire entrer madame Dreux dans les carrosses et manger à la table de la duchesse de Bourgogne. »

L'extrême sévérité du noble écrivain pour les parvenus, qu'il appelle impitoyablement, dans ses Mémoires, des gens de peu, permet de trouver que ces expressions sont un peu dures; mais quand il serait vrai que le roi aurait cru devoir prendre un *prétexte* pour accorder une faveur à Micheline, cela prouverait du moins que sa majesté portait un vif intérêt à cette jeune dame et à son mari.

M. Dreux le père ne vint pas souvent à Versailles. Il y gagna la réputation d'un censeur incommode et quelque peu brutal de sa langue. Cependant le roi l'accueillit toujours avec bonté.

Les documens ne manquent pas sur Chamillart. L'histoire de son ministère n'est que trop fameuse. Sa puissance s'accrut encore prodigieusement. Au bout de deux ans, Barbezieux étant mort, le roi voulut que le portefeuille de la guerre fût joint à celui des finances, tant il avait d'estime pour Chamillart. Malheureusement les guerres devinrent désastreuses et les finances s'épuisèrent. On vendit les grades et les décorations; on essaya de

toutes les ressources d'usage dans les temps mauvais. Du fond de son cabinet Louis XIV s'obstina long-temps à diriger les opérations militaires. Il retira le commandement de l'armée au maréchal de Villars, le seul homme capable par ses talens de sauver l'état. Une succession effroyable de batailles perdues amena les étrangers et le prince Eugène à soixante lieues de la capitale. Les Français, nés malins, trouvant une heureuse compensation à tant de malheurs dans la rime du nom du ministre avec le mot billard, se consolèrent par des épigrammes. L'honnête Chamillart offrit vingt fois sa démission, et supplia le roi d'appeler aux affaires des têtes plus fortes que la sienne. Sa majesté persista. Un jour entre autres, le ministre remit entre les mains du prince une lettre pressante où il faisait un exposé des fautes et des accidens résultés de la multiplicité de ses occupations. Il terminait en conjurant Louis XIV de reprendre au moins le portefeuille de la guerre, s'il ne voulait voir le trône en danger. La lettre revint avec cette

réponse en marge, écrite de la main royale :

— « Eh bien! nous périrons ensemble! »

Et peu s'en fallut qu'ils n'y périssent en effet tous deux corps et biens.

Chamillart essuya pourtant une disgrâce par la suite; mais il était alors immensément riche, et il supporta ce malheur avec une philosophie qui édifia la cour. Il avait une seconde fille beaucoup plus jeune mais moins jolie que Micheline. Elle épousa le duc de Lafeuillade, dont notre ami Joseph avait triomphé non sans peine (1).

[1] On a vu long-temps à l'hôtel du ministère de la guerre, quand le duc de Feltre en avait le portefeuille, un magnifique portrait de Chamillart par Rigaud. Le ministre croyait avoir le portrait de Louvois, et le montrait avec orgueil en disant : « Voilà mon modèle. » Un connaisseur lui apprit que c'était Chamillart, et le portrait disparut immédiatement. Nous ne savons pas ce qu'il est devenu, ni s'il fait partie du musée de Versailles.

Le Duc de Coilin.

Il y avait à la cour de Louis XIV une certaine classe de grands seigneurs qui s'étaient toujours distingués dans le service difficile du courtisan. Ces personnages-là ne répandaient guère leur précieux sang dans les champs de bataille, à moins que ce ne fût sous les yeux de sa majesté. Ils ne faisaient point de politique, regardaient les affaires de l'état

comme au-dessous d'eux, et ne prenaient part qu'aux événemens de l'intérieur du château. Le monde finissait à cent pas de distance du monarque, et rarement ils s'en éloignaient davantage, tant à cause de leurs fonctions dans la maison royale que de leur assiduité à faire leur cour. Ils ne s'abaissaient pas, comme les autres, à caresser les ministres, ne se compromettaient dans aucune intrigue, et se vouaient uniquement au culte de la royauté. Être désigné pour accompagner sa majesté au tir ou à la promenade, présenter la canne et le chapeau, porter le bougeoir, faire la partie de reversi au petit jeu, donner la mie de pain aux carpes des bassins, figurer en Tircis dans les quadrilles, telle était leur vie. Cela datait de loin, aussi la *courtisanerie* leur était-elle passée dans le sang depuis trois ou quatre générations. Dans ces heureuses familles, les enfans naissaient avec le justaucorps à brevet et les franges au carrosse; leur premier mot était un bout-rimé, leur premier pas une courante, et leur premier

hochet le collier des ordres de leur père.

Le duc de Coîlin, frère de l'évêque d'Orléans, est le type le plus complet de l'homme de cour qui ait jamais existé, un modèle comme on n'en reverra plus, une perle du siècle des petits violons et des *appartemens*. Sa mère l'avait conçu un jour qu'il y avait eu médianoche au château et que le feu duc avait eu l'honneur d'offrir la camisole au coucher du roi.

Dès qu'il fut en âge de paraître à la cour, M. de Coîlin, qui avait de naissance les grandes entrées, prit sa place dans la cohorte des satellites de l'astre royal, et qu'on appelait le pur de la noblesse. Il se fit remarquer tout d'abord par son exactitude infatigable en même temps que par son peu d'ambition. Plaire au roi était le but de ses efforts; un mot gracieux était la seule récompense qu'il désirât. Sa politesse était extrême, au point qu'elle devint proverbiale et qu'elle prêta plus d'une fois à rire; mais l'honorable duc ne voulut jamais croire que trop d'urbanité fût un ridicule, et

s'il n'eût pas craint d'être incivil pour ses contemporains, il leur aurait volontiers reproché de ne point assez suivre son exemple.

Lorsque Marly fut achevé, le roi, qui aimait beaucoup M. de Coîlin, le désigna pour visiter en sa compagnie cette maison de plaisance. Comme la place y manquait, sa majesté ne pouvait y mener qu'un petit nombre de personnes; c'était donc un grand honneur que d'être choisi, et on jugeait par là, comme par mille autres détails, de la bienveillance du roi. Le duc ayant été désigné pour tous les premiers Marly, le jour qu'on oublia de le nommer, il en reçut un crève-cœur si cruel, qu'il en pensa tomber malade. Le roi, ayant remarqué le lendemain sa profonde tristesse, s'informa s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux. M. de Coîlin n'osa pas avouer le motif de son chagrin ; mais l'évêque d'Orléans l'apprit en secret à Louis XIV. Sa majesté était flattée au fond de cette sensibilité, et promit, en considération de ce que le duc n'avait point d'emploi ni de part aux affaires, de ne plus omettre

son nom sur les listes. Depuis ce moment Coïlin se vit appelé auprès du monarque dans toutes les parties de plaisir, les promenades et les chasses, et s'il n'eût partagé ces avantages avec bon nombre d'autres seigneurs, on aurait pu le regarder comme l'ombre du roi, tant il suivait de près sa majesté.

Saint-Simon, qui malheureusement n'a presque rien laissé sur cet homme intéressant, nous en raconte pourtant deux traits qui le peignent admirablement. Un ambassadeur l'étant allé voir, M. de Coïlin voulut reconduire l'étranger jusqu'à la rue. Il se trouva que ce personnage, presque aussi poli que le duc lui-même, fit mille façons pour résister à tant de déférence. Une lutte de civilité s'établit entre eux, et l'ambassadeur, voyant qu'il lui faudrait être vaincu à moins d'un parti violent, ferma au double tour la porte du vestibule, afin d'empêcher le duc d'aller plus loin. M. de Coïlin, éperdu, ouvre une fenêtre des antichambres, et ne la trouvant pas fort élevée, il saute dans la rue, court au carrosse

de l'étranger et s'y présente encore à temps pour le saluer une dernière fois avant qu'il monte sur le marche-pied.

— Eh ! monsieur le duc, dit l'ambassadeur, c'est donc le diable qui vous a porté ici ?

— C'est le respect que je vous dois, monsieur, répondit Coîlin, et pas autre chose.

— Mais vous avez déchiré vos chausses, hélas ! bon Dieu ! vous seriez-vous blessé ?

— N'y prenez pas garde, je vous prie, il suffit que je vous aie rendu mes devoirs. Souvenez-vous une autre fois de ne plus vous opposer à mes désirs.

M. de Coîlin s'était démis le pouce en sautant par la fenêtre. Le roi, ayant su cette aventure, envoya son chirurgien Félix. Après un pansement assez douloureux, le duc voulut faire honneur au praticien et le reconduire à son tour, malgré toutes les instances du monde, jusqu'aux escaliers. Ils se mirent tous deux à tirer, l'un par la clef, l'autre par la serrure, si bien que M. de Coîlin se démit de nouveau

le pouce, et qu'il fallut procéder immédiatement à une seconde opération plus douloureuse que la première.

L'autre anecdote n'est pas moins singulière, et fait aussi connaître l'originalité du personnage.

Saint-Simon lui-même, en revenant de Fontainebleau, trouva sur la route un carrosse brisé : c'était celui de Coîlin. Le duc regardait à sa montre et frappait du pied avec impatience, tandis qu'un mauvais charron de village raccommodait sa voiture. Le roi donnait le soir médianoche aux Tuileries, et pour rien au monde M. de Coîlin n'aurait voulu y manquer. Saint-Simon s'arrêta, et offrit une place qui fut acceptée avec reconnaissance. Il y avait dans le carrosse quatre personnes, madame de Saint-Simon ayant pris avec elle ses deux femmes de chambre. Lorsqu'il s'agit de se remettre en chemin, Coîlin s'aperçut qu'on voulait laisser les deux femmes dans le village ; il descendit aussitôt de la voiture :

— Votre carrosse est au complet, monsieur

le duc, dit-il à Saint-Simon; je vous gênerais, et je préfère rester.

— Au contraire, nous serons plus à l'aise, n'étant que trois personnes au lieu de quatre.

— Vous plaisantez, sans doute. Croyez-vous que je souffrirais qu'on mît ces demoiselles à pied? Madame de Saint-Simon aurait besoin d'elles ce soir, et je serais cause d'une notable incommodité.

— Elle peut se passer de ces demoiselles pour aujourd'hui.

— Je n'en crois rien, monsieur; puisque madame de Saint-Simon les emmène à Paris, c'est qu'elle désire les avoir; cela est clair. Il m'est impossible d'accepter votre offre.

— Eh bien! nous prendrons une des femmes et nous laisserons l'autre.

— Cela ne se peut pas. Si madame la duchesse ne voulait avoir que l'une de ses suivantes, vous n'en auriez pas deux dans la voiture.

— Montez toujours. En nous serrant un peu, nous tiendrons tous les cinq : mon carrosse est fort large.

— A la bonne heure; j'y consens.

Pendant que M. de Coîlin montait, Saint-Simon donna le mot à ses gens, qui fermèrent la portière derrière lui et partirent au grand trot sans les femmes de chambre. Aussitôt Coîlin, furieux de se voir ainsi trompé, sort à moitié son corps par l'une des ouvertures, et crie au cocher d'arrêter, ou qu'il va se jeter sous la roue. Le cocher, fidèle aux instructions, poursuivait sa route, et le duc se serait précipité en effet, si M. de Saint-Simon ne l'eût retenu à bras-le-corps. Il fallut arrêter cependant pour prendre les deux femmes, et, quand les choses furent arrangées à la satisfaction de Coîlin, il fit à Saint-Simon des reproches fort sévères.

— Voici assurément, lui dit-il, l'un des plus grands dangers que j'aie courus de ma vie; car, je vous le déclare sur l'honneur, si vous ne m'aviez point cédé, je me serais infailliblement jeté du haut de la portière.

Par une bizarrerie de la nature qu'on ne saurait expliquer, l'homme le plus poli de l'u-

nivers avait un jeune frère dont le commerce était vilainement désagréable, qui ne se gênait pour personne, et faisait parade de son cynisme. Le chevalier de Coïlin aurait trouvé moyen de gâter son beau nom autant que le duc l'honorait, si son humeur sauvage et ses goûts de mauvaise société ne l'eussent tenu le plus ordinairement éloigné de la cour. Comme la vertu de la défunte duchesse de Coïlin était au-dessus du moindre soupçon, il fallait que le feu duc eût engendré ce dernier rejeton dans un jour à jamais néfaste, dans un moment de dégoût, à la suite de quelque atroce disgrâce, ou bien pendant une de ces heures funestes où l'esprit du mal se glisse dans l'ame la meilleure, où l'homme le mieux placé au plus beau des emplois se prend à douter de tout, et se demande ce qu'il est venu faire sur ce globe de misères. Lorsqu'on voit de ces étranges anomalies dans les familles, on en doit conclure que les gens de qualité ne sauraient prendre trop de soin de ne jamais poser le pied dans la chambre à coucher de leurs femmes, s'ils

ne se sentent pas parfaitement à l'état normal pour l'esprit comme pour le corps. Il est impossible de savoir combien le duc de Coîlin s'est donné de peines inutiles à tâcher de former le chevalier aux belles manières, à lui prêcher l'amour de la bonne compagnie; il n'obtint en retour de ses avis et de son exemple que des sarcasmes, et de si méchans tours, que nous aurions honte de les raconter. Un seul suffira pour justifier notre répugnance.

Pendant la campagne de 1672, où Louis XIV assista en personne, M. de Coîlin et son frère furent logés dans une petite ville, par une dame qui les traita de son mieux. Quoique ce fût une simple bourgeoise, le duc se conduisit avec sa politesse accoutumée; il fit tant de chères à son hôtesse, et déploya si bien sa galanterie, que la dame n'eut pas le loisir de remarquer la différence qui existait entre les deux frères. Le chevalier, d'ailleurs, ne se montra pas trop grossier, et ne commit d'autre faute que de se retirer dans sa chambre aussitôt après le souper, ce que le duc parvint

à rejeter sur la fatigue du voyage. Le lendemain, au moment du départ, Coîlin ayant à payer de courtoisie pour deux personnes, se confondit en civilités et en offres de service, tandis que les carrosses de la cour défilaient, de sorte que le sien se mit en marche des derniers. Le chevalier, que ce retard avait impatienté, garda le silence durant trois heures, puis il s'écria tout-à-coup :

— Pardieu ! mon frère, il faut avouer que vos intarissables complimens sont quelquefois une infernale chose.

— Chevalier, répondit Coîlin, vous ne pouvez nier que la politesse soit une qualité; on n'en saurait donc trop avoir.

— Je vais vous prouver le contraire. Si vous vous étiez contenté ce matin de remercier votre hôtesse comme tout le monde, sans l'assommer d'un déluge de phrases insignifiantes, nous ne serions pas à cette heure à la queue de la cour, à portée de mousquet des voitures des dames, et réduits au voisinage des chariots qui portent les marmitons.

— Cela prouve seulement que les autres n'ont pas eu pour leurs hôtes tous les égards qu'ils devaient.

— C'est-à-dire que, du caractère dont vous êtes, si l'usage général était de complimenter pendant une heure entière, vous y passeriez quatre heures. Mais, corbleu! cette fois je vous ai puni de votre damnée habitude de cérémonies.

— Comment cela? demanda le duc avec anxiété.

— Vous croyez sans doute avoir laissé de vous une brillante opinion chez la petite bourgeoise de ce matin; eh bien! je gage qu'à présent elle regarde vos politesses comme une amère moquerie.

— Je ne vous comprends pas, chevalier.

— Vous allez me comprendre.

Alors le chevalier raconta, en se servant d'expressions révoltantes, qu'à l'instant même où le duc versait à flots les paroles gracieuses, lui, se sentant pris d'un de ces misérables besoins auxquels la nature ne rougit pas d'assu-

jétir les personnes les plus respectables, il était allé furtivement faire une grossière incongruité dans la chambre où M. de Coîlin avait couché, de sorte que cette vilaine action ne pouvait manquer de lui être attribuée.

A cette nouvelle le duc poussa un cri de rage et fit arrêter son carrosse.

— Qu'on dételle un cheval et qu'on me le donne, s'écria-t-il hors de lui. Je veux retourner à franc-étrier.

— Et que pensera le roi si vous n'êtes pas revenu pour l'instant du couvert et du petit coucher? observa malignement le chevalier. Ce sera la première fois que vous aurez manqué de faire votre cour.

Dans cette affreuse alternative, le duc se fût arraché les cheveux s'il n'eût porté une perruque pesant deux livres et demie.

— N'importe, dit-il enfin, cédant au devoir le plus pressant, je ne puis supporter l'infâme soupçon qui va peser sur moi. Monsieur, je vous renie dès ce jour pour mon frère et ne veux plus avoir aucune relation avec vous.

— Allons, ne vous fâchez pas : c'était une plaisanterie. Je voulais seulement vous effrayer.

— Jurez-le, monsieur; jurez par votre salut, ou je ne vous croirai pas.

— Je vous le jure, monsieur le duc, par l'honneur de votre nom!

— Malheureux! vous êtes indigne de le porter, ce nom que je voudrais pouvoir vous arracher.

— Eh! ne peut-on rire un peu et être un Coîlin?

—Ne riez jamais avec moi de la sorte, monsieur.

Le chevalier eut bien de la peine à persuader à son frère qu'il lui avait fait une fausse peur. Coîlin, remonté dans son carrosse, passa la plus triste journée du monde, regrettant à chaque instant de n'avoir pas été vérifier si cet horrible conte n'était pas une réalité. Le menu des courtisans se divertit beaucoup de cette histoire, et le roi lui-même en daigna sourire dans un moment d'abandon; mais en résultat

le chevalier n'y gagna que du mépris, tandis que le duc son frère prit une meilleure place dans l'esprit des dames. Ce n'est pas que M. de Coïlin fût un homme à bonnes fortunes ; il s'en faut bien. Le respect des convenances était trop puissant chez lui pour le laisser franchir certaines limites qu'on ne dépasse guère sans que l'urbanité se trouve engagée dans une lutte fâcheuse avec la nature, si souvent grossière. Coïlin était trop bien avec le sexe entier pour recueillir des faveurs particulières ; il savait se mettre tout d'abord en des termes excellens ; mais au bout d'un mois il se trouvait au même point que le premier jour. Sa vie était un préambule parfait, mais éternel. L'honorable duc était d'ailleurs d'une complexion peu amoureuse. Les passions jettent trop de trouble dans l'ame pour laisser la liberté d'esprit nécessaire à l'homme de cour, et pour cette raison il s'en garda soigneusement. Cependant il paraît certain que M. de Coïlin se sentit une fois blessé au cœur par les charmes d'une jeune veuve, héritière d'une grande maison de Bre-

tagne, et dès l'instant que cette merveille fut opérée, on pouvait prédire, sans être magicien, que la dame aurait un jour à Versailles le tabouret de duchesse, pour peu qu'elle montrât d'habileté.

Ce fut dans ce même voyage en Hollande, où le chevalier se conduisit si mal, que Coïlin vit pour la première fois la marquise de Kergoet à la portière d'un carrosse de la suite du roi. Le duc était à cheval dans ce moment avec d'autres personnes de qualité.

— Je ne sais si je rêve, dit-il en se frottant les yeux; mais je crois remarquer parmi les dames un visage que je ne connais pas.

— Il est étrange en effet, répondit un des seigneurs, que le civil Coïlin puisse découvrir à la cour une figure qu'il n'ait pas encore saluée. Je vais vous expliquer ce mystère. Cette jeune femme est la veuve d'un brave officier mort au service dans la marine. Elle est arrivée à Paris le jour même du départ de sa majesté; et comme elle est de bonne famille, elle a obtenu la permission de suivre la cour.

On la dit coquette et de plus assez légère.

— Elle est veuve ! s'écria Coîlin. Le ciel en soit loué !

— Eh ! que veut dire cela ? Est-ce que vous deviendriez amoureux ? C'est l'occasion d'utiliser votre savoir-vivre. Je gage que vous n'osez pas aborder cette dame et engager la conversation. Allons, Coîlin, faites le beau ; la jolie veuve n'est pas méchante.

Celui qui parlait ainsi n'avait pas achevé, que M. de Coîlin, portant la main à son chapeau, et se courbant avec assez de grâce, avait déjà placé son cheval près de la portière en débitant à la dame un lieu commun de galanterie. Il y demeura jusqu'au soir, de sorte qu'en arrivant à la couchée les railleurs furent obligés d'avouer que Coîlin et la jeune veuve paraissaient être les meilleurs amis du monde.

Le roi n'allait jamais à la guerre sans sa maison, qui ne s'élevait pas, en campagne, à moins de cinq mille personnes. Malgré les soins et l'exactitude de M. de Cavoie le maréchal-des-logis, il arrivait souvent que tout

n'était pas prêt au moment où la cour quittait les carrosses. Un jour entre autres, après une marche forcée d'environ six lieues, on tomba au château de Brisach, furieusement en désordre. Les logemens n'étaient pas marqués; les marmitons ne trouvèrent que de mauvais fourneaux, et il n'y avait point d'appartement convenable pour le jeu, de sorte que sa majesté fut de mauvaise humeur, ce qui acheva de faire tourner les cervelles. Le roi ne pouvait dîner sans les dames, et comme elles n'avaient pas eu le temps de s'habiller, elles assistèrent au repas dans leurs costumes de voyage. Cette noire forteresse de Brisach ressemblait à une prison; tous les cœurs étaient oppressés; jamais on n'avait encore senti à ce point les horreurs de la guerre. Coïlin avait l'ame navrée de voir le plus grand monarque du monde en ce lugubre séjour; il faillit tomber à la renverse en apprenant que Mademoiselle, la cousine germaine du roi, n'avait point de rideaux à son lit!

— Nous serons plus heureux une autre fois,

messieurs, dit sa majesté en sortant de table. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous coucher, et de partir dès neuf heures du matin.

Ce puissant prince, en opposant une résignation héroïque aux coups de la fortune, rendit un peu de courage à la cour; mais chacun sentit, en se retirant sans avoir fait le brelan et le reversi, combien il est pénible de voir les têtes couronnées payer de leur personne dans les occasions d'importance. Coïlin, ayant eu l'honneur du bougeoir, quitta des derniers la chambre royale; il marchait par les sombres escaliers de la forteresse, et rêvait au triste spectacle du coucher de sa majesté dans une chambre mal meublée, lorsqu'une dame éplorée se présenta devant lui : c'était la marquise de Kergoet.

— Vous me voyez dans une cruelle perplexité, monsieur le duc, dit la dame: tout le monde est au lit depuis une heure, et je cherche mon logement sans pouvoir le trouver; mon nom n'est écrit sur aucune

porte. M. de Cavoie m'a évidemment oubliée.

Coîlin tressaillit des pieds à la tête; toute sa personne respira aussitôt l'empressement et le désir ardent d'être utile. C'était bien autre chose, cette fois, que l'affaire des deux femmes de chambre!

— O ciel! s'écria-t-il, si j'étais maréchal-des-logis, je ne survivrais pas à une pareille bévue.

— Il n'y aurait pas de quoi se tuer, répondit la marquise, flattée de ce langage chevaleresque.

— Je me tuerais pourtant, je vous assure; mais il ne s'agit pas de faire des suppositions. Il faut que je vous tire de la peine où vous êtes. Demeurez un moment ici; je vais chercher Cavoie et vous l'amener.

Le duc poursuivit en vain le maréchal-des-logis par tout le château. Cavoie, ayant perdu la tramontane, s'était allé loger en ville. M. de Coîlin s'en revint seul et au désespoir.

— Voilà qui devient plaisant, dit la jeune veuve prenant gaiement son malheur. Il pa-

rait que je vais passer la nuit dans les escaliers. Si je connaissais quelque dame, j'irais lui demander asile ; mais je suis nouvelle à la cour...

— Je ne vois donc qu'un parti, madame ; c'est que vous acceptiez mon logement.

— Et vous? dit la marquise avec embarras.

— Ne vous inquiétez pas de moi, je ferai comme je pourrai.

Arrivés à l'appartement du duc, on ne trouva qu'une pièce, précédée d'une antichambre.

— Le logis n'est pas brillant, reprit Coïlin ; mais au moins vous serez chez vous.

—Et mes femmes que je n'ai pu retrouver! s'écria la dame avec effroi ; je vais mourir de peur, seule dans cette chambre avec des murs si épais et une fenêtre en meurtrière. Encore si la porte pouvait se fermer! mais la serrure même paraît en mauvais état.

—Pauvre dame! répéta plusieurs fois le duc.

— Et où irez-vous? demanda la marquise.

— Je n'en sais vraiment rien. Mon frère le cardinal n'est pas du voyage.

— Vous contenteriez-vous de cette antichambre?

— Je m'y trouverais parfaitement; mais je crains de vous gêner.

— Ce n'est pas là ce qu'il faut craindre, car votre voisinage me serait d'un grand secours contre la peur; mais...

— Je comprends, madame : les convenances, le soin de votre réputation me font un devoir...

Coïlin allait prendre congé, si la jeune veuve n'eût ajouté :

— Cependant on n'est pas tous les jours à la guerre...

— La terrible chose que la guerre!

— Et je pense que le désordre qui règne à la cour aujourd'hui sera aux yeux du monde une excuse suffisante.

— J'aimerais mieux coucher au milieu des bois que de vous exposer au moindre soupçon.

— Je me ferais scrupule de vous renvoyer à une pareille heure, monsieur le duc, et puis,

décidément, je ne suis point tranquille dans ce séjour affreux. Vous m'obligerez en restant près de moi.

— Il ne m'est plus permis d'hésiter, madame; je dormirai sur une chaise, dans l'antichambre.

— C'est cela, demain nous conterons simplement ce qui arrive, et j'espère que personne n'y pourra rien trouver à blâmer.

— Le premier qui s'en aviserait aurait affaire à moi.

— Monsieur le duc, je n'accepte votre sacrifice qu'à une condition, c'est que vous prendrez un des matelas de mon lit pour dormir à terre.

— Une chaise me suffira, je vous assure.

— J'exige que vous acceptiez le matelas.

Le duc fit une longue résistance; mais la marquise l'ayant menacé de retourner par les escaliers, il fallut bien se résigner. Les préparatifs du coucher se firent gaiement. Coïlin dut à cette aventure bizarre d'arriver subite-

ment à une sorte d'intimité comme il n'en avait jamais eu avec aucune femme.

— Singulière chose que la guerre! murmurait-il pendant que son valet de chambre raccommodait le lit de la jeune dame. Qui pourrait jamais prévoir de pareils événemens?

Le matelas étant disposé avec le manteau du noble duc, M. de Coïlin souhaita le bonsoir à la marquise et se retira dans l'antichambre. Il y était à peine depuis dix minutes lorsqu'il entendit des plaintes. Il s'approcha de la porte avec inquiétude.

— Mon Dieu! que je suis donc malheureuse aujourd'hui! disait la jeune veuve.

— Qu'arrive-t-il encore? qu'avez-vous, madame, au nom du ciel?

— Le sort a juré que je ne pourrais me coucher de la nuit. Il faudra que j'y renonce si vous ne venez à mon aide.

Coïlin ouvrit la porte. La marquise remit à la hâte sa gorgerette, mais non pas assez promptement pour cacher aux yeux du duc empressé des épaules magnifiquement blan-

ches; quant à ses bras, qui étaient les plus ronds du monde, elle ne songea pas à les couvrir. En voyant ce négligé galant et tant de beautés à demi voilées, le noble seigneur éprouvait un trouble extraordinaire dont il ne pouvait se rendre compte.

— Je ne réussirai jamais à ôter ma robe, dit la dame en riant; il y a par derrière une agrafe que je ne puis atteindre; ces robes à queues sont fort incommodes, et je ne peux pas non plus dormir ainsi tout habillée.

Le duc, ayant détaché l'agrafe rebelle, aperçut un dos charmant et son trouble s'en accrut bien davantage. La pensée lui vint de poser ses lèvres sur une peau plus douce que le velours qui la couvrait; cette étrange tentation lui inspira une terreur profonde : il avait été sur le point de perdre le respect pour une femme de qualité! Rappelant à lui sa fermeté, Coîlin retrouva bientôt le sentiment de ses devoirs, et triompha de l'esprit du mal dont le souffle avait pénétré un moment dans son ame.

— Étonnante chose que la guerre! dit-il encore en jetant malgré lui sur les charmes de la marquise un regard dont il s'avouait l'indiscrétion.

— Mon cher duc, reprit la dame en souriant, promettez-moi que, dans le récit que vous ferez demain, cette circonstance ne sera pas mentionnée. Les méchantes langues sauraient l'interpréter fort mal pour ma réputation.

— Tranquillisez-vous, madame; je jure sur mon honneur de n'en jamais parler, et vous reconnaîtrez que je suis un homme discret, auquel on peut se fier.

— Je n'en doute pas.

Quoique son ministère ne fût plus nécessaire, Coilin attendait, sans pouvoir se décider à sortir. La marquise avait dénoué ses cheveux pour les enfermer dans un mouchoir dont elle se faisait une coiffe de nuit. Le duc, transporté d'admiration, eut l'idée de se jeter aux genoux de la dame pour lui avouer son amour; mais il comprit heureusement qu'une déclaration si grave ne devait point se faire

dans un pareil moment. Il y avait alors trop de séducteurs qui abusaient le beau sexe par des offres trompeuses, et pour rien au monde il n'aurait risqué d'être confondu avec ces hommes sans conscience. Cependant la marquise ne lui disant pas de se retirer, il demeurait à la contempler en silence, dans une irrésolution pénible. Il serait sans doute encore dans cette cruelle position si l'on n'eût frappé à la première porte en criant d'ouvrir de la part du roi.

— Je suis perdue ! s'écria madame de Kergoët.

— Perdue ! Et pourquoi donc ?

— Si on découvre que je suis ici, on croira que nous n'avions pas l'intention de le dire.

— Madame, je ne suis pas de ces gens dont la loyauté puisse être soupçonnée. Rassurez-vous ; je prends tout sur moi.

Coîlin passa sans bruit dans l'antichambre et ouvrit au messager du roi : c'était Guitry, le grand-maître de la garde-robe.

— Monsieur le duc, dit-il, le prince de

Condé vient d'envoyer au roi quatre prisonniers de qualité. Sa majesté, ne sachant où les loger, vous prie d'en recevoir un pour cette nuit, M. le comte de Van-Erskom, seigneur hollandais; mais que vois-je? Que signifient ce désordre et ce matelas à terre?

— Ce n'est rien, Guitry, c'est une sottise de Cavoie; je vous conterai cela demain.

Guitry promena autour de lui des regards de défiance et sortit à regret pour conduire les autres prisonniers.

— Monsieur, dit le duc à son hôte, je suis désespéré de ne pouvoir vous offrir mon lit. Une impérieuse nécessité m'a déjà forcé de le donner à une dame; il ne me reste plus que ce matelas, et je vous le cède de tout mon cœur.

— Monsieur, répondit le prisonnier, qui était aussi d'une politesse obséquieuse, jamais je ne consentirai à vous en priver. Je dormirai sur cette chaise.

— Oh! monsieur, je ne me coucherai pas de la nuit, plutôt que de vous voir aussi mal à votre aise.

— Ni moi, je vous assure, à moins que vous ne consentiez à partager le matelas avec moi.

— Je vous gênerais. Il est trop étroit pour deux personnes.

— Alors gardez-le pour vous seul, je vous en supplie.

— Monsieur, c'est impossible. Je préfère le partager, puisque vous le voulez absolument.

Ils s'étendirent dans leurs manteaux et se couchèrent côte à côte; mais, à force de se reculer l'un et l'autre pour laisser plus de place, ils finirent par s'endormir sur le plancher, avec le matelas entièrement libre entre eux deux.

Pendant ce temps-là Guitry avait porté aux jeunes gens de messieurs les ordinaires du roi une étrange nouvelle : Coîlin était en bonne fortune ! Il avait reçu le messager sur le seuil de sa porte sans laisser pénétrer à l'intérieur, et le prisonnier devait être couché dans la première pièce. Il fallait qu'il y eût une dame dans la seconde chambre. On fit des gorges

chaudes de cette aventure, et, à force d'en jaser, on résolut de s'assurer de la vérité ; mais comment s'introduire dans l'appartement d'un duc, sans risquer de s'attirer une mauvaise affaire ?

— Un revenant seul en a le droit, dit M. de Guitry.

— Un revenant ! Voilà le moyen trouvé, s'écrièrent les jeunes gens. Tout est permis aux habitans de l'autre monde. L'ame d'un ancien prisonnier pourrait fort bien errer dans cette forteresse ; que l'un de nous se déguise en esprit et se glisse dans le logis de Coïlin.

— Mais il faudrait ouvrir la porte sans bruit.

— Elle tient à peine sur ses gonds.

— Je propose un expédient, dit un des gentilshommes. Nous voici quinze réunis. Prenons toutes les clefs de nos chambres ; il s'en trouvera bien une qui entrera dans la serrure.

— Et qui fera le rôle du fantôme ?

— Il faut que ce soit un duc, afin que, s'il

en résulte une querelle, aucune objection ne soit élevée sur la qualité des combattans.

Le duc de Rochefort fut choisi. On l'affubla d'un drap, on lui blanchit le visage, et on lui mit une torche à la main. La serrure fut bientôt ouverte, et le revenant s'étant introduit, les gentilshommes se retirèrent doucement.

M. de Coîlin se réveilla dès que la lumière frappa son visage, tandis que son compagnon de lit, qui s'était battu rudement la veille, demeura plongé dans un sommeil profond. A cette effrayante apparition, le premier mouvement de Coîlin fut de saisir un pistolet et de coucher en joue le fantôme. Il allait tirer et envoyer le faux esprit dans la tombe si M. de Rochefort, avec un admirable sang-froid, n'eût imaginé de faire un grand salut. Coîlin pensa aussitôt qu'une ame si honnête devait appartenir à un seigneur de l'ancienne cour fameuse par les belles manières. Il déposa son arme, et, s'inclinant à son tour devant le fantôme, il lui demanda ce qu'il pouvait pour son

service. Rochefort, craignant d'être reconnu s'il parlait, jugea prudent de garder le silence et fit signe au duc de le suivre.

— Je suis à vos ordres, répondit M. de Coïlin avec sa civilité habituelle; veuillez passer devant et me montrer le chemin.

Le fantôme parcourut au hasard les corridors du château. Il avait acquis la certitude que Coïlin n'était pas en bonne fortune, et ne savait où conduire son homme ni comment mettre fin à cette promenade. Il imagina d'éteindre son flambeau, et il l'inclinait déjà pour mettre le pied sur la flamme lorsque le duc le pria fort poliment d'arrêter.

— Permettez-moi de vous faire une observation, dit Coïlin. Je présume que c'est ici le lieu où l'on vous a enseveli, et que vous désirez être porté en terre sainte.

L'esprit fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien! je serais fort en peine demain pour retrouver la place, si vous me laissiez dans l'obscurité. Veuillez, si cela ne vous gêne point, me prêter cette torche; elle me servira

du même coup à regagner mon logement. Excusez-moi, je vous prie; c'est le désir de vous être agréable qui me fait commettre cette indiscrétion, et je présume que la lumière ne vous est pas absolument nécessaire.

M. de Rochefort donna le flambeau.

— A présent, reprit Coilin, vous pouvez compter sur mon zèle à vous satisfaire. Avant de quitter ce château, je ferai chercher votre corps et dire une messe pour votre repos. Je suis flatté de l'honneur que vous m'avez fait de me choisir pour cet emploi; c'est une marque d'estime à laquelle je suis extrêmement sensible, et vous pouvez me tenir pour votre très-humble serviteur.

Le duc prit congé du fantôme le plus civilement du monde et retourna se coucher, laissant Rochefort dans les escaliers, où il pensa se rompre le cou et demeura une grande heure sans retrouver son chemin.

Malgré toute sa diligence, Coilin arriva le lendemain au lever du roi comme l'histoire du revenant venait d'être racontée.

— Eh! venez donc, mon cher Coïlin, dit sa majesté. Un étrange soupçon a plané sur vous hier. On vous accusait d'avoir mené à mal une de nos dames, de l'avoir entraînée jusque dans votre chambre pour la nuit.

— Il paraît, répondit le duc, que la calomnie n'a pas perdu son temps ce matin?

— L'accusation était si terrible que les morts en sont sortis de leurs tombeaux; mais ils n'ont pas trouvé sujet de vous faire un reproche. Dites-nous à présent ce que vous cachiez avec tant de mystère au fond de votre chambre.

Coïlin conta tout ce qui était arrivé avec une bonne foi que personne n'osa mettre en doute; puis il se tourna vers le grand-maréchal-des-logis, qui était présent, et, le regardant avec l'air de l'intérêt et de la pitié, il ajouta :

— Mon pauvre Cavoie, je suis au désespoir d'être contraint de dire à sa majesté la faute que vous avez commise hier; mais vous devez comprendre que l'honneur me fait un devoir de ne rien taire.

— Nous pardonnerons à Cavoie, reprit le roi; mais il faut que je vous félicite, monsieur de Coïlin, du bonheur que vous avez de jouir d'une excellente réputation. Si la marquise de Kergoët avait accepté la chambre de quelque mauvais sujet, comme Lauzun ou M. de Guiche, jamais on n'aurait voulu croire que les choses se fussent aussi bien passées. Voilà ce que c'est, messieurs, qu'une vie exemplaire. Les apparences trompeuses ne sont funestes qu'aux gens suspects à bon droit. Madame de Kergoët n'a rien à craindre de la médisance.

— Je l'espère, dit Coïlin; car si votre majesté veut bien m'en donner l'autorisation et que la marquise accueille favorablement l'offre de ma main, je l'épouserai au retour du voyage.

—Ah! vous en êtes donc devenu amoureux cette nuit?

— Sire, je l'étais avant cette aventure.

— Eh bien ! je vous donne carte blanche.

Le premier mariage qui fut célébré à la fin de la campagne fut celui du duc de Coïlin et de

la marquise de Kergoët. A la conduite un peu légère de la jeune veuve, on pourrait penser qu'elle a donné des soucis à son mari. Ce serait une grande erreur. En recevant un nom illustre et le tabouret, elle comprit toute la gravité de sa position et n'eut jamais l'idée de faire une tache à ce nom si estimé. Il ne faut pas croire non plus qu'avec sa politesse extrême M. de Coïlin fût un homme privé d'énergie et de volonté, incapable de guider une femme sans expérience à travers les écueils d'une cour. Avant la fin de cette même campagne où il devint amoureux de la marquise, il eut occasion de montrer son caractère sous une face qu'on ne connaissait pas encore.

Autant M. de Coïlin avait de courtoisie pour ceux qui restaient en de bons termes avec lui, autant, lorsqu'on s'avisait de lui manquer, il se montrait prompt à la vengeance et difficile dans la réparation de l'insulte. Il n'est pas étonnant que, dans le pays le plus civilisé de l'univers, un long temps se soit écoulé sans qu'il se rencontrât une circonstance où le noble

duc fût contraint de dépouiller sa bienveillante urbanité pour l'implacable fureur d'un lion en courroux. Cependant, un beau jour, le monde eut tout-à-coup cet effrayant spectacle.

C'était le soir de la prise de Mons. Le maréchal-des-logis n'avait commis, cette fois, aucune erreur, et si chacun eût pris son parti des petits désagrémens inévitables en temps de guerre, il ne serait rien arrivé de fâcheux; mais M. de Créqui, trouvant mal commode le logement qu'on lui avait donné, s'en alla délibérément en choisir un autre à sa convenance, et, sans égards pour l'inscription à la craie, qui portait ces mots : « M. le duc de Coîlin, » l'imprudent s'établit dans l'appartement du noble seigneur, en se disant sans doute : « Coîlin est un homme si poli, qu'on n'a pas à craindre de le mettre en colère. »

Si M. de Créqui s'y était pris civilement, et s'il avait seulement témoigné le désir de faire un échange, Coîlin serait plutôt allé dormir à la belle étoile que de répondre par un refus; mais en voyant qu'on s'était permis de traiter

aussi légèrement un homme de sa qualité il se sentit transporté d'indignation. Il courut à l'appartement du maréchal de Créqui, le frère de l'usurpateur, et qui, ayant un commandement à l'armée, était magnifiquement logé. Il trouva ce logis encore vacant, et en prit possession ; puis il posta ses valets à la porte, le pistolet au poing, en leur ordonnant de massacrer quiconque voudrait forcer le passage.

Le maréchal ne tarda pas à paraître.

— Monsieur, lui cria Coïlin, votre frère s'est insolemment établi chez moi ; je vous conseille de lui donner une semonce, car si vous prenez parti pour lui, le sang va couler ici, je vous en avertis.

— Eh ! ne vous fâchez pas si fort, répondit le maréchal ; nous ne nous égorgerons pas pour si peu, mon cher Coïlin. Gardez mon logement, si vous voulez ; je vous promets de gronder comme il faut mon frère.

— Ce n'est pas assez, monsieur, ce n'est pas assez ; il me faudra encore des excuses, et

cela en public, ou bien je porterai plainte au roi; et si on ne me rend pas justice, il y aura entre nous une guerre éternelle à ce sujet. Nous verrons si sa majesté souffrira que le désordre se renouvelle chaque soir.

— Allons, dormez tranquille, Coîlin; tout s'arrangera.

Le lendemain le différend fut soumis au roi, qui approuva Coîlin en tous points, et fit à M. de Créqui des reproches fort durs. L'accommodement entre les deux seigneurs ne se fit pas sans beaucoup de peine, et ne serait jamais arrivé à bien sans l'entremise de sa majesté. Cette affaire donna la plus haute idée de la fermeté de Coîlin, et lui gagna davantage l'amitié du monarque. Depuis ce jour on ne plaisanta plus autant sur la civilité du noble duc, qui n'en demeura pas moins l'homme le plus poli de France et de Navarre.

Le Marquis de Dangeau

ET SON JOURNAL.

Lorsque M. Courcillon de Dangeau, gentilhomme beauceron, reçut du ciel et de sa femme le présent d'un fils, qu'on appela Philippe, il ne se doutait guère que cet enfant deviendrait un jour l'ami du plus grand des rois, l'un des riches favoris de la cour, membre de deux académies. Ce n'est pas que le jeune Philippe de Dangeau ne montrât de

bonne heure les qualités nécessaires à un gentilhomme bien né. Les dames de Nogent-le-Rotrou lui trouvaient assez bonne mine et la tournure passable. Le précepteur, à qui son père avait donné la table et six livres par mois, lui avait appris, sans trop de peine, à lire, écrire et compter, avant qu'il eût atteint quinze ans; mais nombre de hobereaux avaient la jambe aussi bien faite que lui, plus d'argent en poche et des amis plus puissans. Rien n'annonçait donc que la fortune dût se prendre pour lui d'un caprice de si longue durée qu'on pourrait l'appeler une passion; car cet homme heureux a réussi dans tout ce qu'il a entrepris, sans que le sort lui laissât le temps de désirer. Il s'avisa un jour de faire quelques vers dans lesquels *montagne* rimait souvent avec *campagne*, et le fils de M. Dangeau fut aussitôt remarqué, admiré, prôné par toute la famille des Courcillon. On décida qu'un garçon si spirituel ne pouvait rester enfoui dans une province, et qu'on se cotiserait pour lui fournir un joli trousseau et quelques écus pour

aller à Paris. On se figurait, avec cette incroyable présomption des provinciaux, que le jeune homme se ferait, dès son arrivée, remarquer de tout ce qui était riche et puissant à la cour.

Dangeau monta donc dans le *carrosse de voiture* de Chartres, muni d'un bel habit, de vieilles dentelles rajustées, d'une somme assez ronde, et d'une grosse montre d'argent que son père lui donna en disant : — Mon fils, si tu viens à te trouver à court d'espèces, tu vendras ce bijou.

Comme les Courcillon ne tenaient à personne de considérable, le voyageur reconnut bientôt que les recommandations de famille ne lui seraient d'aucun appui à Paris. Sans doute il se disposait à retourner dans son pays ; lorsque le hasard, son meilleur ami, lui fit faire la connaissance du poète Benserade, comme lui amant heureux des muses, et sachant aussi garder avec les neuf sœurs sa dignité de gentilhomme. Benserade était né pour sympathiser avec Dangeau. Il le présenta chez

madame de Lavallière. L'étoile des Courcillon y amena le roi, qui se prit d'amitié pour le Beauceron et l'admit dans son intimité avec les Vardes, les Lauzun et autres jeunes cavaliers aimables.

Personne ne savait aussi bien que Dangeau rire complaisamment des mots du roi, bons ou mauvais ; personne ne possédait mieux que lui ce qu'on nomme de l'usage. Jamais ce courtisan, vraiment poli, ne sut ce que c'est qu'un sot, un bavard, un homme ennuyeux, ridicule, prétentieux ou affecté. Il n'avait pas d'yeux pour les défauts des autres, et, si on se moqua souvent de lui, jamais du moins il n'eut un ennemi ; jamais il n'excita la colère, la haine, ni l'amour, rarement l'envie. Le roi n'avait pas horreur de l'esprit ; mais il l'aimait de loin, et il détestait l'esprit offensif : aussi Dangeau ne lui donna-t-il jamais d'ombrage.

Son incapacité absolue pour tout emploi et sa nullité firent sa fortune ; et lorsqu'on pense qu'il resta toute sa vie près du roi sans jamais avoir à craindre une disgrâce ou même une

boutade de mauvaise humeur, on est tenté d'admirer cette servilité héroïque. Il aurait peut-être passé pour un homme au-dessus du médiocre, sans les mémoires des contemporains et surtout sans son *journal*.

Le plus habile, le plus heureux et le plus intègre joueur de la cour était le marquis de Dangeau. Jamais il ne se mettait à une table de jeu sans se lever les mains pleines. Les dés étaient pour lui obstinément, et semblaient se rire des autres. Il gagna tout d'abord 200,000 écus, dont il se servit plus tard pour acheter la charge de premier gentilhomme de la dauphine à M. de Richelieu, qui s'était ruiné les cartes à la main. L'amour et les intrigues sont de dangereux écueils à la cour. Un amoureux néglige ses devoirs, perd son assiduité, s'abandonne à d'affreuses distractions : Dangeau sut se garder de l'amour. Les bonnes fortunes exposent à des inimitiés, à des duels, et compromettent la position d'un favori ; Dangeau était trop sensé pour avoir la moindre bonne fortune. Il se maria deux fois

sur le conseil et le choix du roi. En un mot, Dangeau n'existait pas. La nature, après l'avoir mis au jour, s'étant aperçue qu'elle n'avait rien fait, pria sans doute la fortune de s'occuper de l'ouvrage qu'elle venait de manquer, afin qu'on pût affirmer plus tard que Dangeau avait été quelque chose.

C'était un homme obligeant, pourvu qu'il ne lui en coûtât rien; prêtant volontiers de l'argent à ceux qu'il savait en état de le lui rembourser; et, s'il versifiait avec facilité, du moins ses vers étaient exécrables. Cependant cette déplorable facilité lui valut un appartement à Versailles. Dangeau sollicitait depuis long-temps cette faveur: or, un jour que le roi se sentait de bonne humeur, il assembla quelques rimes bizarres, et dit au marquis que, s'il les remplissait convenablement en moins de cinq minutes, il y aurait un logement pour lui dans le château. Sans doute Louis XIV s'exagérait la difficulté du bout rimé en général; toujours est-il que Dangeau gagna la gageure. A quelque temps de là, il acheta une

charge de lecteur du roi. Ces lecteurs étaient sans fonction; mais ils avaient les petites entrées, dont le marquis usa avec tant d'assiduité, que sa majesté le récompensa en lui donnant un régiment. Il céda le régiment pour le gouvernement de Touraine, et la Touraine ne fut pas la plus mal gouvernée des provinces, puisque le gouverneur n'y mit pas les pieds de sa vie. Bientôt l'amitié du grand roi valut au marquis le collier de l'ordre, puis la grande-maîtrise de Saint-Lazare. Ce fut alors que Dangeau pensa perdre la tête en se voyant devenu un grand seigneur. Il parut tout chamarré de cordons et de ridicules, la cour pouffa de rire à ses dépens. Il épousa la nièce du cardinal de Furstemberg, jeune fille adorable et belle, qui, après avoir bien pleuré pour ne point se marier avec ce marquis grotesque, fut forcée de céder au roi. Elle resta miraculeusement sage et fidèle à un mari qui réunissait toutes les qualités nécessaires au George Dandin accompli. Qu'on ose dire que Dangeau n'était pas l'enfant gâté du sort!

Parvenu ainsi à la fortune et à des honneurs que des hommes du plus grand mérite s'efforçaient en vain d'obtenir, je ne vois pas ce qui aurait pu l'empêcher de se croire un aigle. De petit visiteur obscur, faisant antichambre chez les muses, qu'il avait été jadis, le marquis voulut devenir un personnage ayant les grandes entrées au Parnasse. Il témoigna le désir de faire partie des deux académies, et personne n'y trouva à redire. Ses titres étaient des complimens rimés plus ou moins ingénieux, des madrigaux insipides et une élocution facile autant que banale. On l'admit, sans doute aussi parce qu'il professait peu d'estime pour les ouvrages de Corneille, parce qu'il préférait Chapelain à Racan, Colletet à Despréaux, et Pradon à Racine, surtout parce qu'il montrait une admiration à nulle autre pareille pour ce grand M. de Pelisson, historiographe du roi. — Mais comment il s'introduisit dans l'académie des sciences, c'est là un mystère que je ne puis expliquer. Si c'eût été son frère l'abbé de Dangeau, à la bonne heure : celui-là inventa

le jeu historique des rois de France, absolument semblable à celui de l'oie. Il faut donc que le marquis se soit emparé des titres scientifiques de son frère, ou bien qu'on l'ait choisi parce que ce fut lui qui enseigna à sa majesté et aux enfans ce jeu vraiment utile et agréable.

Une fois académicien, quel meilleur emploi de ses loisirs et de ses talens pouvait-il faire que d'écrire le journal des événemens de la cour? Assurément, Dangeau, placé près du monarque, reçu chez toutes les dames, chevalier d'honneur de la dauphine, semblait en position de tout connaître, et ce journal avait mille chances d'offrir un intérêt puissant et varié. C'est que vous croyez peut-être que le marquis, ainsi debout aux meilleurs lieux de la cour, était au courant des moindres intrigues? — Point. On en savait là-dessus plus que lui à Quimper-Corentin. — C'est qu'alors il laissait les futilités à d'autres, et qu'il ne notait que les ressorts secrets des grands événemens politiques? — Encore bien moins : il

n'en est pas question. Le dernier des laquais était mieux instruit.

A voir le journal du marquis, vous prendriez la cour licencieuse et magnifique du grand roi pour celle d'un petit duc allemand ; vous croiriez que tout le monde y est sage, rangé et compassé comme Dangeau lui-même. Choisissez au hasard une date historique marquée par quelque affaire d'importance, et ouvrez le journal : vous trouverez que le roi alla tirer, que monseigneur (le dauphin) se promena dans ses jardins, que le soir il y eut appartement, ou comédie française.

Tout le monde sait comment Saint-Simon raconte le mariage secret du roi et de madame de Maintenon. Ne vous imaginez pas que vous en saurez les détails par Dangeau. Ouvrez l'un de ses indigestes in-4° à la date de ce mariage singulier : voici ce que vous lirez :

« Ce matin, monseigneur tira dans le grand parc malgré la pluie. Madame la dauphine obtint du roi que, lorsqu'elle dînerait seule, les maîtres-d'hôtel porteraient le bâton devant

ses viandes. — Le roi ne sortit point à cause du mauvais temps. »

On aurait tort de croire que ce journal soit inutile. C'est par lui que nous savons que le dauphin, l'élève de Bossuet, ce prince qui donnait de si belles espérances, passait sa vie à courre le loup tout le jour, et que, pour occuper son esprit après ces exercices royaux, il jouait, trois heures durant, à *mon chien n'aime point les os*, avec les dames. Il avait alors passé trente ans.

L'envie ne manque pas à Dangeau de laisser des détails. Ce qu'il connaît, il le relate, dût la répétition en venir cent fois de suite. Vous pouvez faire le relevé du chiffre exact des médecines que la dauphine prenait sans cesse; et ne croyez pas que le chevalier d'honneur vous fasse grâce de l'effet produit sur les entrailles de la princesse, car cela, Dangeau était à portée de s'en instruire comme il faut.

Si vous désirez savoir combien le roi fit de passes heureuses en jouant à la bague, ou com-

bien il enleva de têtes en carton dans la course à cheval, vous le saurez au plus juste. Vous apprendrez combien de coups de fusil furent tirés, combien de faisans mis à bas; à quelle heure sa majesté s'en alla voler (c'est-à-dire faire voler des éperviers).

Je suis sûr que vous ne lirez pas sans intérêt la relation d'une chasse à courre au lièvre et en calèches! Voyez-vous toutes les dames, dans les lourdes voitures d'alors, courant à brides abattues par les allées de la forêt de Fontainebleau après un pauvre lièvre que les chiens pourchassent? Voilà la bête féroce. Tout le monde regarde. — Où donc est-elle? — Un chien l'a mangée. Il n'en reste plus que les oreilles. Tout le plaisir est gâté.

J'aurais mieux aimé que la roue de l'un des coches passât sur le corps du gibier tandis qu'on le cherchait au loin.

Vous ferez un soupir en lisant cette phrase sur l'un des hommes qui ont élevé notre littérature à son plus haut point :

« Ce matin on m'a dit que le bonhomme

Corneille était mort. Il avait été fameux par ses comédies. »

Le *bonhomme* n'était donc plus fameux, au dire de Dangeau l'académicien !

Le marquis ne renonce pas absolument au plaisir de faire quelques réflexions, comme on voit. Pour apprécier parfaitement la finesse de son esprit, il faut lire l'article suivant, qui est l'un des plus complets et celui où l'homme se trouve le plus entièrement.

« Le roi nous dit en sortant de la chapelle : Il y a des appartemens vacans à Versailles ; il ne tiendrait qu'à moi de les remplir, car on me sollicite assez de les donner. — Ce qui nous fit penser que le roi était importuné de demandes d'appartemens. »

La princesse de Conti, fille de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière, était belle, aimable et romanesque, autant que sa mère ; c'était une de ces jeunes femmes comme on n'en retrouve plus dans les cours. Elle était un peu légère, et de ses petites aventures on aurait pu faire un ouvrage fort amusant.

Dangeau parle d'elle tous les jours de sa vie ; mais c'est pour en dire chaque fois : « Madame la princesse de Conti se promena dans les jardins avec monseigneur. » Elle faisait bien autre chose que se promener dans les jardins ; mais ce n'est point Dangeau qu'elle en informait.

Tout le monde sait ce qui arriva un soir à M. de La Feuillade dans une rue détournée de Paris. Le maréchal avait été chargé par le roi de suivre les princes de Conti, qui faisaient la débauche au cabaret, et de rendre compte de l'emploi de leur temps. La Feuillade, déguisé en bourgeois, suit par les rues les princes et leurs amis. Il les voit justement entrer là où on craignait qu'ils n'allassent. L'espion est reconnu. On feint de le prendre pour un passant importun, et on lui donne des coups de bâton. C'est un scandale dont toute la cour est en émoi. Les lettres et mémoires du temps en sont remplis. Lisez un peu Dangeau.

« Il paraît que les princes de Conti eurent quelques mots avec M. de La Feuillade ; mais le roi les accorda. »

Il aurait pu être mieux instruit. Cependant vous allez voir que ce n'est pas toujours par ignorance que le marquis reste muet comme un poisson. Ces mêmes princes de Conti, étant en Hongrie, s'avisèrent d'écrire à leurs amis des plaisanteries sanglantes contre le roi ses maîtresses et ses bâtards. La police secrète intercepta les lettres, et un matin le roi sortit furieux et bouleversé de son cabinet, ne sachant sur qui faire tomber sa colère. Le hasard lui fit voir un valet qui mangeait à la dérobée un biscuit contre un buffet. Il tombe sur ce malheureux à coups de canne et l'accable d'injures au milieu de la stupéfaction de la cour. Certes, Dangeau avait beau jeu pour essayer d'animer son journal. L'anecdote était connue et jetée dans le domaine public ; mais l'ame du marquis, unie comme les plaines maussades de la Beauce, sa patrie, avait été trop cruellement navrée du manque de dignité de la majesté royale ; et sans doute, au moment de prendre la plume, Dangeau, se sentant frémir d'horreur jusqu'à la racine de sa per-

ruque, se résolut à garder un silence prudent.

Venons-en maintenant aux affaires d'état. Louis XIV avait cela de bon qu'il savait se faire respecter. Je dis lui, parce que la France, c'était le roi. La république de Gènes s'étant avisée de manquer à notre pavillon, une flotte fut expédiée, qui bombarda si vertement la ville, que la moitié s'en trouva mise par terre. Le doge, forcé de venir en personne faire des excuses au roi, essaya, par tous les moyens en son pouvoir, d'éviter ce rude affront. Il voulait bien s'humilier dans le particulier, mais non en audience solennelle. Rien ne put vaincre l'obstination du monarque : la veille du jour où l'orgueil des Génois eut tant à souffrir, voyez ce que nous apprend le journal :

« Il paraît que le doge avait quelque affaire pressée à dire au roi ce matin, car il fut admis des premiers au lever, et parla avant que sa majesté eût mis la chemise. »

Pour le coup, si j'avais tenu Dangeau, je l'aurais secoué par les épaules en lui disant :

— Ah! pour Dieu! laisse là cette chemise;

conte-nous les angoisses de cet honnête doge ; répète-nous ses prières et ses raisons.

Mais j'aurais perdu mes peines comme le doge. La seigneurie de Venise alarmée et désireuse de gagner les bonnes grâces d'un prince si redoutable, envoya à sa majesté des complimens et des présens. Le marquis veut bien nous informer de l'arrivée des ambassadeurs ; mais il ajoute :

« C'était sans doute pour quelque chose relative à leur commerce. »

Bien obligé, monsieur de Dangeau ! l'histoire heureusement nous apprend ce dont il s'agissait. Il aurait pu au moins nous dire que parmi les présens envoyés au roi, se trouvaient les trois beaux tableaux de Salvator Rosa, que notre Musée possède encore.

Salvator Rosa ? des tableaux ? qu'est-ce que cela ? a sans doute dit Dangeau d'un air de mépris, et il aura préféré mentionner la partie de reversi de sa majesté. Lisez un peu l'article unique du 1^er^ août 1688.

« On a su d'Angleterre que le roi et la reine

ont fait conduire le prince de Galles au château de Richmont. Le prince et la princesse de Danemark n'ont point voulu assister aux couches de la reine. On n'en comprend pas bien la raison. »

Pardon, cher marquis! c'est-à-dire que vous seul n'y comprenez rien. La princesse de Danemark se séparait de son père Jacques II, parce qu'elle voyait qu'il allait perdre le trône (comme cela arriva quatre mois plus tard); elle s'unissait contre lui à l'autre fille du roi, femme de Guillaume d'Orange. Dans le moment où vous assuriez qu'on ne comprenait pas ce qui se passait, d'Avaux, ambassadeur en Hollande, écrivait lettre sur lettre à Louis XIV pour lui apprendre les détails de la révolution qui se brassait, comme disait Saint-Simon. L'héritier du trône était transporté à Richmont, dans la crainte d'un coup de main. Bon Dangeau! — Mais laissons cela. — On ne se douterait pas qu'il y a tout un roman plein de tristes sentimens dans cet article consigné au journal, le 17 mai 1688 :

« Pendant que mademoiselle de Guéméné était dans l'abbaye de la Trinité de Caen, elle avait pris quelques engagemens avec son cousin le comte de Flex. Sa famille, qui n'approuvait pas ce mariage, l'a fait revenir ici et l'a donnée au comte de Jarnac, lieutenant du roi en Xaintonge. — Ce mariage-là s'est fait fort secrètement et avant que personne en ait ouï parler. »

Mademoiselle de Guéméné était une jeune personne douce, rêveuse et charmante, qui, sans lire en cachette les œuvres de la Scudéry, avait résolu tout bas, dans sa petite cervelle, de n'épouser qu'un beau et aimable garçon. Dangeau ignorait qu'il y eût dans la noblesse des femmes de cette sorte. Le comte de Flex, ayant une jolie figure et de l'esprit, plut tout d'abord à sa cousine. Son uniforme des chevau-légers était gracieux, et comme il venait souvent chez madame de Guéméné, qu'il s'entretenait fort long-temps avec la jeune fille, qu'il portait son éventail à la comédie, et qu'il lui offrait des bouquets, ces deux enfans de-

vinrent éperdument amoureux l'un de l'autre. Ils étaient trop jeunes et trop naïfs pour dissimuler leur tendresse. A la première question qu'on adressa au petit cousin, il avoua tout franchement qu'il adorait mademoiselle de Guéméné. Or le pauvre garçon n'avait point de fortune ; il était cadet et n'avait pas échappé sans peine aux persécutions de ses parens, qui voulaient faire de lui un évêque. Le troisième fils, plus sage, était de robe.

Les Guéméné entrèrent en grande consultation. Cette famille ne manquait pas de prélats prenant du tabac, ni de vieilles femmes fardées. On décida unanimement que le cousin serait renvoyé à son régiment, et que la porte de l'hôtel lui serait fermée pour un temps. La jeune fille eut les yeux rouges tous les matins; mais on ne s'en embarrassa guère. Cependant, comme sa tante lui demandait un jour si elle n'épouserait pas volontiers un neveu de M. de Belle-Isle, elle répondit tout doucement qu'elle mourrait plutôt. On s'aperçut aussi que de Flex passait quelquefois à cheval devant l'hô-

tel, et que la cousine soulevait alors les rideaux de sa fenêtre. Il fallait prendre un parti. La petite fut envoyée brusquement au couvent de la Trinité, à Caen.

Le comte de Flex vint à bout de séduire une femme de madame de Guéméné. Il fit dérober par cette femme une des lettres que la mère écrivait à la fille. Le voilà parti pour Caen, et parvenant jusqu'à sa maîtresse à l'aide de cette épître pleine de sévères conseils. A peine ces amans se voient-ils qu'ils oublient tout et se jettent dans les bras l'un de l'autre, en présence de la supérieure épouvantée. Ils se jurent une fidélité éternelle en pleurant d'une façon si cruelle, que l'abbesse, touchée, essuie ses pieuses paupières.

Malheureusement la famille, informée de cette escapade, résolut d'en finir. On choisit pour mari à la pauvre fille M. de Jarnac. C'était un militaire distingué, à peine âgé de cinquante ans. Il avait reçu un beau coup de feu au passage du Rhin et deux belles balafres au siége de Luxembourg. Il était veuf de made-

moiselle de Créqui, dont il lui restait des enfans, et sa fortune était considérable. On dressa d'avance les articles du contrat, et on remplit soigneusement les formalités nécessaires, de sorte qu'il ne manquait plus que la présence de la jeune fille. Le cœur de la petite battit bien violemment lorsqu'on la tira de son couvent pour l'amener à Versailles, car on ne lui avait pas appris ce qui l'y attendait.

Quand les oncles assemblés lui déclarèrent d'un ton impérieux qu'il fallait sur l'heure signer un contrat et aller aussitôt à l'église, elle devint pâle comme une morte, et répondit, avec plus de fermeté qu'on n'en pouvait attendre d'une fille si jeune, qu'elle ne signerait pas. Mais, hélas ! madame de Guéméné, plus habile que cette famille orgueilleuse, embrassa sa fille avec tendresse, en la suppliant d'obéir. La petite crut se sacrifier au bonheur de sa mère, dont les larmes venaient de la vaincre. Elle épousa le comte de Jarnac, et partit pour l'Angoumois.

Trois mois après cela, le petit de Flex fut

tué par la mousqueterie allemande, sous les murailles de Namur. Il mourut en prononçant le nom de sa cousine. Vers 1692 on donnait pour amant à madame de Jarnac un riche corsaire malouain, d'humeur querelleuse. Ce n'est pas Dangeau qui mentionne cette particularité.

Si je disais au lecteur bénévole, affadi par la prose du compassé marquis, que dans un coin de cet amas de notes on trouve une horrible et lugubre histoire, il croirait sans doute qu'on veut le mystifier.

— Et quoi! s'écrierait-il, Dangeau, cet homme heureux dont l'existence fut toute d'apparat; Dangeau! cet être sans cœur et sans passion, qui n'a jamais eu d'autre contrariété que d'arriver cinq minutes trop tard au petit lever, d'autre crainte que celle causée par l'aspect du sourcil royal! vous voudriez me faire croire qu'il a pu consigner dans son pitoyable registre un fait intéressant et dramatique! cela ne se peut pas.

Je conviens avec le lecteur que la chose

est invraisemblable, mais il faut s'entendre : la catastrophe dont parle le marquis est racontée d'une façon polie et ingénieusement courtisanesque, dans le style employé pour discuter une question vétilleuse d'étiquette. C'est au point qu'il m'a fallu m'y reprendre à trois fois pour deviner le sens véritable et débarrasser la réalité de son enveloppe fleurie, car M. de Dangeau, seul au monde, a su donner au récit d'une persécution cruelle des formes moelleuses ; lui seul a su parler d'un suicide avec un grâce aimable et forcer le squelette menaçant de la mort à se couvrir de rubans pour tendre le jarret dans une sarabande.

Dangeau voyait le beau côté des choses et ne perdait pas un temps précieux à se désoler des maux qui ne frappaient point la noblesse ; et qu'importe, je vous prie, qu'un homme de peu meure misérable, pourvu que le roi sourie après avoir mis les cheveux, pourvu que le prince du sang, chargé d'offrir la chemise, s'acquitte convenablement de cette heureuse fonction ; pourvu que le petit jeu commence

à heure fixe, et qu'on ne fasse pas attendre la serviette; pourvu qu'on ne se trompe pas à la répétition du ballet, et que les maîtresses sachent inspirer au prince une douce gaieté; qu'importe si le populaire est décimé par la disette ou ruiné par des guerres fastueuses et inutiles? Lui, Dangeau, s'apitoyer sur les misères du menu peuple! verser des larmes pour quelque prisonnier réduit au désespoir, ou s'attendrir en nous contant le malheur d'un condamné! et où voulez-vous, s'il vous plaît, qu'il trouve le temps de traiter les affaires sérieuses s'il descend à ces détails? On l'attend là-bas pour régler un protocole, décider de l'ordre d'un dîner, et fixer l'instant où il conviendra de donner le signal aux vingt-quatre violons. Ne faut-il pas d'ailleurs qu'il réserve ses pleurs pour le jour où quelque erreur déplorable sera commise dans le cérémonial, pour le jour où le maréchal-des-logis, perdant la tête, oubliera de retenir, dans un voyage de la cour, un appartement pour le marquis

de Dangeau? Le lecteur avouera que le bourgeois dont la fin malheureuse fut mentionnée dans le journal doit encore être fier de passer à la postérité par ces pages immortelles, au prix de sa vie et de tous ses biens, quoique Dangeau sache trop son monde pour nous dire le nom de ce roturier. Voici l'histoire en deux mots :

Un graveur nommé Perrot, qui gagnait péniblement de quoi nourrir sa femme et trois enfans, s'avisa un jour de faire une image allégorique contre la Montespan, où le personnage du roi ne se trouvait pas. Il se vendit sous main cinq mille exemplaires de cette gravure, et Paris en fut inondé. Perrot, enhardi par ce succès, ne travailla plus que dans le genre satirique. Ses dessins contre la cour étaient fort goûtés de la ville. L'auteur gagna dans ce commerce dangereux une petite fortune. Cependant la Montespan, d'humeur vindicative, ayant eu connaissance des rires de la bourgeoisie, montra au roi l'image qui la

tournait en ridicule, et le lieutenant de police fut prié de rechercher le coupable. On le trouva, et, sans forme de procès, on le mit à la Bastille. Perrot resta enfermé six ans. Sa famille perdit son temps et ses démarches à demander sa mise en liberté jusqu'au moment où Louis XIV changea de maîtresse. Mademoiselle de Fontanges ayant bien voulu dire un mot en faveur du prisonnier, on consentit à donner l'ordre de son élargissement. Perrot, dégoûté des épigrammes au burin, ne songeait plus qu'à jouir paisiblement de sa fortune, lorsqu'il eut le malheur de se griser avec des amis dans un cabaret où on chanta des couplets contre la cour. La police, qui surveillait le graveur, l'arrêta une seconde fois. La chanson ayant été considérée comme une récidive, on le remit à la Bastille, toujours sans forme de procès, et en lui disant que ce serait pour la vie. Le désespoir s'empara de ce malheureux. Il fit plusieurs tentatives inutiles d'évasion. On le jeta dans un cachot affreux. Un

matin son geôlier le trouva pendu par sa cravate aux barreaux d'une meurtrière. Or, dans ce bon temps, les biens des suicidés étaient confisqués au profit du roi qui, le plus ordinairement, en faisait présent à un favori ou à une maîtresse. Ce fut à la dauphine qu'on donna la fortune du graveur. Les gens noirs, la plume sur l'oreille, arrivèrent un matin dans la famille désolée du pauvre Perrot. Ils s'emparèrent de l'argent, vendirent la maison et les meubles, et donnèrent à la veuve et aux enfans la permission, de par le roi, d'aller mourir de faim où ils voudraient. — Ce qu'ils firent en effet. La bru de Louis XIV en eut quelques rubans de plus, et Dangeau écrivit dans son journal cette phrase que le lecteur n'aurait sans doute pas comprise si je n'avais commencé par lui conter les malheurs du graveur Perrot :

« Aujourd'hui le roi a donné à madame la Dauphine un homme qui s'est tué lui-même. Elle espère en tirer beaucoup d'argent. »

Ceci couronne l'œuvre. Je n'ai vraiment pas eu le courage de pousser plus avant la lecture du journal de la cour, et je terminerai là mes réflexions sur le marquis de Dangeau, auquel je ne veux pas penser davantage.

FIN.

TABLE DU SECOND VOLUME.

Pages.

Un homme aimable en 1615. 1

Le Poète Gombauld. 39

L'Avocat Patru. 81

Les Précieuses. 117

Le Maréchal de Gassion. 167

Chamillart. 217

Coïlin. 297

Dangeau. 337